

CAHIERS O.R.S.T.O.M. - *Série Sciences Humaines*
Vol. VIII, n° spécial - 1971

O.R.S.T.O.M.
PARIS
1971

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal ».

**LA DYNAMIQUE DES PRINCIPALES POPULATIONS
du
NORD CAMEROUN**

(2^e partie)

« Piémont et Plateau de l'Adamaoua »

PAR

André Michel PODLEWSKI

Maître de recherches à l'ORSTOM

RÉSUMÉ ANALYTIQUE

Cet ouvrage fait suite à un premier travail qui s'est efforcé de dégager la dynamique démographique de quinze sociétés établies entre la Bénoué et le Lac Tchad, dans le Nord du Cameroun.

Le présent volume s'intéresse plus particulièrement à quelques populations de l'Adamaoua et de l'arrondissement de Poli, c'est-à-dire à des populations établies au Sud de la Bénoué.

Les dix sociétés analysées au point de vue démographique (structure, natalité, régime matrimonial, mortalité, accroissement) sont les suivantes : Mboum, Dourou du Plateau, Dourou de Plaine, Voko, Kolbila, Niam-Niam, Mbororo, Foulbé, Laka et « Mixtes ».

Bien que des vides demeurent sur la carte démographique entreprise, néanmoins les plus importantes sociétés auront été analysées.

Chaque chapitre ethnique est précédé d'un paragraphe « Généralités » qui fait ressortir les points saillants de la société étudiée, lorsqu'elle est encore peu connue.

A la fin du volume, les principaux résultats par ethnie sont confrontés, et cette démonstration fait apparaître que des chapelets d'indices évoluent généralement de façon simultanée à l'intérieur d'une zone géographique homogène.

On indique enfin, également en fin de volume, de quelles façons peuvent être actualisées, dans une vingtaine d'années, et à moindre coût, les données présentées par l'auteur sur le Nord-Cameroun.

ABSTRACT

This work is a continuation of an earlier study of the demographic dynamics of fifteen established communities in the northern part of the Cameroons between the Bénoué river and Lake Chad.

The volume concerns, in particular, the people of Adamaoua and the " Arrondissement of Poli ", i.e. those communities established south of the Bénoué.

The ten communities analyzed from the demographic standpoint (structure, birth-rate, matrimonial system, mortality, growth) are the following : Mboum, Dourou of the Plateau, Dourou of the Plain, Voko, Kolbila, Niam-Niam, Mbororo, Foulbe, Laka and " Mixed ".

Although there are some gaps in this demographic map the most important communities have been analyzed.

A " Generalities " paragraph highlighting the important points precedes each ethnic chapter for the communities which are still not yet well known.

A comparison of the main points arranged according to ethnic groups - which reveals that the series of indices generally evolve simultaneously within an uniform geographic zone - is given at the end of the volume.

Also at the end of the volume the author explains how, in twenty years, the data presented can be realized at a lower cost.

INTRODUCTION

Cet ouvrage fait suite à un premier travail qui s'est efforcé de dégager la dynamique démographique des principales ethnies établies entre la Bénoué et le Lac Tchad (1).

Le présent volume s'intéressera plus particulièrement à quelques populations de l'Adamaoua et de l'Arrondissement de Poli, c'est-à-dire à des populations du Nord-Cameroun (2) établies cette fois-ci au sud de la Bénoué.

Nous présenterons dans ce volume la dynamique démographique des sociétés suivantes :

1. les MBOUM, qui furent suzerains en Adamaoua avant la conquête Foulbé ;
2. les DOUROU du Plateau, et
3. les DOUROU de la Plaine

les premiers étant islamisés à 90 %, alors que la grande majorité des jeunes Dourou de la Plaine est christianisée ;

4. les VOKO, minuscule ethnie isolée d'environ 1 200 personnes, islamisée depuis la conquête Foulbé ;

5. les KOLBILA, autre minuscule ethnie très isolée, d'environ 1 000 personnes ;

6. les NIAM-NIAM, abandonnant peu à peu leur religion traditionnelle, et établis à l'ouest du Plateau ;

7. les MBORORO, éleveurs nomades, dont on trouve des représentants dans toutes les zones de pâturage, et établis ici dans les massifs du Tchabbal Mbabo ;

8. les FOULBÉ, éleveurs de l'Adamaoua, sédentarisés, qui constituent la société dominante du Plateau tant au point de vue numérique, qu'au point de vue religieux et culturel ;

9. les LAKA, descendants déracinés d'anciens captifs devenus serviteurs de nombreuses familles Foulbé ;

10. enfin les « MIXTES » qui représentent un échantillon où chaque chef de famille et sa première épouse appartiennent à des ethnies différentes.

L'évolution actuelle aura sans doute pour effet de multiplier ces mariages inter-ethniques dans l'avenir.

Il semble donc utile de chercher à déterminer le comportement démographique de ces unions par rapport aux ethnies environnantes.

Cette énumération indique déjà que des vides demeureront sur la carte démographique du Nord-Cameroun que nous avons entreprise (voir carte suivante). Nous n'avons pas eu, en effet, la possibilité d'étudier de façon suffisante les Baya, les Tikar, les Koutine, les Doayo et les Papé, les Tchamba et les Koma. Ces ethnies pourraient éventuellement être étudiées par la suite par un jeune démographe qui contribuerait ainsi à la collecte de données absolument inédites dans des régions dont certaines demeurent bien peu connues (plaine Koutine et Monts Alantika).

(1) « La dynamique des principales populations du Nord-Cameroun, entre Bénoué et Lac Tchad » in *Cah. ORSTOM, sér. Sci. Hum.*, vol. III, n° 4, 1966, Paris.

Dans le présent texte nous nous référons parfois à ce premier travail en le nommant « Tome I ».

(2) L'Inspection Fédérale du Nord-Cameroun groupait en 1968 les départements suivants : Logone et Chari, Margui-Wandala, Diamaré, Mayo Danaï, Bénoué et Adamaoua.

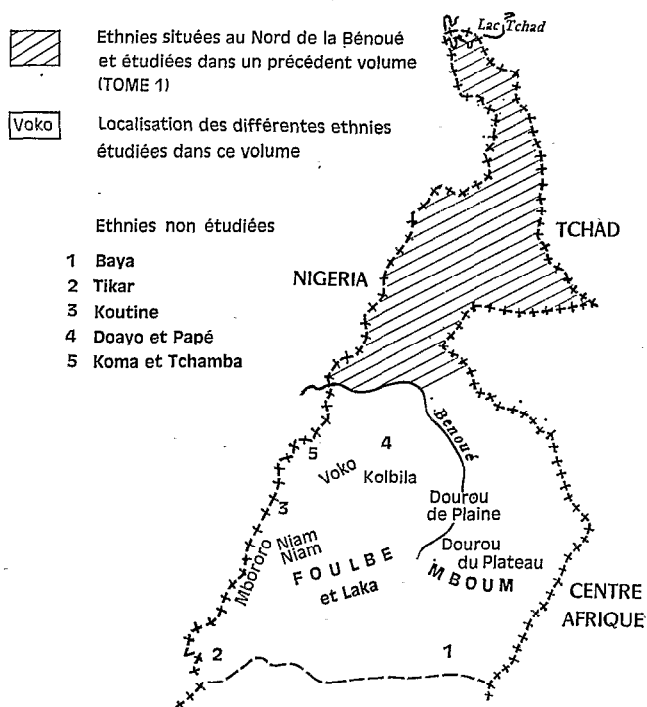


FIG. 1. — Inspection Fédérale du Nord-Cameroun, Carte des ethnies au sud de la Bénoué.

Il convient de préciser que les documents de base ayant permis la réalisation de ce deuxième ouvrage ont été, pour cinq échantillons, recueillis sur le terrain entre 1965 et 1968 à l'occasion d'un essai-pilote qui avait pour but de tester une nouvelle méthode d'enquête à passages répétés. L'ouvrage qui détaille l'esprit, la méthode et les résultats de cet essai-pilote contient déjà nombre d'informations démographiques, principalement sur les Foulbé éleveurs du Plateau et les Dourou du Plateau (1). Nous ne reviendrons donc pas dans cette étude sur les avantages et les inconvénients des méthodologies utilisées.

Pour certains groupes les résultats présentés proviennent d'interrogatoires rétrospectifs uniquement (Niam-Niam et Mbororo), alors que pour d'autres nous avons à la fois des données issues d'interrogatoires rétrospectifs et d'observations suivies. Afin de ne pas embrouiller les données présentées, nous ne retiendrons que les résultats les plus valables, et indiquerons au début de chaque échantillon étudié la façon dont ils ont été obtenus.

Nous renvoyons à ce qui a déjà été dit dans l'Introduction du « Tome I » au sujet des motivations qui ont incité l'auteur à entreprendre cette fresque démographique du Nord-Cameroun, complétée par ce nouveau volume.

Rappelons toutefois que ce travail rédigé pour les utilisateurs camerounais, ou travaillant sur le Cameroun, et qui éprouvent le besoin d'avoir des données au niveau du terroir, n'est pas fait pour être lu

(1) Voir « Un essai d'observation permanente des faits d'état-civil dans l'Adamaoua » in : *Travaux et Documents de l'ORSTOM*, n° 5, 1970, Paris.

d'un bout à l'autre, mais doit être considéré comme un lexique, chaque chapitre pouvant être consulté isolément des autres.

Comme dans le premier ouvrage, nous ferons précéder l'analyse des résultats démographiques de chaque société, d'un paragraphe intitulé *Généralités*, qui schématise — lorsqu'il est inconnu — le profil ethnologique de la société étudiée.

De même que nous avons, dans la deuxième partie du précédent ouvrage, comparé les principaux indices entre eux, nous confronterons à la fin de ce volume les principaux résultats obtenus par ethnie, et montrerons, dans les conclusions, que ces chapelets d'indices évoluent généralement de façon simultanée à l'intérieur de zones géographiques homogènes (le Plateau de l'Adamaoua étant considéré comme une entité géographique).

Faute de posséder encore des données permanentes suffisantes pour ces régions, nous indiquerons enfin de quelle façon pourraient être actualisées dans les vingt prochaines années, et à moindre coût, les données présentées sur l'ensemble du Nord-Cameroun.

LES MBOUM

1. GÉNÉRALITÉS

Afin de définir les Mboum dans leur contexte actuel, nous examinerons successivement la répartition géographique des chefferies principales, et donnerons un aperçu général de leur économie avant de nous intéresser à leur conversion à l'Islam.

1.1. Répartition géographique des différents clans et des chefferies principales

Les Mboum se divisent eux-mêmes en sept clans ou groupements établis de façon apparemment dispersée actuellement, mais qui ne formaient qu'un seul bloc avant la conquête des Foulbé au début du XIX^e siècle.

— *Le clan Nganha* est principalement établi dans le secteur du village de Nganha, mais possède aussi de nombreux représentants dans le quartier Mboum du centre urbain de Ngaoundéré où le Bellaka Nganha possède également son propre « saré » de ville (ce quartier a été fondé avant la conquête Foulbé par une femme qui était continuellement en conflit avec le Bellaka et qui pour cette raison fut appelée Nden Bé, « celle qui refuse toujours », nom qui est demeuré attaché à ce quartier et qui figure dans les anciens manuscrits Foulbé sous la forme transformée de Delbé).

— *Le clan Mbam*, issu de la même branche que le précédent (ce sont deux descendance de frères jumeaux), et établi principalement dans le village de Mbam-Mboum.

— *Le clan Ndigou*, outre quelques représentants demeurés au pied du massif de Nganha, s'est éparpillé plus au sud le long de la piste conduisant à Meiganga, dans la partie méridionale de l'Arrondissement de Ngaoundéré.

— *Le clan Ouari* ou *Wari* s'est établi dans le même secteur que le précédent.

— *Le clan Mana* vit au pied de la falaise, à l'extrême sud de l'Arrondissement de Poli, très isolé du reste du monde (les eaux du Faro ne sont franchissables que deux mois par an), et au voisinage des Koutine et des Voko.

— *Le clan Boussa* s'est retiré il y a quelques décades beaucoup plus au sud, dans la région de Bétaré-Oya (à la limite de la forêt équatoriale).

— *Enfin les Mbéré*, de beaucoup les plus nombreux, sont à cheval sur la Vina, principalement dans l'Arrondissement de Tcholliré. Ils sont répartis en trois chefferies, dont la plus importante, traditionnellement parlant, est celle du Bellaka Mbéré.

En dehors de ces principales implantations, on peut rencontrer des groupuscules Mboum de quelques dizaines de personnes sur toute la superficie du Département de l'Adamaoua, mêlés à d'autres populations au sein de villages à prédominance Foulbé.

Il semble d'autre part que divers groupements (Panha, Gonghé ?...) qui se déclarent comme appartenant au monde Mboum, se trouvent également en République Centre Africaine surtout dans l'Arrondissement de Bocaranga.

Il ne convient pas d'englober les Tikar dans cette énumération, bien que des chefferies Tikar soient assurément d'origine Mboum, comme il l'a été dit souvent. En effet quelques familles ou individus se sont alliés à la population Lentoumou locale il y a fort longtemps, et ont pris la langue de ces derniers pour finalement être à l'origine de l'ethnie Tikar.

C'est donc une véritable diaspora que semble vivre l'ethnie Mboum actuellement, puisque ses quelques 25 000 représentants (estimation nécessairement approximative à cause de l'éclatement de cette ethnie, mais estimation maximum néanmoins, me semble-t-il) se répartissent sur une superficie égale à celle de la Belgique et des Pays-Bas réunis, ainsi qu'il apparaît sur la carte suivante :

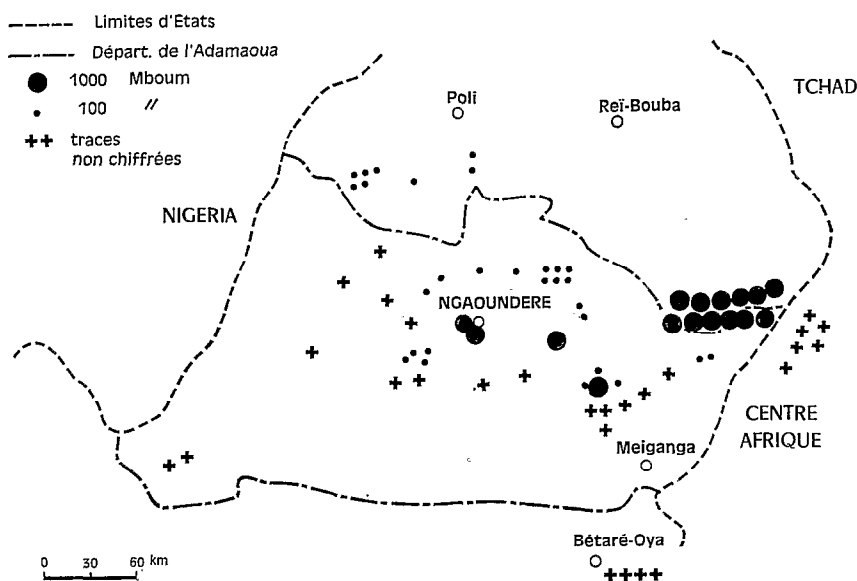


FIG. 2. — Répartition et dispersion des populations Mboum sur le plateau de l'Adamaoua et à ses confins.

Notons que les chefferies principales des Mboum sont bien peu peuplées :

— *Nganha*, résidence du Bélaka Saomboum, comptait en 1966 : 620 Mboum, 500 Dourou et quelques unités Foulbé et Laka, soit au total 1 159 habitants.

— *Mbam-Mboum*, résidence du Bélaka Mbam, également Al Hadj, comprenait à la même date : 280 Mboum, 260 Dourou et une vingtaine de Foulbé.

— *Mana* (Arrondissement de Poli), résidence du Bélaka Mana, comptait en 1967 : 488 Mboum et 275 Koutine répartis sur les hameaux avoisinants ainsi que quelques unités Mbororo et Foulbé sur les escarpements de la falaise.

— Enfin le Bélaka Mbóré, réside dans un village très petit ne comprenant pas plus de 200 personnes, où il s'est installé avec ses gens en 1963, après avoir délaissé son ancien emplacement situé à une dizaine de kilomètres plus au nord (à cause des éléphants).

Ainsi les quatre Bélaka les plus importants ne sont entourés que de quelques centaines de Mboum, alors que les deux chefferies accessoires (au point de vue traditionnel) « Bélaka » Taou et « Bélaka » Koumban (qui seraient des descendants de la famille du Bélaka Mbéré ayant formé des chefferies latérales (1) sont demeurées les plus nombreuses et les moins pénétrées (sur la carte précédente nous n'avons pas cherché à situer exactement les Mboum vivant sur le territoire de Reï-Bouba, mais les avons simplement inscrits à la lisière du Département de l'Adamaoua).

Cette remarque est assez importante car, comme tout dans la tradition Mboum repose sur le Bélaka, cette dispersion Mboum marque aussi l'effritement du pouvoir coutumier.

1.2. Bref aperçu de l'économie des Mboum

Ce qui étonne lorsqu'on observe, même de façon superficielle l'économie des Mboum, c'est de n'y pratiquement pas trouver d'élevage alors que les hauts-plateaux de l'Adamaoua se prêtent si bien à l'entretien des bovins.

Seuls les chefs Mboum possèdent de rares têtes de zébus (bœufs à bosse) qu'ils confient généralement à la garde des Foulbé.

Mais différents Mboum assurent qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Il paraît qu'avant la conquête Foulbé les Mboum possédaient des bœufs sans bosse du type de ceux que l'on voit encore chez les Kapsiki et chez les Doayo ou Namchi. Lors de la conquête de l'Adamaoua les Foulbé se seraient emparés de ce bétail Mboum et l'auraient exterminé.

Ce qu'il convient de préciser également est que les Mboum, lors de leurs migrations passées, ont traversé le pays des Kapsiki et des Doayo-Namchi, et que le nom de Namchi aurait même été donné aux Doayo par les Mboum. Ce terme provient du verbe Mboum « Nama » qui signifie « s'enfuir », et les Mboum auraient ainsi baptisé les Doayo qui s'enfuyaient sur les massifs lors de leur passage. Il n'est donc pas impossible que les Mboum se soient constitués un cheptel en cette occasion, s'ils n'en avaient pas déjà un avec eux, et que ce dernier ait ensuite été massacré par les Foulbé pour éviter les croisements et les épizooties.

Actuellement les Mboum sont donc essentiellement agriculteurs, et comme les populations voisines cultivent principalement le mil, le maïs, le manioc et l'igname sans négliger néanmoins le rapport que peut fournir la pomme de terre et les fruitiers (mangues, oranges, bananes, citrons) ; des essais localisés de riz de montagne ont été effectués dans la chefferie de Nganha, ce qui dénote également un esprit ouvert à certaines nouveautés. Le petit élevage apporte un appoint alimentaire non négligeable (les Mboum consomment les œufs) ainsi du reste que la cueillette de la Lépiote élevée qui abonde dès les premières pluies.

La variété des ressources assure à cette population une alimentation générale qui semble équilibrée et suffisante, et qui est infiniment plus substantielle que celle des populations de montagne du Nord-Cameroun. Nous verrons du reste, dans les paragraphes démographiques, que la table de survie des Mboum en témoigne, puisque leur vie médiane (âge auquel 500 survivants subsistent pour 1 000 enfants nés vivants) se situe aux alentours de 40 ans malgré une forte mortalité infantile.

(1) Le Bélaka Mbéré nous a précisé que des trois Bélakas des Mboum-Mbéré, le plus grand était le Bélaka Mbéré, les autres étant des descendants de fils du chef ayant formé des chefferies latérales par suite des divisions de villages. Dans l'ancien temps ces fils lorsqu'ils venaient saluer leur père Bélaka évitaient de le voir, car cela leur eût ôté la vie. Ils se contentaient d'entendre sa voix, le Bélaka demeurant dans sa case, et ses fils dehors à portée de voix.

Avant de clore ce bref aperçu économique, il convient de signaler qu'il n'existe plus de forgerons chez les Mboum. Ce sont actuellement les forgerons Dourou qui façonnent les houes, haches, flèches, couteaux..., utilisés dans la vie quotidienne. Au siècle dernier pourtant les Mboum possédaient encore leurs propres forgerons qui assuraient, entre autre, la fabrication du *hâ*, couteau de jet traditionnel des Mboum. Les forgerons fabricants de *hâ* étaient jadis appelés *Tokahora* par les Mboum (« ceux qui font des objets avec le feu »).

Pour terminer, signalons enfin que loin de se confiner dans un passé à moitié enseveli, les Mboum avec leur chef, le Bélaka Saomboum de Nganha, savent s'orienter sur les voies nouvelles offertes à l'Afrique Noire. Ecoles, dispensaire (à Nganha), moniteurs agricoles, urbanisme, ont trouvé à s'exprimer à Nganha et Mbam-Mboum. Ces deux chefferies principales n'étant pas trop éloignées de la ville de Ngaoundéré, des échanges constants existent entre les villageois Mboum et leurs principaux parents et amis qui vivent à la ville (ils sont plus de 2 000). Les marchés hebdomadaires de Nganha et Mbam-Mboum assurent même aux voyageurs des possibilités de déplacements plus rapides grâce aux camions qui apportent diverses pacotilles et achètent en retour des produits de la terre.

1.3. Religion pratiquée

Le cheminement de la pensée religieuse des Mboum a certainement été hésitant durant une ou deux décades, mais il semble bien que désormais l'orientation vers la voie musulmane ait été définitivement retenue.

Cela est vrai sur le plan statistique puisque 95 % des Mboum de l'Arrondissement de Ngaoundéré et de Mana se déclarent musulmans (les Mboum-Mbéré sont davantage demeurés attachés aux pratiques traditionnelles) ; cela est vrai également des édifices religieux que l'on peut rencontrer à Nganha, Mbam-Mboum et Mana, où seule la « mosquée » est représentée. Des missionnaires catholiques et protestants ont pourtant, durant de nombreuses années, été établis en terroir Mboum (il me semble même que la Bible a été entièrement traduite en Mboum par des missionnaires protestants). Mais la plupart ont dû finalement se replier dans les centres urbains devant le peu de conversions obtenues dans les zones rurales (à Nganha par exemple).

Aujourd'hui donc la plupart des Mboum du Plateau se déclarent musulmans, ce qui nous amène à nous demander d'une part quelle est la profondeur avec laquelle la religion nouvelle est vécue, et d'autre part quelles sont les survivances éventuelles de la religion traditionnelle.

C'est à la suite de la conquête Foulbé que les Mboum se sont insensiblement islamisés, c'est-à-dire depuis environ un siècle et demi.

Il ne semble pas que les Foulbé aient imposé la conversion aux Mboum, mais bien plutôt que ces derniers, surtout les chefs, aient choisi de prendre la religion des conquérants pour préserver une partie de leur indépendance et de leur pouvoir. Après les chefferies la religion nouvelle a gagné le reste de la population. Actuellement les Bélaka de Nganha, de Mbam-Mboum et de Mana sont très attachés à la religion musulmane, et l'on peut même dire que le Bélaka Mbam, qui est le premier Mboum à avoir été à La Mecque et en est revenu avec le titre d'Al Hadj, préfère cette appellation religieuse à son titre traditionnel de Bélaka.

Alors que jadis le Bélaka Nganha remettait à ses principaux dignitaires des chapeaux traditionnels et un *hâ* pour leur conférer tel ou tel titre, il leur remet de nos jours un turban ou un « boubou » (sorte de robe parfois richement décorée) qui sont bien représentatifs de la religion nouvelle.

Après son retour de La Mecque, Al Hadj Bélaka Mbam-Mboum fit jeter dans la Vina les *hâ*, bracelets d'intronisation en cuivre et autres trésors traditionnels de sa chefferie, pour la purger définitivement de ses attaches religieuses passées.

A Nganha ces objets sacrés subsistent encore, mais les caches où ils se trouvent ne sont plus visitées depuis des années.

A Mana, pourtant coupé du monde dix mois sur douze à cause des eaux du Faro, le Bélaka et toute la population ne possèdent plus un seul objet du passé, support de la religion traditionnelle, et tous sont entièrement islamisés.

Ailleurs, dans certains villages des caches existent encore, mais comme à Nganha, elles ne sont plus visitées depuis longtemps, même par le « gardien du trésor ».

Néanmoins une crainte révérencielle accompagne toutes les « choses » du passé.

Le Bélaka Mbéré seul est demeuré dans la religion de ses pères, mais il ne possède aucun objet traditionnel à l'exception d'un *hâ* de forme particulière et d'un chapeau de Bélaka spécialement tressé pour lui.

Il est évidemment difficile pour un membre non-participant de dire quelle est la profondeur de la nouvelle foi des Mboum, car le dialogue de la créature avec son Créateur peut assurément emprunter des voies multiples.

Les jeunes Mboum qui ont été nos enquêteurs, et qui avaient de 18 à 25 ans, nous ont paru toutefois extrêmement respectueux de leur religion, et s'imposaient les dures privations diurnes exigées en période de Ramadan, malgré de longs déplacements à pied et un travail d'enquête à peu près normal. Ils semblaient même mettre un point d'honneur à exécuter très fidèlement les commandements de la religion musulmane afin de bien montrer à leurs compagnons Foulbé la qualité de leur croyance.

Et, il suffit de passer vingt-quatre heures à Nganha, Mbam-Mboum ou Mana, pour se rendre compte que les appels à la prière égrènent les heures de la journée, et qu'une nombreuse assistance y répond.

Il subsiste toutefois à Nganha, et peut-être ailleurs, tout au fond du cœur, un secret attachement au passé religieux des Mboum, et si les couteaux de jet traditionnel (*hâ*), les trompettes sacrées (*fora*), et les épingles à coiffure (*bara*), ne tiennent plus désormais le premier rôle, ils demeurent néanmoins dans la coulisse et entretiennent une chaleur semblable à celle des braises sous la cendre.

Il ne semble pas qu'il y ait lieu, dans ce travail de caractère démographique, de nous attarder sur certains aspects parfois passionnants de l'ancienne tradition des Mboum, que nous avons du reste déjà décrits par ailleurs (1).

2. DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE

Echantillon de 1 194 personnes observées de façon suivie durant 24 mois (avec passage dans chaque famille tous les six mois) dans les zones rurales de l'Arrondissement de Ngaoundéré. Les résultats présentés sont les moyennes annuelles des observations semestrielles effectuées de 1966 à 1968.

2.1. Etat de la population

2.1.1. PYRAMIDE DES ÂGES DE L'ÉCHANTILLON OBSERVÉ

Les traits saillants de cette pyramide sont les suivants :

— une forte émigration masculine de 15 à 50 ans. Cette émigration rurale s'oriente principalement vers le centre urbain de Ngaoundéré où se trouvent de nombreux Mboum ;

(1) Sur ce sujet on peut consulter :

• FROELICH : « Notes sur les Mboum du Nord-Cameroun » in *Journal de la Société des Africanistes*, Tome XXIX, Fasc. I, 1959.

et • PODLEWSKI : « Quelques aspects de l'ancienne tradition des Mboum », Rapport ORSTOM, *multigr.*, 1969.

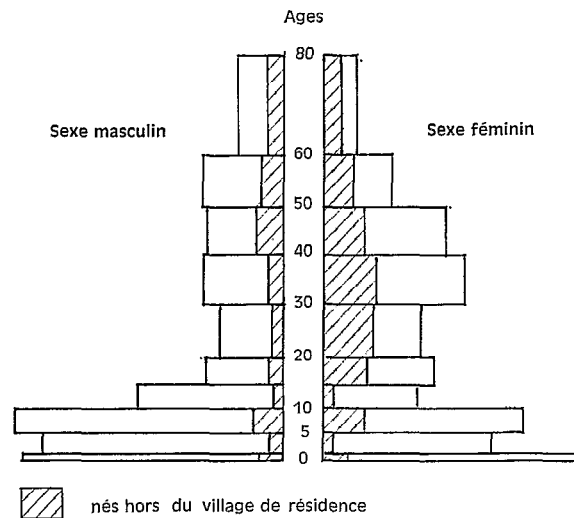


FIG. 3. — Pyramide des âges de l'échantillon observé.

- une vraisemblable sous-estimation de l'âge des enfants du groupe 5 à 9 ans ;
- une sous-déclaration des filles de 10 à 20 ans. Cette sous-déclaration se remarque sur les pyramides des âges de toutes les populations du Nord-Cameroun. Elle semble due à la non inscription de jeunes filles fiancées, qui ne sont déclarées ni par leurs parents, ni par leurs fiancés ;
- une émigration féminine assez importante de 20 à 30 ans, qui englobe sans doute les épouses Mboum accompagnant les maris en ville, et les femmes Mboum qui épousent des représentants d'autres ethnies (Foulbé, Laka, Dourou, Baya) ;
- nous avons figuré en grisé sur la pyramide les personnes nées hors du village où elles résident actuellement. Pour l'échantillon présenté, 22,5 % des Mboum résident dans un autre village que le village de naissance. Comparée à celle des Foulbé, et même à celle des Dourou, nous pouvons remarquer que cette faible proportion révèle le caractère casanier et très attaché à leur terroir des populations Mboum, jadis suzeraines (Foulbé : 40 % - Dourou : 29 %).

2.1.2. GRANDS GROUPES D'ÂGES

0 - 14 ans : 37 %,
 15 - 59 ans : 53 %,
 60 ans et + : 10 %.

Si nous comparons ces proportions à celles observées sur les échantillons Dourou (agriculteurs) et Foulbé (éleveurs, islamisés de base), nous pouvons remarquer :

- que les Foulbé présentent exactement la même répartition que les Mboum (nous verrons plus loin que les fécondités de ces deux groupes sont également très voisines) ;
- alors que les Dourou présentent les traits d'un régime démographique bien différent avec 44 % de moins de 15 ans et 4 % de « 60 ans et + ».

Ces observations sur les groupes d'âges sont recoupées par les autres caractères suivants :

— les Dourou offrent 7,5 habitants par saré (habitation familiale) dans l'échantillon étudié, alors que les Mboum et les Foulbé en ont respectivement 5,7 et 5,5.

— Et parallèlement la fécondité des Dourou est sensiblement supérieure à celle des Mboum et des Foulbé.

Il convient de rappeler, pour expliquer le comportement démographique voisin des populations Mboum et Foulbé sur le Plateau de l'Adamaoua, que cette similitude provient de l'osmose survenue entre les deux groupes à la suite de la conquête Foulbé, et l'islamisation progressive des Mboum du Plateau consécutivement à cette conquête.

Les Dourou ont, par contre, conservé davantage les caractères démographiques des populations africaines traditionnelles, malgré leur conversion plus récente soit à l'Islam soit au christianisme.

2.1.3. NOMBRE MOYEN DE RÉSIDANTS PAR « SARÉ » (habitation familiale)

Comme nous venons de le dire, le nombre moyen de résidants par « saré » est de 5,7 chez les Mboum.

En « pour mille » la répartition s'effectue comme suit :

1, 2 et 3 personnes	414
4, 5 et 6 personnes	310
7, 8 et 9 personnes	152
10 à 14 personnes	76
15 à 19 personnes	19
20 et + personnes	29
	1 000

Ainsi plus de 40 % des « sarés » Mboum ne contiennent qu'une, deux ou trois personnes. Cette « individualisation » est certainement due à l'islamisation de cette ethnie et à sa fécondité modérée.

Rappelons (voir tome I) que parmi toutes les ethnies étudiées sous cet angle, ce sont les ethnies islamisées (Foulbé, Mandara) qui présentent les indices les plus marquants d'individualisation alors que les ethnies traditionnelles présentent des répartitions voisines de celle des Dourou, où les « sarés » de une, deux et trois personnes ne sont plus majoritaires par rapport à ceux plus peuplés.

Sur le tableau suivant nous avons également reproduit les résultats concernant les Mandara (voir tome I), qui islamisés comme les Mboum depuis un siècle et demi, présentent de nombreuses similitudes démographiques avec les Mboum.

2.1.4. SCOLARISATION - RELIGION - PROFESSION

Scolarisation

Dans notre échantillon sur 276 enfants de 5 à 14 ans, 119 fréquentent l'école officielle ce qui représente une *très bonne fréquentation (de près de 45 %)* par rapport à celle des autres ethnies.

Les Mboum, jadis maîtres de l'Adamaoua, sont maintenant dépossédés de leur suzeraineté ; ils ont par surcroît abandonné en grande partie les traditions religieuses de leurs ancêtres en se convertis-

TABLEAU I

Pour 1 000 « sarés », répartition du nombre de résidents par « saré », pour chacune des six ethnies présentées

Nombre de résidents par « saré »	Islamisés de base		Islamisés « récents » (courant XIX ^e)		Traditionnel en voie d'islamisation et de christianisation	Traditionnel type
	Foulbé (agriculteurs du Nord)	Foulbé (éleveurs Adamaoua)	Mboum	Mandara	Dourou	Mofou
1, 2 et 3	649	400	414	442	233	181
4, 5 et 6	258	289	310	377	323	448

sant progressivement à l'Islam. En raison de ces profondes mutations les Mboum semblent avoir compris qu'ils peuvent espérer jouer à nouveau un rôle sur le plan national et local par l'intermédiaire de l'école. Aussi leurs enfants fréquentent-ils les établissements d'enseignement beaucoup plus que les Foulbé ; même les filles offrent une fréquentation de l'ordre de 25 % (contre 56 % chez les garçons), ce qui est assez remarquable pour une population islamisée (sur le Plateau).

Tout aussi remarquable est la faiblesse des effectifs qui suivent un enseignement maraboutique (de l'ordre de 2 %), alors que chez les Foulbé nous verrons que cet enseignement maraboutique est largement majoritaire. Cela est d'autant plus à souligner que dans les chefs-lieux de Nganha, Mbam-Mboum et Mana une assistance adulte assez nombreuse se presse aux appels à la prière musulmane, et se rend quotidiennement à la construction qui fait office de mosquée.

C'est là un des multiples paradoxes de la vie des Mboum, qui dépossédés de tout leur passé semblent vouloir maintenant se réserver l'avenir.

Religion

Sur le Plateau de l'Adamaoua et dans le canton de Mana (Arrondissement de Poli), la presque totalité des Mboum a adopté la religion musulmane (la proportion doit être beaucoup moins forte dans l'Arrondissement de Tcholliré, pour lequel nous n'avons pas de précisions).

Les proportions obtenues dans notre échantillon sont les suivantes :

Islamisés : 97 %
 Traditionnels : 2 %
 Chrétiens : 1 %.

Profession des chefs de famille

Il est à noter que notre échantillon est rural et qu'il ne s'attache par conséquent pas à définir la profession des Mboum urbanisés de la ville de Ngaoundéré.

Dans les zones rurales du Plateau de l'Adamaoua, la presque totalité des Mboum est demeurée attachée au travail de la terre ; les proportions sont les suivantes :

Cultivateurs	: 97 %
Artisans	: 1 %
Bergers	: 0,5 %
Manœuvres	: 0,5 %
Sans profession	: 1 %.

2.2. Régime matrimonial

2.2.1. AGE AU 1^{er} MARIAGE

La majorité des jeunes épousées se marient pour la première fois à 14 ou à 15 ans ; et il n'y en a presque plus à se marier pour la première fois après l'âge de 16 ans.

La répartition est la suivante et en pour mille :

TABLEAU II

Age au premier mariage des femmes

Age	Effectifs (‰)
10	9
11	12
12	37
13	75
14	349
15	435
16	57
17	9
18	2
Indéterminé	15
Ensemble	1 000

Pour les *Hommes* les répartitions par groupes d'âges sont les suivantes :

15 à 19 ans :	175
20 à 24 ans :	361
25 à 29 ans :	299
30 ans et + :	165
Ensemble :	1 000

Cette répartition nous enseigne que près de la moitié des Hommes (46,4 %) se marient pour la première fois à 25 ans et plus, ce qui est la proportion la plus importante des mariages tardifs enregistrée dans le Nord-Cameroun.

2.2.2. ENDOGAMIE

Par définition toutes les 1^{re} épouses figurant dans cet échantillon sont Mboum, car nous avons défini les familles Mboum comme étant celles où le chef de famille et sa 1^{re} épouse sont Mboum (si la 1^{re} épouse était d'ethnie différente, la famille serait alors classée dans l'échantillon « Mixtes », que nous étudierons à la fin de ce travail après les échantillons ethniques).

Mais les 2^e et *n*-ième épouses du chef de famille peuvent évidemment être d'ethnie différente (ce qui n'est du reste pas le cas chez le chef des Mboum, le Bélaka Saoumboum, établi à Nganha, dont les 20 épouses sont toutes de race Mboum). C'est ainsi que sur 120 épouses de 2^e ou *n*-ième rang figurant dans notre échantillon, 94 sont Mboum (78 %), 23 Dourou (19 %), 2 Laka et 1 Baya.

Remarquons au passage qu'aucune 2^e ou *n*-ième épouse de « chef de saré » n'est Foulbé.

2.2.3. NOMBRE D'ÉPOUSES SIMULTANÉES DU MARI (POLYGAMIE)

Le tableau suivant nous montre l'évolution du nombre des épouses selon l'âge des maris. Ici comme ailleurs nous constatons que le nombre des épouses augmente avec l'âge des maris, ce qui se comprend bien dans ces régions où le nombre d'épouses est un peu l'équivalent d'un statut social plus élevé, et peut être même parfois considéré comme un signe extérieur de richesse.

Au total 252 maris ont actuellement 372 épouses ce qui nous donne un *indice de polygamie de 1,48* (1,46 chez les Foulbé, c'est-à-dire l'équivalent et 1,37 chez les Dourou).

TABLEAU III

Nombre d'épouses du mari selon son âge

	1	2	3	4	5 et plus
Moins de 30 ans	14	5	—	—	—
30 - 39 ans	42	10	1	—	—
40 - 49 ans	35	18	3	—	—
50 - 59 ans	44	11	5	—	—
60 ans et plus	38	18	5	1	(1 (9 ép.)) (1 (20 ép.))
Ensemble	173	62	14	1	2

Remarquons néanmoins que comme toutes les ethnies étudiées sous cet angle la grande majorité des maris est monogame (67,5%, chez les Foulbés nous avons 68,5% et chez les Darrou 71 %).

2.2.4. NOMBRE DE MARIAGES DES ÉPOUSES

Les 409 femmes mariées de notre échantillon ont, à ce jour, totalisé 738 mariages, ce qui représente 180 mariages pour 100 femmes mariées (Foulbé résultat voisin de 177).

Le nombre de mariages d'une femme augmente évidemment avec l'âge, pour avoisiner deux mariages par femme, en moyenne, à partir de l'âge de 35 ans chez les Mboum.

Comme nous l'avons déjà dit dans le volume précédent, rappelons que la multiplication des mariages de la femme semble être une des principales caractéristiques de l'Islam Noir.

Chez les Mboum sur nos 409 épouses, seules 191 d'entre elles (soit 47 %) n'ont été mariées qu'une seule fois (les Foulbé de l'Adamaoua de même avec 44 %), alors que cette proportion est nettement plus importante chez les sociétés demeurées traditionnelles (ici Dourou : 62,5 %, et dans le Nord : Moundang 61 %, Daba 61 % et Mofou 79 %. Voir planches comparatives du tome I).

Le tableau suivant résume les résultats obtenus :

TABLEAU IV

Nombre de mariages des épouses selon leur âge

Ages	1	2	3	4	5	6	7	Nombre moyen par épouse
10 - 14 ans	2	—	—	—	—	—	—	1
15 - 19 ans	34	4	—	—	—	—	—	1,11
20 - 24 ans	28	10	—	—	—	—	—	1,26
25 - 29 ans	24	11	3	—	—	—	—	1,45
30 - 34 ans	27	21	7	—	—	—	—	1,63
35 - 39 ans	16	28	10	2	—	—	1	2,05
40 - 44 ans	21	20	7	2	—	2	—	1,96
45 - 49 ans	12	18	8	4	2	—	—	2,23
50 - 54 ans	10	9	4	3	—	—	—	2
55 - 59 ans	6	11	3	3	—	—	—	2,13
60 ans et plus	11	14	6	1	3	—	1	2,31
Ensemble	191	146	48	15	5	2	2	1,80

2.2.5. INDICE DE POLYGAMIE RELATIVE

Nous définissons ainsi le nombre moyen d'épouses *successives* qu'un Mboum aura au cours de son existence. Cet indicateur s'obtient en faisant le produit du nombre moyen d'épouses actuelles des maris par le nombre moyen des remariages des épouses, soit ici :

$$1,48 \times 1,80 = 2,66.$$

Nous trouvons un résultat voisin chez les Foulbé de l'Adamaoua (éleveurs) puisqu'il est de 2,58, alors que les Dourou présentent un résultat beaucoup moins élevé, que l'on rencontre auprès des populations dont les modes de vie sont demeurés plus traditionnels (1,96).

2.3. Natalité - Fécondité

2.3.1. TAUX BRUT DE NATALITÉ GÉNÉRALE

Pour l'échantillon considéré, nous avons observé sur une période totale de deux ans 62 naissances, ce qui nous donne un taux brut annuel de natalité de :

$$\frac{62}{1\ 194 \times 2} = 0,026 \quad (26 \text{ pour mille}).$$

Ce taux est très voisin des 27 pour mille obtenu chez les Foulbé de l'Adamaoua, ce qui recoupe bien les similitudes que nous avons déjà signalées entre ces deux groupes.

Sur la base de ce taux, et si nous estimons à 25 000 l'effectif total des Mboum, nous pouvons évaluer à environ 600 le nombre d'enfants Mboum qui naissent annuellement.

L'âge moyen des maternités se situe à 26 ans 3 mois ce qui peut nous laisser supposer que les âges ont été correctement enregistrés (voir planche 60 du tome I).

2.3.2. TAUX DE FÉCONDITÉ PAR ÂGE. NOMBRE D'ENFANTS MIS AU MONDE PAR FEMME

TABLEAU V

Taux de fécondité par groupe d'âges (‰)

14 - 19 ans	20 - 24 ans	25 - 29 ans	30 - 39 ans	40 - 49 ans
173	192	108	95	5

Le tableau ci-dessus nous montre que la fécondité des femmes Mboum, située à un niveau moyen pour l'Afrique Noire jusqu'à 25 ans, chute fortement après cet âge. Nous avons déjà longuement parlé dans le premier tome de cette chute des taux observées vers l'âge de 30 ans chez certaines ethnies

Il semble que la fécondité des ethnies qui présentent cette caractéristique soit entrée dans une phase de régression.

Il est d'autre part remarquable de noter que les Mandara et les Kotoko, les deux autres ethnies du Nord-Cameroun islamisées « récemment » (début de l'islamisation après la conquête Foulbé, c'est-à-dire il y a cent ans environ) offrent des taux de fécondité voisins et présentent une même chute des taux vers l'âge de 30 ans. Les Mboum pouvant assurément être classés parmi les populations islamisées vers la même époque, nous retrouvons chez eux cet effet démographique particulier à l'Islam Noir qui est d'une part l'aplatissement de la courbe des taux de fécondité de 14 à 25 ans, et d'autre part son net affaïssement par la suite.

Il n'est que de comparer les courbes Mandara et Mboum pour remarquer que leur allure générale est la même, ainsi qu'il apparaît sur le graphique suivant.

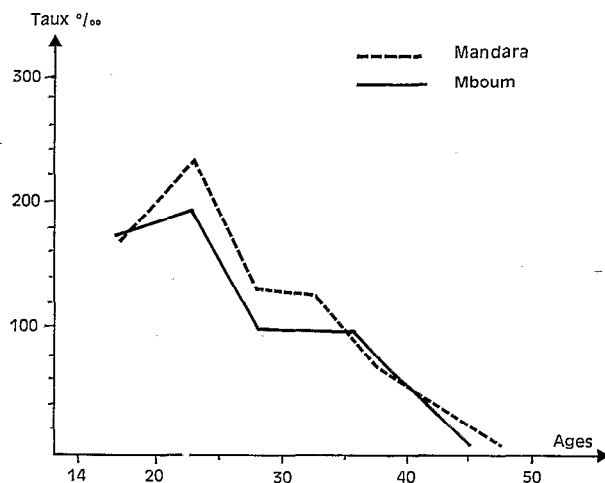


FIG. 4. — Comparaison des courbes de fécondité Mboum et Mandara.

Indépendamment de la similitude de ces courbes, on peut également faire ressortir les résultats voisins obtenus pour ces deux ethnies islamisées en matière de structure par âges (% des 0-14 ans), de régime matrimonial (% d'épouses mariées une seule fois) et de fécondité globale (nombre d'enfants mis au monde par femme), ainsi qu'il ressort du tableau suivant :

TABLEAU VI

Similitude des indicateurs chez les Mandara et les Mboum

	Mandara	Mboum
Pourcentage des 0 - 14 ans	32	37
Pourcentage d'épouses mariées une seule fois	44	47
Nombre moyen d'enfants	3,9	3,5

A l'aide des taux de fécondité précédemment présentés pour les Mboum, nous pouvons calculer le nombre moyen d'enfants mis au monde par femme Mboum durant l'ensemble de la période de procréation.

Ce nombre moyen d'enfants est de 354 enfants nés vivants pour 100 femmes en âge de procréer, comme nous l'avons déjà indiqué dans le tableau précédent.

2.3.3. TAUX BRUT DE REPRODUCTION (pour mémoire)

$$R_b = 1,72.$$

2.3.4. INDICE DE STÉRILITÉ RELATIVE

C'est, rappelons-le (voir tome I) la proportion des femmes mariées de 16 ans et +, n'ayant pas mis au monde d'enfants nés vivants après deux ans de mariage.

Chez les Mboum cette proportion est de 25 %.

Cette observation situe également les Mboum dans la lignée démographique des populations islamisées « récemment ». En effet, comme nous l'écrivions à la page 21 du premier volume :

« Pour mieux apprécier cette indication, il convient de la comparer à celles obtenues de façon identique auprès d'autres populations. Trois grands groupes se dégagent :

a) pour les populations dites « païennes » cet indice est situé entre 10 et 13 % (Mafa, Guidar, Kapsiki, Hina, Daba...) ;

b) pour les populations islamisées depuis quelques temps (Mandara) ou ayant été au contact de l'Islam (Goudé), il se situe entre 20 et 25 % ;

c) enfin pour les Foulbé (agriculteurs du Nord) il est de 35 % ».

Nous voyons que nous retrouvons les Mboum bien insérés à l'intérieur du contexte défini dans ce domaine il y a cinq ans déjà (en 1964).

2.4. Mortalité

2.4.1. TAUX BRUT DE MORTALITÉ

Durant les deux années d'observation suivie, nous avons relevé 61 décès dans l'échantillon présenté ici, ce qui représente un *taux brut annuel de mortalité de 25 pour mille*.

Ce taux brut s'inscrit également dans la lignée de ceux observés plus au nord auprès des populations islamisées depuis quelques générations seulement (Kotoko : 21, Mandara : 28).

Ces taux sont généralement à mi-chemin de ceux des Foulbé (de 15 à 20 pour mille) et de ceux des populations « païennes » traditionnelles (de 35 à 45 pour mille en général).

2.4.2. MORTALITÉ PAR ÂGE - TABLE DE SURVIE

Le taux de mortalité infantile des Mboum est semblable à celui que l'on rencontre habituellement auprès des populations rurales du Nord-Cameroun (Foulbé exceptés). Il se situe à *161 pour mille* dans notre échantillon (ce qui est bien voisin des 157 pour mille observés chez les Mandara, il y a cinq ans).

Ce qu'il convient de dire ici est que, malgré des conditions climatiques et alimentaires nettement plus favorables dans l'Adamaoua que dans le Nord du pays, les niveaux de mortalité demeurent constants aux très jeunes âges, alors qu'ils seraient sensiblement moins élevés chez les adultes qui eux bénéficient d'une alimentation plus abondante et plus variée et d'un climat plus propice.

De 1 à 4 ans le taux annuel de mortalité se situe à *43 pour mille*, ce qui nous semble bien dans la ligne du taux de mortalité infantile observé ; nous avons en effet souvent remarqué qu'entre 1 et 5 ans le nombre total des décès concernant ces quatre années d'âges était égal au nombre de décès de 0 à 1 an.

De 5 à 40 ans les taux sont compris entre 5 et 15 pour mille, pour s'élever après cet âge ainsi qu'il apparaît au tableau suivant.

Ces taux convertis en quotients nous donnent une table abrégée de survie, qui fixe mieux l'allure générale de la mortalité.

Nous voyons que d'après cette table *la vie médiane des Mboum*, c'est-à-dire l'âge auquel sur 1 000 nés vivants il en subsistera 500, *se situe vers l'âge de 40 ans*. Cette survie relativement favorable pour une population d'Afrique Noire s'explique par la variété des ressources agricoles et animales de l'Adamaoua, jointe à une température modérée par l'altitude.

TABLEAU VII

Taux de mortalité et Table de survie des Mboum

Ages	Taux	Ages	Survivants
0 - 1	0,161	0	1 000
1 - 4	0,043	1	839
5 - 9	0,005	5	698
10 - 19	0,006	10	681
20 - 29	0,007	20	640
30 - 39	0,015	30	595
40 - 49	0,020	40	506
50 - 59	0,031	50	407
60 - 69	0,048	60	285
		70	151

Il nous semble ici encore que le principal effort à entreprendre pour amoindrir l'importance des taux de mortalité durant les cinq premières années de la vie soit l'enseignement *dans les villages* des règles élémentaires d'hygiène et de puériculture, ainsi que la diffusion de quelques recettes culinaires appropriées aux jeunes organismes et qui seraient assurément suffisamment nutritives bien que n'utilisant que les ressources agricoles et pastorales locales.

Nous avons déjà insisté dans le premier tome (il y a cinq ans) sur l'utilité d'une assistance sociale de cette nature. Il nous a semblé qu'entre temps un effort administratif incontestable avait été réalisé dans ce domaine, mais toutefois pas toujours comme il eut été souhaitable de le voir appliquer. Il semble en effet que les assistantes sociales envoyées dans les centres urbains de moyenne importance comme Ngaoundéré par exemple ne visitent que très rarement les zones rurales, leurs tâches les retenant surtout en ville. Devant cet état de fait il est incontestable que les organismes charitables et religieux auraient là une belle et utile activité à promouvoir. Partant d'une mission, ou d'un centre d'enseignement général il est très possible de concevoir qu'une religieuse ou une institutrice consacre une ou deux journées par semaine à effectuer une tournée d'assistance sociale dans les zones purement rurales. Ces tournées, pour avoir une chance d'être suivies d'effets devraient, à mon sens, être toujours effectuées dans les mêmes villages durant un certain temps (une année entière au moins environ).

Des tournées semblables sont déjà effectuées par des religieux ou des religieuses en certaines régions. Elles gagneraient assurément à être généralisées et même épaulées par un service public.

2.5. Dynamique démographique et conclusions

La comparaison du taux brut d'accroissement naturel et du vrai taux d'accroissement naturel issu du taux net de reproduction nous montre que les Mboum sont pratiquement stationnaires au point de vue de l'accroissement démographique.

2.5.1. TAUX BRUT D'ACCROISSEMENT NATUREL

La différence existant entre les taux de mortalité et de natalité enregistrés donne un infime accroissement annuel de 1 pour mille ($N = 26$ et $M = 25$).

2.5.2. TAUX NET DE REPRODUCTION ET « VRAI TAUX D'ACCROISSEMENT NATUREL »

Si pour éliminer les effets de la structure par âge nous calculons le taux net de reproduction, nous obtenons un résultat stationnaire similaire au précédent.

Nous avons déjà déterminé les éléments qui le conditionnent et qui sont les suivants :

- Nombre moyen d'enfants par femme : 3,5
- Survivants à 26 ans (âge moyen des maternités) : 0,613
- Rapport des naissances féminines à l'ensemble des naissances : $\frac{100}{205}$

Ainsi donc 1 000 femmes en âge de procréer seront remplacées aux mêmes âges, dans 26 ans, par :

$$R_0 = 3,5 \times \frac{100}{205} \times 0,613 \times 1\,000 = 1\,054 \text{ femmes.}$$

Cet accroissement infime de 5,4 % en 26 ans correspond à un accroissement naturel annuel de :

$$a = (1+x)^{26} = 1,054$$

$$\log 1+x = \log \frac{1,054}{26}$$

$$1+x = 1,002$$

$$x = 0,002 \quad \text{soit} \quad 2 \text{ pour mille.}$$

Quel que soit le mode de calcul utilisé nous trouvons donc un accroissement infime d'un ou deux pour mille l'an, ce qui nous permet de classer les Mboum dans la catégorie des ethnies stationnaires.

C'est également dans ce groupe des stationnaires que nous avons placé il y a cinq ans les Mandara (et les Kotoko) qui comme les Mboums furent islamisés à la conquête Foulbé.

Nous pouvons donc avancer, me semble-t-il, que cette catégorie de population islamisée récemment a tendance à voir sa fécondité diminuer au fil des générations nouvelles, alors que les vieilles pratiques traditionnelles, en ce qui concerne les soins dont on entoure les enfants et l'alimentation qui leur est donnée, tendent à maintenir la mortalité des jeunes enfants à des niveaux élevés.

C'est donc sur cette mortalité infantile et post-infantile qu'il conviendrait d'agir pour permettre aux Mboum de présenter dans l'avenir une démographie en expansion. Les Bélaka Nganha et Mbam l'ont du reste très bien deviné en manifestant le désir de voir un dispensaire construit dans leurs chefferies respectives (en 1968, Nganha possédait un dispensaire mais pas encore d'infirmier, alors que pour Mbam-Mboum rien n'avait encore été lancé dans ce domaine).

LES DOUROU

Nous présenterons dans ce chapitre, deux échantillons assez importants qui se rapportent l'un aux Dourou de plaine et l'autre aux Dourou du Plateau.

Les Dourou du Plateau (échantillon de 6 924 personnes observées durant 30 mois) sont pratiquement tous islamisés (assez superficiellement semble-t-il) et vivent très repliés sur eux-mêmes sous la coupe des chefferies Mboum de Nganha et Mbam-Mboum.

Les Dourou de plaine (échantillon de 4 333 personnes observées durant 12 mois) présentent des caractères tout à fait différents, de telle sorte qu'il semble préférable de les séparer des précédents. En effet si la majorité des adultes Dourou de la Plaine se déclare musulmane, la majorité des moins de 20 ans est devenue chrétienne (surtout protestante). Les Dourou établis au pied de la falaise de l'Adamaoua ne sont assujettis à personne et l'on peut même dire que tous ceux du canton de Mbé ont émigré de l'actuel Arrondissement de Tcholliré il y a quelques décennies pour se soustraire au joug coutumier du Baba de Reï-Bouba, jugé trop pesant.

Avant d'aborder les données démographiques de ces deux catégories de Dourou, nous présenterons dans un premier paragraphe intitulé « Généralités » des considérations sur les Dourou en général, dont certaines peuvent être considérées comme originales.

I. GÉNÉRALITÉS

Avant que les Dourou ne subissent le commandement de Reï-Bouba, il semble qu'ils furent établis plus à l'Est et fractionnés en différentes tribus. La légende retient que l'une venait d'une montagne appelée « Bansym » (ce qui voudrait dire la montagne de l'invention), l'autre de champs de « gombo » (*hibiscus esculentus*), une troisième du ciel et une quatrième, nommée « Mbamna » aurait finalement incité toutes les autres à se placer sous l'autorité de la chefferie de Reï. Cette légende rapporte également que les représentants de deux de ces tribus avaient de courtes queues et qu'ils demandèrent aux forgerons de les couper.

Si j'en crois ce qui m'a été rapporté on peut bien deviner ce qui a poussé de très nombreux Dourou à s'évader de l'orbite de cette chefferie. Voici (sous toute réserve) quelle était la condition des Dourou de Reï il y a environ trois générations. Toutes les cultures effectuées appartenaient au Baba de Reï. Tous les enfants, dès qu'ils atteignaient l'âge de 10 ou 12 ans, ne devaient plus demeurer auprès de leurs parents et entraient au service du chef. Les uns étaient employés aux travaux suivants : couper des herbes pour les bêtes, puiser l'eau, balayer les cours, faire des fagots de bois, surveiller les enfants de la chefferie. D'autres étaient uniquement chargés de laver les plus belles épouses du chef, ceux-là étaient castrés.

Lors de la construction du mur d'enceinte entourant les cases de la chefferie, on emmurait, vivants, sur les pourtours de l'entrée, quatre jeunes gens et quatre jeunes filles.

Enfin, en cas de décès du Baba ou de l'un de ses fils, il fallait d'abord enterrer six à huit personnes vivantes pour que le royal défunt repose sur elles.

Comme nous l'a si bien rapporté notre enquêteur BELLO SALIMOU « sous cette lourde peine la race Dourou s'est divisée. Les plus nombreux se sont sauvés, alors que les autres essaient de résister encore ».

Il semble que ce soit avant l'arrivée des Blancs dans cette partie du Cameroun que bon nombre de Dourou s'évadèrent de cet univers. Les uns fondèrent des villages sur le Plateau et tombèrent dans l'orbite des chefferies Mboum locales, qui bien que sévères à leur égard durent leur paraître bien douces par rapport au passé. D'autres émigrèrent au-delà de la Bénoué, le long de l'emplacement de l'actuelle route Ngaoundéré-Garoua. D'autres enfin fusionnèrent avec des populations Mboum issues de Mana (plus à l'Ouest) et s'établirent dans des villages avoisinants Ngaouyanga ; ils se constituèrent, au fil des ans, un dialecte qui leur est propre de nos jours encore, et que les autres Dourou nomment le « Gommé ».

Les premiers villages qui émigrèrent en masse pour se reconstituer à une centaine de kilomètres au moins de leur emplacement précédent furent : Gangassaou (le plus gros village Dourou du Plateau village extrêmement accueillant et sympathique), Harr, Mbé, Taboum, Nyadou, Karna, Ndom, Wack, Toumbaka et Sassa-Mbersi (tous en plaine, au pied de la falaise).

Il nous a été signalé que les Dourou se divisaient entre les différents clans suivants :

- les « Mbaou » qui ont donné aux Dourou leur langue actuelle.
- les « Gom » ou « Gommé » qui, comme nous l'avons déjà dit fusionnèrent avec des Mboum de Mana pour s'établir à Ngaouyanga et aux alentours.
- les « Nyoqué » dont on nous dit qu'ils se déguisaient en bêtes fauves pour aller la nuit ravager les troupeaux de chèvres et de moutons du voisinage.
- les « Panis » (qui semble être un clan détaché des Doayo-Namchi), qui vivaient surtout sur les escarpements et demeuraient très attachés à leurs anciennes coutumes. Ce seraient de très bons cultivateurs.
- les « Woun » qui ne vivent que de pêche (il y a de magnifiques « capitaines », dont certains pèsent jusqu'à cent kilogs dans les eaux de la Bénoué) et de chasse (les buffles, éléphants et lions sont nombreux dans la région). Ce sous-groupe serait plutôt implanté à une centaine de kilomètres au sud de Garoua.
- enfin les « Mbomna » ou « Mbamna », dont nous avons déjà dit qu'ils entraînaient les autres clans à se soumettre à Rei, sont demeurés sous le commandement de cette chefferie. Ils sont donnés comme de forts « féticheurs », aimant aussi empiéter sur le territoire d'autrui.

Lorsque les Foulbé conquièrent l'Adamaoua et ses contreforts, ils tentèrent de réduire ces « Dourou émigrés ». Après la prise de Mbé, ils cherchèrent à prendre Ngaouyanga. Les Dourou-Mboum de ce village se réfugièrent sur les massifs avoisinants, et selon une méthode ancestrale, firent rouler des blocs de pierre sur les cavaliers Foulbé qui durent se replier, et acceptèrent alors un accord. C'est ainsi que le nom de Ngaouyanga fut donné à ce village, ce qui signifie en langue Mboum « la montagne du cheval ».

De gibier les Dourou devinrent alors chasseurs et traquèrent les Laka voisins, afin de les asservir. Leurs prises furent vendues ou échangées aux Foulbé et aux Mboum du Plateau (chez les Mboum nous savons qu'un couteau de jet traditionnel, un hâ, valait un esclave) lors des périodes de famine. Il paraît qu'il subsiste en Plaine Dourou des descendants de ces anciens captifs Laka ; sur le Plateau en tout cas ils sont nombreux.

L'administration européenne stoppa ces luttes intestines, et avec le découpage administratif issu de cette période les Dourou du canton de Mbé acquirent pratiquement leur pleine indépendance. Ceux

du Plateau, bien que rattachés théoriquement aux deux vieilles chefferies Mboum ne semblent être l'objet de nulle oppression.

La multiplicité des contacts que nous avons eus avec les Dourou, ainsi que la rareté de la documentation à leur sujet, nous incite à rapporter ici certaines données traditionnelles les concernant.

Voici très bien décrites par notre enquêteur Bello SALIMOU une description des « *cérémonies accompagnant la circoncision chez les Dourou* ». Nous les compléterons plus loin de données recueillies personnellement.

« Tous les garçons Dourou atteignant douze à quatorze ans doivent être circoncis ; sinon ils ne pourraient participer plus tard aux cérémonies et aux fêtes coutumières du village (enterrement d'un défunt ou jeux des « fétiches »).

Durant l'année lors de laquelle les parents feront circoncir leurs enfants, les pères rendent visite à leurs beaux-parents maternels et offrent deux pagens noirs ou une somme d'argent équivalente. Cette visite se nomme « Ndonhaé ». A leur tour les beaux-parents préparent trente « canaris » (cruches) de bière de mil, cent kilogs de mil, un mouton, douze calebasses de farine, deux ou trois tasses de sel, pour les offrir à leur gendre.

Puis les parents des enfants à circoncir préparent un repas auquel ils invitent les Forgerons ou les « Ndonga ». Ils disent alors qu'ils veulent faire circoncir leur enfant. Après avoir mangé et bu les « Ndonga » organisent une danse.

Puis les « Ndonga » (nom donné aux futurs circoncis) accompagnés de leurs frères rendent visite aux membres de leur famille qui résident dans de lointains villages. Ces visites précédant la circoncision se nomment « Ndonga-toué ». Les parents visités égorgent des poulets, des moutons, parfois un bœuf, pour honorer et encourager leurs jeunes visiteurs. Pendant ces voyages, les parents organisent au village même des danses appelées : a) « Mbéya », c'est-à-dire première et petite danse de la circoncision - b) « Mbéna », c'est-à-dire deuxième et dernière danse de la circoncision. C'est normalement au cours de cette danse que les jeunes voyageurs doivent revenir au village. Ils entrent directement dans la danse revêtus de colliers, de pagens neufs et de mouchoirs de tête le soir de cette dernière fête. Puis les vieux du village et les « Ndonga » leur donnent à boire de la bière de mil chaude appelée « Mboqué », et les enfants sont séparés de leur famille et ne conservent sur eux qu'un simple sous-vêtement. Durant la nuit qui suit ils sont enfermés dans une des cases du chef de village et surveillés de près pour qu'ils ne puissent se sauver.

Au petit matin, vers cinq heures, les « Ndonga » et quelques vieux accompagnent les « Ndonga » (futurs circoncis) à quelques kilomètres du village, près d'une rivière, en un lieu appelé « Ntéh », ce qui signifie « endroit dangereux et secret ». C'est là qu'en d'autres circonstances, certains se battent et se tuent parfois, sans jugement. C'est en ce lieu que les « Ndonga » pratiqueront la circoncision, proprement dite.

Après cette opération les « Ndonga » sont conduits dans des huttes qui ont été construites deux jours avant. Ils doivent alors subir de lourdes épreuves et ne sont nourris, jusqu'à complète guérison, que d'une soupe sans sel et sans arachide. Lorsque les enfants sont circoncis ils ne doivent pas crier. Si l'un crie il ne sera plus considéré comme un homme de valeur durant toute sa vie. S'il ne crie pas, par contre, il sera alors un homme parfait et pourra parler fièrement dans les réunions publiques.

Pendant qu'ils demeurent en « brousse » on enseigne les « choses » coutumières aux jeunes circoncis et on leur montre les fétiches. Durant cette période, qui dure deux ou trois mois (jusqu'à complète guérison), les jeunes circoncis ne s'habillent que de feuilles d'arbres. (Ci-joint la photo de circoncis rencontrés par hasard par l'auteur sur une piste latérale, aux confins des terroirs Dourou et Doayo-Namchi). Durant la semaine qui précède leur retour, ils subissent beaucoup de brimades de la part de leurs gardiens afin qu'ils ne révèlent jamais ce qu'ils ont vu en brousse.

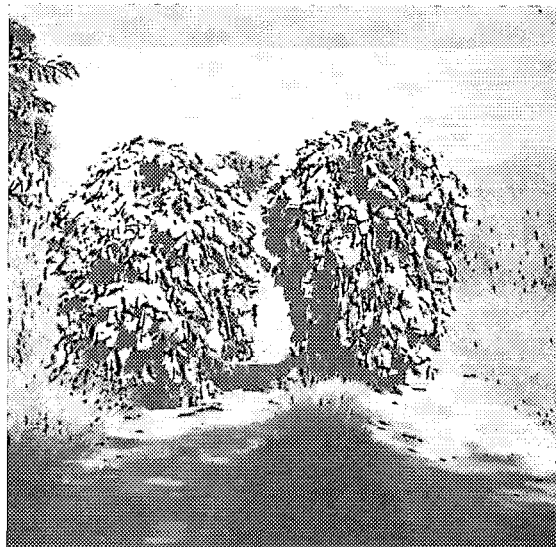


PHOTO 1. — Circoncis revêtus de feuilles

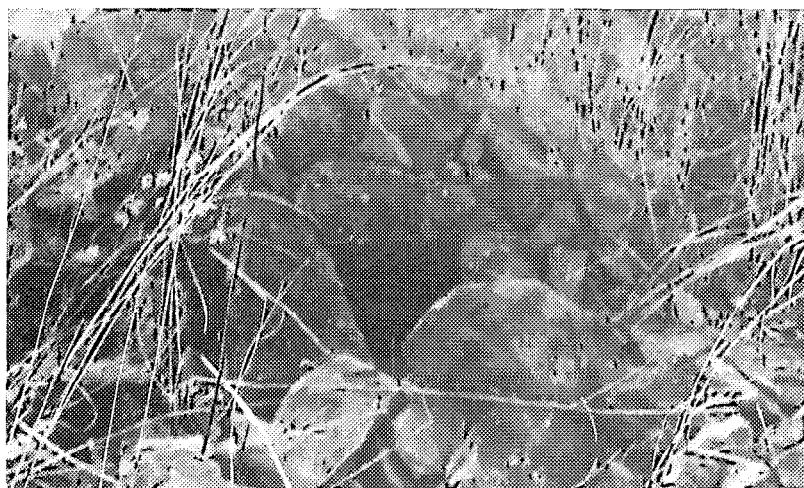


PHOTO 2. — Abri en pierre où se trouvent les couteaux de circoncision d'un village Dourou

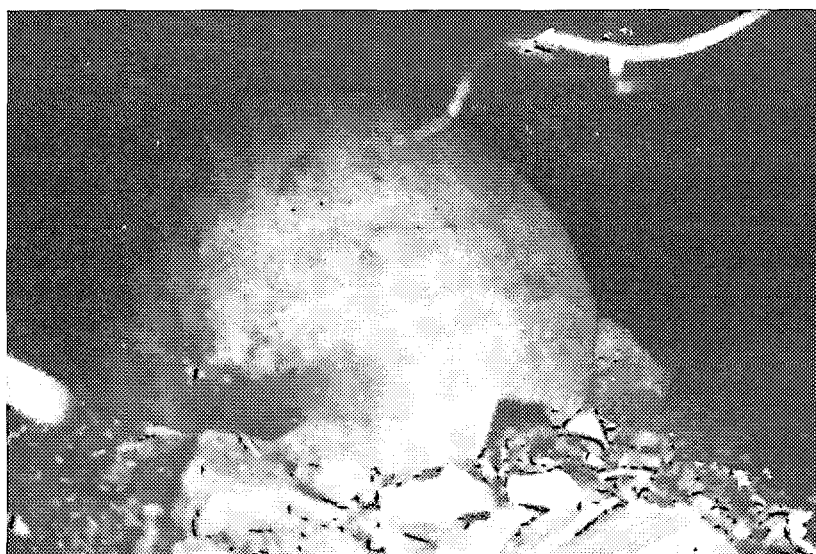
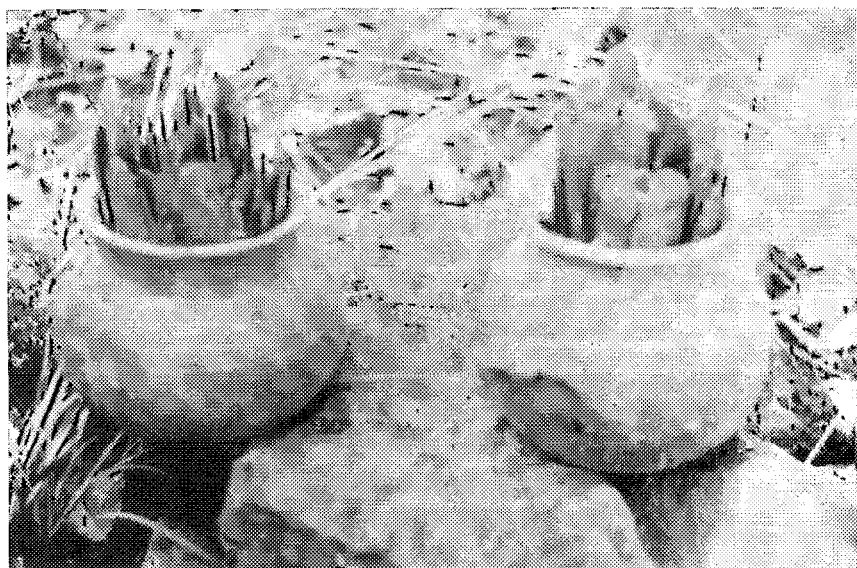
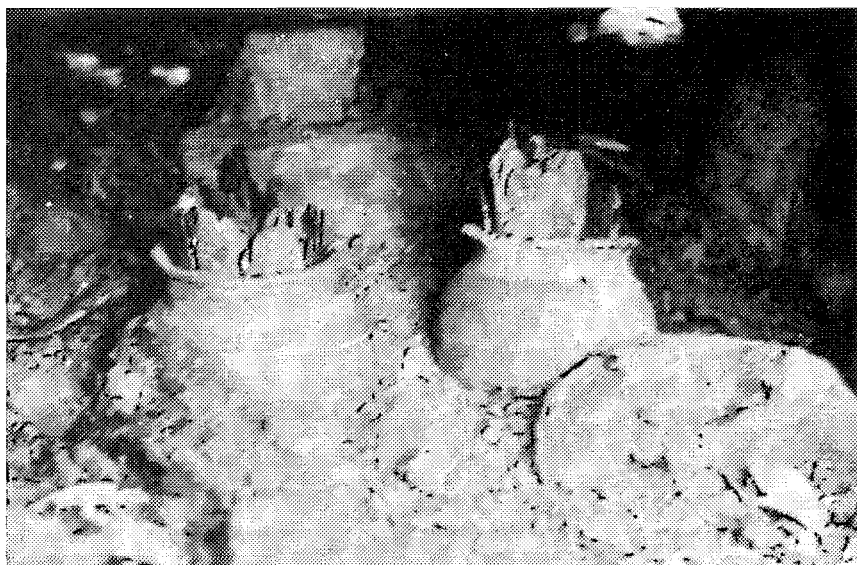


PHOTO 3. — Calebasse abritant les poteries à couteaux.



PHOTOS 4 et 5. — Poteries contenant de multiples couteaux de circoncision.

De retour au village les vieux disent aux femmes que les enfants ont lutté avec des lions et des panthères durant leur absence. Les nouveaux circoncis ne doivent alors plus jouer avec les petits garçons, pas plus qu'avec les femmes ou les jeunes filles. Un seul mot rapporté sur les séances de la circoncision et le bavard serait alors conduit en brousse et égorgé par un vieux ; et ses parents n'oseraient dire mot. C'est de nuit qu'ils reviennent au village, et au matin chaque famille prévenue vient voir son fils avec un présent de vingt ou vingt-cinq francs. Le père, lui, apportera des habits et des chaussures à son fils. On les appelle alors « Nadom », ce qui veut dire « nouveaux circoncis ». Au bout de quelques mois, un nouveau nom pourra leur être donné par leurs parents. Ils peuvent désormais participer à toutes les cérémonies traditionnelles du village. »

Pour compléter ces informations voici le conte que nous avons recueilli auprès du très vieux chef des forgerons Dourou du village de Gangassaou (c'est le seul à savoir encore construire et faire fonctionner un haut fourneau) : *Histoire sur l'origine de la circoncision* : « Une femme se promenant en brousse vit un singe coupant l'extrémité du prépuce de son petit. La femme raconte le fait à son mari et le persuade de subir la même mutilation dans leur intérêt commun. Elle circoncit son mari au moyen d'un couteau emprunté à un forgeron. Ces derniers avertis ultérieurement de l'événement par le premier circoncis, tuent la femme et reprennent le couteau. Ce seront eux désormais qui pratiqueront la circoncision qu'ils auront apprise de la femme qui elle-même la tenait du singe ».

Depuis ce temps les forgerons ont confié ce rôle à un personnage nommé « Dona », qui vient se faire initier chez les forgerons. Une fois le « Dona » initié à cette pratique, ils lui fabriquent un couteau en forme de fer de lance non emmanché, nommé « Kédi ». Ce couteau de circoncision ne doit jamais être montré aux femmes. Il revient assez cher, en ce sens qu'il faut par trois fois sacrifier un mouton et apporter de la nourriture et de la bière de mil au forgeron initiateur.

Chaque village Dourou possède plusieurs « Kédi » soigneusement cachés dans une fente de rocher durant toute l'année. Lorsque le mil est vert le « Dona » et les notables du village déterrent les « Kédi » dissimulés pour voir s'ils n'ont pas été abîmés dans leur cache, les réparent s'il y a lieu en vue des prochaines circoncisions, puis les redissimulent. De retour au village ils célèbrent une fête nommée « Honvouné ».

Ces couteaux de circoncision servent aussi à faire la divination pour les faits intéressants toute la collectivité (disette, fécondité du village, bonne récolte, épidémie...). Le « Dona » prend l'ensemble des couteaux, bien serrés les uns contre les autres dans ses deux mains, pointés vers le sol ameubli. Il jette alors sur le sol ces couteaux. Le présage sera favorable s'ils se fichent en terre en grand nombre, et défavorable dans le cas inverse.

Chez les Dourou les défunts ont toujours été enterrés par tous, sans que la charge de l'enterrement revienne au forgeron ou au « Dona ». Ce dernier toutefois pourra se tenir auprès de la fosse, armé de quatre roseaux liés, d'un mètre cinquante de long, et enguirlandés vers le haut d'un toupet de fibres. Le « Dona » prononcera alors quelques paroles.

Après la circoncision le « Kédi » (couteau) ayant servi à trancher le prépuce sera dissimulé parmi ces fibres et attaché à ces roseaux liés (« Epzagué ») ; puis cet instrument sera promené dans le village par le « Dona ».

Après la circoncision le « Dona » ne doit pas s'alimenter avec la main qui a tenu le couteau durant trois jours, et durant ce même temps il ne doit pas avoir de rapport avec une femme.

J'ai eu la possibilité de sortir de leur cachette une multitude de couteaux de circoncision, dont on s'était servi dans les temps passés, et qui étaient dissimulés dans un abri auquel les notables et le chef d'un village me conduisirent. La cache dont il s'agit ici est située à l'ouest de l'ancienne route Ngaoundéré-Garoua (réenvahie par la brousse), au pied d'un petit massif.

La photo 2 suivante montre l'apparence de l'abri où étaient rangés les couteaux de circoncision des générations précédentes.

Les deux poteries contenant ces couteaux étaient également abritées par une calebasse retournée (photo 3).

Les deux photos suivantes (4 et 5) montrent les deux poteries et leurs couteaux. L'une des poteries est mâle (non décorée) et l'autre femelle (ornée de petits points). Elles contiennent toutes deux des couteaux de circoncision de formes différentes (les couteaux en forme de palette coupaient le prépuce avec leur extrémité, alors que les autres couteaux étaient utilisés normalement par l'un de leur tranchant latéral). Cette cache n'avait pas été ouverte depuis des années car la population de ce village maintenant islamisée a abandonné les anciennes traditions.

Voilà comment les choses se passaient jadis dans ce village et comment elles se passent encore paraît-il en certains villages Dourou. Lors de la cérémonie de circoncision, on amenait les jeunes gens à circoncir devant ces deux poteries ; c'était là une pré-accession à l'état d'homme puisque les femmes et les enfants ne doivent, en aucun cas, voir les couteaux de circoncision. Après la circoncision, chacun des couteaux utilisés étaient placés dans les poteries, auprès de ceux des anciens (chaque circoncis était à l'époque opéré avec un couteau individuel, ce qui ne semble plus être le cas aujourd'hui).

Chaque année, avant la récolte du mil, c'est-à-dire vers décembre ici, ces couteaux après avoir été soigneusement nettoyés par le chef des forgerons étaient visités par les hommes du village. Des sacrifices (mouton) étaient faits pour remercier (Dieu) des bonnes choses obtenues lors de l'année écoulée. Puis la divination était faite avec les couteaux comme nous l'avons déjà expliqué.

Avant de partir, j'ai proposé au chef de village de le prendre en photo à côté de ces deux poteries. Les anciens qui l'accompagnaient ont refusé pour lui, avant qu'il ne refuse à son tour en me disant que des femmes ou des enfants du village pourraient voir cette photo par la suite, et que cela serait très néfaste.

Ainsi donc, même à l'heure actuelle, où la population devenue musulmane ne pratique plus les rites décrits ci-dessus dans la plupart des villages (il y a des exceptions) on évite toujours de révéler ces pratiques, « presque mortes » pourtant, aux femmes et aux enfants (1).

Il ne semble pas inutile au sujet des Dourou de parler de leurs *hauts fourneaux*.

Ces derniers ont pratiquement disparu maintenant. Toutefois le chef des forgerons d'une région en a reconstruit un afin d'enseigner le procédé ancestral de la fonte à ses fils.

Ce vieux forgeron affirme que la façon de faire le feu a été montrée aux forgerons Dourou lorsqu'ils se trouvaient ... au Mali (?) par un Arabe nommé Anabi Daouda.

Les photos suivantes montrent les différentes phases de la fonte du minerai de fer recueilli en poudre dans le lit d'une rivière temporaire avoisinante. Nous les commenterons succinctement.

Le haut fourneau a été façonné par le forgeron, ainsi que la tuyère et les corps de soufflets. Le forgeron s'apprête à fermer l'ouverture frontale en la colmatant d'une terre mêlée de cendres (c'est par cette ouverture que l'on ouvrira de petites brèches pendant la fonte afin de permettre l'évacuation du « laitier »).

(1) En quittant cette cache on m'a proposé, sans que je l'ai demandé, de prendre quelques couteaux si je le désirais. J'en ai donc pris cinq de formes différentes, que l'on m'a aussitôt demandé d'envelopper avant de rentrer au village. Les ayant enroulés dans un mouchoir que je glissai dans une poche, il me fut demandé de dissimuler mieux ce mouchoir afin que nulle femme ou enfant ne put le voir.

Il est à noter que dans cette cache, aucun Dourou n'a touché à quoi que ce soit. J'ai seul enlevé les blocs de pierre qui obstruaient l'entrée de la cache, et les ai remis avant de partir. J'ai bien entendu sorti seul les poteries à couteaux, après que l'on m'ait assuré que nul dommage ne m'arriverait puisque j'avais l'autorisation des notables du village.



PHOTO 6. — Construction d'un haut-fourneau Dourou.



PHOTO 7. — Réchauffement d'un haut-fourneau Dourou.



PHOTO 8. — Haut-fourneau Dourou prêt à fonctionner.



PHOTO 9. — Joueur de harpe accompagnant le rythme des soufflets.



PHOTO 10. — Fonctionnement des soufflets.



PHOTO 11. — Durant la fonte.



PHOTO 12. — Ouverture du haut-fourneau en fin de fusion.



PHOTO 13. — Martellement du fer obtenu.

Son haut fourneau achevé le vieux forgeron y introduit de grandes brassées d'herbes qu'il enflamme afin de chauffer progressivement les parois du nouveau haut fourneau.

Le haut fourneau est maintenant entièrement monté (en haut), l'avant colmaté reçoit la tuyère qui sert de relais aux deux corps de soufflets.

Ces corps de soufflets sont terminés par des peaux de chèvre ou de mouton. On les actionne alternativement. Le rythme rapide est parfois soutenu par un joueur de harpe Dourou qui égrène des chants de forgerons (Photos 8, 9 et 10).

La fonte d'une masse de « fer » de 6 à 7 kg aura duré environ 5 h.

Au terme de l'opération on abat avec précaution la partie avancée et friable du haut fourneau, tout en prenant le soin de soutenir la tuyère afin de la récupérer si possible.

Le haut fourneau est maintenant tout à fait ouvert, comme avant la mise à feu. On a extrait la masse de « fer » incandescent, que l'on martelle aussitôt fortement (Photos 11, 12 et 13).

On peut remarquer sur les photos précédentes que le haut fourneau est construit au milieu de paillottes, ce qui est inhabituel et dangereux. La raison en a déjà été donnée, en ce sens que ce haut fourneau n'a été construit que pour une ou deux utilisations, et dans un but d'initiation à la fonte de jeunes forgerons.

Jadis, lorsque les forgerons fondaient, leur emplacement de travail était situé un peu à l'écart des cases afin d'éviter les incendies.

De nos jours le forgeron Dourou achète son fer à des détenteurs de vieilles voitures, dont certaines parties servent maintenant, et de façon inattendue, à fabriquer des houes, haches, couteaux, etc.

Divination familiale ou individuelle

Il nous paraît utile de dire très brièvement ce que nous savons à ce sujet, car le système Dourou est exactement le même que celui d'une population montagnarde du Centre-Tchad, les Saba, étudiés récemment par une ethnologue (1).

Outre la divination faite par le Dona avec les couteaux de circoncision (dont nous avons déjà parlé, et qui intéresse toute la collectivité), il existe une forme plus individuelle de divination qui est la suivante.

Sur un sol meuble, on trace quatre rangées d'empreintes sans compter. On efface ensuite, de droite à gauche, les empreintes deux à deux. De telle sorte qu'en fin de rangée il ne restera qu'une ou deux empreintes par ligne.

Et l'on aura finalement pour chacune des 16 solutions possibles une interprétation fixée à l'avance qui peut être la suivante :

- II
- I signifiera... « un étranger va venir »
- I
- I

- II
- II signifiera... « un voleur est venu dans ta maison »
- I
- I

(1) Voir article de Mme VINCENT : « *Journal des Africanistes* », vol. XXXVI, Fasc. II, 1966.

et

I

II signifiera... « on va me confier quelque chose »,

I

I

etc.

Pour clore cette fresque de caractère ethnologique, il convient de dire que les Dourou sont d'excellents agriculteurs et d'habiles forgerons. Leur principal instrument de musique est une grande harpe pentacorde sur laquelle, en de grandes occasions, on peut entendre un chanteur s'accompagner en déclamant une « geste » généralement très longue. On peut aussi parfois rencontrer, en certains villages reculés, l'arc musical que l'on ne rencontre qu'exceptionnellement semble-t-il dans le Nord du Cameroun.

Disons enfin l'extrême cordialité de cette sympathique et ingénieuse ethnie à laquelle un bel avenir est réservé dans cette zone dépeuplée du Cameroun, si l'essor démographique qu'elle présente se poursuit.

Une grande différence, qui n'ira qu'en s'accentuant, existe entre les Dourou de la Plaine du canton de Mbé, et les Dourou du Plateau. En fait il semble qu'il y ait actuellement trois univers Dourou. L'univers initial, celui de Reï-Bouba sur lequel nous n'avons pas constitué d'échantillon (car il est situé dans un autre département). Et les deux autres univers que nous venons de signaler. Les Dourou de Mbé sont environ 10 000, ceux du Plateau environ 7 à 8 000, et si nous nous risquons à donner le chiffre de ceux demeurés sur Reï nous ne pensons pas qu'il excède 10 000 (en incluant les villages les plus excentriques de cette chefferie, et qui ont de plus en plus tendance à se multiplier).

Pour un ensemble donc de 27 à 28 000 Dourou nous possédons des échantillons très importants, puisque l'un englobe près de 7 000 Dourou du Plateau, et l'autre 4 500 Dourou de Plaine (sur Mbé).

Si nous pensons préférable de distinguer les résultats de ces deux groupes, c'est qu'ils sont amenés à avoir des évolutions tout à fait différentes du fait du contexte social qui est le leur.

Les Dourou du Plateau vivent pratiquement isolés, repliés, indépendants, et relativement peu orientés vers un renouveau. Une mission catholique y était jadis implantée. Elle a dû se replier en partie, tout en maintenant une école et quelques catéchistes, devant l'orientation musulmane de la plupart des populations du Plateau. Pas de dispensaire. Pas de marché très important (petits marchés à Bérem, Mara Yenwa, Wamé). Une série de petits villages qui (à l'exception du gros et accueillant bourg de Gangassaou) vivent repliés sur eux-mêmes et leurs secrets.

Les Dourou de Plaine du canton de Mbé offrent par contre tous les caractères d'une population rurale qui, comme disent les économistes, est sur le point de « décoller ». Ingéniosité, modernisme (relatif bien sûr). Très forte scolarité des enfants (de l'ordre de 95 %) et christianisation presque totale des jeunes (surtout protestants). Nombreux missionnaires, religieuses et catéchistes implantés et rayonnants. Etat-civil dont le fonctionnement est le meilleur du département et sans doute du Nord-Cameroun.

Autant de traits que l'on pourrait multiplier qui montrent que ces agriculteurs ; installés souvent le long de la voie principale du Nord-Cameroun, sont en passe, grâce à bien des facteurs, de devenir d'authentiques hommes libres branchés sur une époque qui est la leur et à laquelle ils semblent s'être adaptés.

Les différences sont donc telles, qu'il nous a paru préférable de ne pas mêler les résultats de ces deux catégories de Dourou, pour qu'éventuellement à la génération suivante on puisse voir, sans confusion, ce qu'aura été l'évolution démographique de ces jeunes ruraux christianisés.

Dès l'instant on peut dire qu'une différence considérable existe pour la mortalité infantile, grâce certainement au concours des missions implantées localement. Ceux du Plateau offrent les taux classiques de l'Afrique Noire traditionnelle et dépourvue de procédés modernes ; ce taux s'établit aux alentours

de 180 ‰. Ceux de la Plaine, allant très souvent aux dispensaires et même en maternité présentent le taux de 50 ‰ (observation « effective », durant une année, sur notre échantillon).

A l'inverse la fécondité de la Plaine semble être un peu moins élevée que celle du Plateau ainsi du reste que le pourcentage des jeunes de 0 à 14 ans.

Au point de vue religieux le Plateau offre pour les Dourou 84 % de musulmans, 7 % de protestants, 2 % de catholiques et 7 % de traditionnels. Alors que la Plaine n'offre que 46 % de musulmans, de même que 46 % de protestants (surtout jeunes), 4,5 % de catholiques et 3,5 % de traditionnels.

Ces différences essentielles nous obligent donc à distinguer les deux séries de résultats obtenus par la voie de « l'observation suivie », c'est-à-dire — pour être bref — que les taux obtenus ont été effectivement observés sur le terrain grâce à des passages successifs auprès d'une population initialement inventoriée (1).

Nous présenterons d'abord les résultats des Dourou de la Plaine, avant d'aborder ceux des Dourou du Plateau.

2. DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE DES DOUROU DE PLAINE (canton de Mbé)

Echantillon de 4 333 personnes représentant la population des villages de Karna-Manga, Karna-Reï, Harr, Toubaka, Gop, Ngaouyanga, Madjadou, Vourgné-Mboum, Takmboum, Ndom-Sotott, Nyadou, Ken et Sassa-Mbersi.

Nous possédons deux séries de résultats concernant cet échantillon.

L'une, issue de l'inventaire de base effectué en 1966, provient d'interrogatoires rétrospectifs réalisés lors de cet inventaire et se rapporte par conséquent à l'année 1965.

L'autre série est issue d'une observation effective ou suivie, c'est-à-dire que l'on est repassé un an après exactement dans toutes les familles initialement inventoriées pour y noter les changements qui y sont survenus (naissances, décès, mariages, migrations). Cette deuxième série de résultats se rapporte donc à l'année 1966.

Ce sont principalement les résultats de l'observation suivie qui seront présentés ici. Mais nous les comparerons également pour la natalité et la mortalité aux données issues des interrogatoires rétrospectifs.

2.1. Etat de la population

2.1.1. PYRAMIDE DES ÂGES

La pyramide précédente présente les traits saillants suivants :

— on y remarque toujours une sous-déclaration féminine aux âges précédant le mariage (groupe de 10 à 20 ans). Cette sous-déclaration est constante dans toutes les pyramides ethniques que nous avons dressées dans le Nord-Cameroun ;

(1) Sur le détail de cette méthodologie, voir mon étude intitulée : « Un essai d'observation permanente des faits d'état-civil dans l'Adamaoua » (Rapport ORSTOM 1969 et thèse de Doctorat en démographie, Sorbonne 1969). In *Travaux et documents de l'ORSTOM*, n° 5, 1970 (150 p. multigr.).

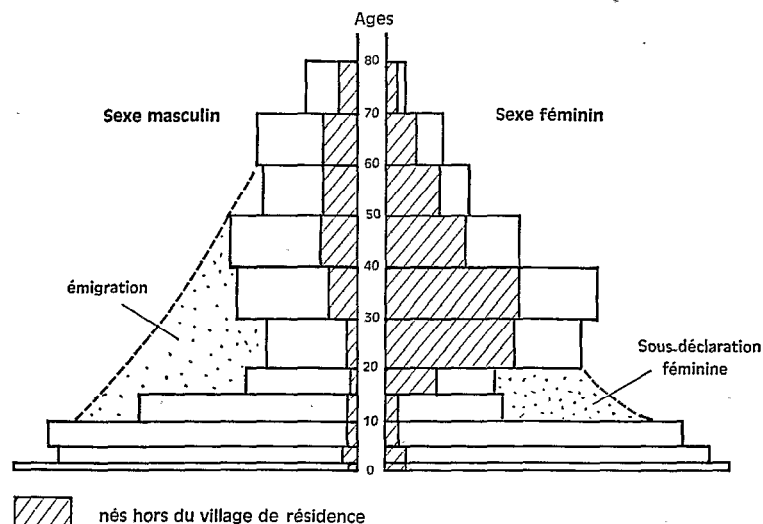


FIG. 5. — Pyramide des âges des Dourou de plaine.

— une importante émigration masculine, très marquée de 15 à 40 ans. Cette émigration se dirige principalement vers la ville de Ngaoundéré où l'on part à la recherche d'un emploi urbain et où existe un important quartier Dourou ;

— si nous figurons en grisé les personnes nées hors du village de résidence, nous remarquons que les proportions de migrants sont importantes chez les Dourou du sexe masculin âgés de 30 ans et plus. Ces migrants, comme nous l'avons détaillé dans notre introduction, sont venus principalement de l'arrondissement de Reï-Bouba (Tcholliré).

Chez les femmes on remarque que la majorité des épouses vont s'établir dans le village de leur maris.

Nous retrouverons toutes ces caractéristiques sur la pyramide des Dourou du Plateau, à l'exception de l'émigration masculine qui est beaucoup moins importante et ne touche que les jeunes de 10 à 25 ans.

2.1.2. GRANDS GROUPES D'ÂGES

Pour les trois principaux grands groupes d'âges les proportions sont les suivantes :

0 - 14 ans		36 %
15 - 59 ans		53 %
60 ans et plus		11 %

Ce sont à peu près les mêmes proportions qui sont obtenues chez les Foulbé et les Mboum du Plateau (37 - 53 - 10), populations islamisées, alors que chez les Dourou du Plateau le nombre des jeunes est sensiblement plus important (44 %), et celui des vieux nettement plus faible (4 %), conformément à ce qui s'observe auprès des populations ayant conservé des modes de vie traditionnels en Afrique Noire.

2.1.3. NOMBRE MOYEN D'HABITANTS PAR « SARÉ » (habitation familiale)

La répartition du nombre de résidents qui vivent (population de fait) dans chacun des 480 « sarés » de notre échantillon s'établit comme suit : (‰)

1, 2 ou 3 personnes	187
4, 5 ou 6 personnes	250
7, 8 ou 9 personnes	206
10 à 14 personnes	193
15 à 19 personnes	95
20 personnes et plus	69
Total	1 000

Pour cet échantillon, la moyenne du nombre d'habitants par « saré » est de 9, ce qui représente le chiffre le plus élevé que nous ayons enregistré dans ce domaine dans le Nord-Cameroun.

2.1.4. RELIGION - SCOLARISATION - PROFESSION

Religion : Les 4 333 personnes figurant dans notre échantillon se répartissent comme suit au point de vue religieux :

46 % sont protestants ;

46 % sont musulmans ;

4 % sont catholiques ;

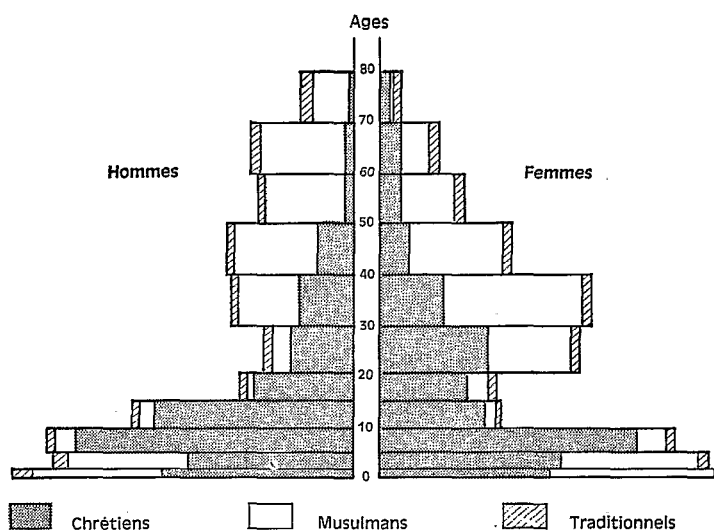


FIG. 6. — Pyramide des âges selon les religions des Dourou de plaine.

3 % sont « traditionnels » ;

1 % sont indéterminés.

Si nous inscrivons sur la pyramide des âges précédemment présentée la répartition des différentes religions dans les différents groupes d'âges, nous constatons que jusqu'à 20 ans la grande majorité des jeunes est chrétienne (surtout protestante), alors qu'après l'âge de 40 ans, au contraire, la majorité est musulmane.

Ce renversement des religions entre deux générations sera certainement intéressant à suivre à travers ses effets démographiques futurs.

Retenons également dans ce domaine que les trois religions représentées s'équilibrent selon le sexe. C'est ainsi que nous avons en chiffres absolus (les indéterminés ayant été répartis) :

	Hommes	Femmes
Chrétiens	1 124	1 081
Musulmans	969	1 020
Traditionnels	61	78
Total	2 154	2 179

Le tableau VIII suivant indique en valeur relative (en %) la représentation des différentes religions selon le groupe d'âges.

TABLEAU VIII

Selon l'âge, pourcentage des différentes religions

	0 - 19 ans	20 - 59 ans	60 ans et plus
Chrétiens	31,5	18	2
Musulmans	8,5	29,5	7,5
Traditionnels	1	1	1

La complexité du phénomène religieux chez les Dourou de Plaine de ce Canton apparaît fortement lorsque l'on considère la ou les religions représentées dans chacun des « sarés » de notre échantillon.

70 % des sarés renferment des représentants d'au moins deux religions ;

20 % des sarés ne comprennent que des musulmans ;

9 % des sarés ne comprennent que des protestants ;

0,8 % des sarés ne comprennent que des catholiques ;

0,2 % des sarés ne comprennent que des traditionnels.

Si nous considérons maintenant l'influence de la religion sur la polygamie, nous remarquons que :

tous les chefs de saré catholiques sont monogames alors que 25 % des chefs de sarés protestants sont polygames ;

35 % des chefs de sarés musulmans sont polygames et que 45 % des chefs de sarés musulmans, dans les sarés où plusieurs religions sont représentées, sont polygames.

Le tableau IX résume en chiffres relatifs (en %) les données obtenues.

TABLEAU IX

Religion et polygamie chez les Dourou de Plaine

Nombre d'épouses du chef de saré	Sarés mixtes (plusieurs religions représentées) dont le chef est :				Sarés musulmans	Sarés protestants	Sarés catholiques	Sarés traditionnels
	Musulman	Protestant	Catholique	Traditionnel				
1	55	82	0	80	65	75	100	100
2	23	14	—	20	21	22	—	—
3	15	—	—	—	8	3	—	—
4	4	4	—	—	—	—	—	—
5 et plus	3	—	—	—	2	—	—	—
	100	100	0	100	100	100	100	100

Scolarisation : Plus des 3/4 des enfants de 5 à 14 ans inclus de notre échantillon sont scolarisés (77 %).

C'est là sans doute la plus forte scolarisation que l'on puisse observer dans le Nord-Cameroun en milieu rural.

Au total 709 enfants des deux sexes fréquentent un établissement d'enseignement, et 5 seulement suivent un enseignement maraboutique.

Chez les garçons la scolarisation s'élève à 84 % des effectifs scolarisables, alors qu'elle est de 66 % chez les filles.

La plupart des instituteurs exigeant un acte de naissance pour inscrire l'enfant à l'école, il s'ensuit que l'état-civil de ce canton est également un des plus florissant du Nord-Cameroun, pour les naissances tout au moins (la moitié environ des naissances sont déclarées à l'état-civil).

Nous avons déposé, dans chacun des villages de l'échantillon, lors de l'inventaire initial (octobre 1966) de petits cahiers sur lesquels nous avons demandé d'inscrire les naissances, mariages et décès qui se produiraient d'ici notre passage suivant. En octobre 1967, lors du deuxième passage, nous avons pu apprécier sans ambiguïté le pourcentage des événements enregistrés sur les cahiers, par rapport aux événements démographiques survenus entre les deux passages.

69 % des naissances avaient été inscrites ;

53 % des décès ;

35 % des mariages.

Chacune de ces proportions étant nettement supérieure à celle obtenue par l'état-civil officiel (qui est gratuit au Cameroun pour l'enregistrement des décès, mais « payant » pour les naissances et les mariages).

Profession des chefs de sarés

Les chefs des 480 « sarés » représentés dans notre échantillon exercent la profession suivante :

- 441 cultivateurs ;
- 19 forgerons ;
- 9 catéchistes ;
- 5 maîtres, moniteurs ou fonctionnaires ;
- 3 commerçants ;
- 1 tailleur ;
- 1 infirmier ;
- 1 non précisé.

Bien que cette zone rurale soit, comme il se doit, essentiellement orientée vers la culture, on remarque néanmoins dans la variété des professions non-agricoles le signe de l'amorce d'une évolution vers des modes de vie rénovés.

2.2. Régime matrimonial**2.2.1. AGE AU PREMIER MARIAGE DE LA FEMME**

Pour 1 000 femmes mariées, voici la répartition de leur âge au premier mariage :

12 ans	5
13 ans	103
14 ans	188
15 ans	230
16 ans	295
17 ans	139
18 ans	38
19 ans	1
20 ans	1

Nous voyons d'après cette répartition que l'âge au premier mariage de la femme est centré sur 16 ans, ce qui est un peu plus tardif que pour les ethnies islamisées.

Les données précédentes ont été obtenues par la voie d'interrogatoires rétrospectifs.

Par la voie de l'observation suivie, 26 mariages ont été observés effectivement dans notre échantillon, durant l'année 1966-1967, dont 7 étaient des premiers mariages pour l'épousée. La répartition des âges au premier mariage de ces jeunes femmes est conforme, dans ses grandes lignes, aux indications précédentes puisqu'elle s'établit comme suit :

15 ans	3
16 ans	2
18 ans	2

2.2.2. ENDOGAMIE

Notons que sur les 950 hommes actuellement mariés de notre échantillon, seuls 7 ont comme première épouse une femme appartenant à une ethnie différente (4 femmes sont Mboum, 1 Mandara, 1 Foulbé et 1 Baya).

La proportion de l'endogamie est encore plus forte pour les deuxièmes ou troisièmes épouses, puisque sur 393 femmes de cette catégorie, 391 sont Dourou, 1 Mboum et 1 Foulbé.

Nous voyons donc que l'endogamie chez les Dourou de Plaine est supérieure à 99 % quel que soit le rang de l'épouse, ce qui est assez considérable.

2.2.3. NUPTIALITÉ, DIVORTIALITÉ

En 1 an, 26 mariages ont été conclus dans notre échantillon de 4 333 personnes, ce qui représente un *taux de nuptialité* de :

$$26 \times 2 : 4\,333 = 0,012 \text{ soit } 12 \text{ ‰.}$$

- Aucune épouse n'était d'une autre ethnie que l'ethnie Dourou ;
 - 38 % des maris avaient au moins 10 ans de plus que leur épouse et 19 % des maris avaient au moins 20 ans de plus que leur épouse ;
 - notons que sur 16 femmes de 10 à 19 ans, 11 devenaient premières épouses et 5 deuxièmes épouses.
- Au total sur 26 mariages la femme devenait :

1^{re} épouse dans 50 % des mariages

2^e épouse dans 42 % des mariages

3^e épouse dans 4 % des mariages

4^e épouse dans 4 % des mariages

Ces données de faible importance numérique sont à comparer à celles obtenues de façon identique auprès des Dourou du Plateau et des Foulbé (durant la même période d'observation suivie).

TABLEAU X

Pour trois ethnies voisines, régime matrimonial comparé

	Taux brut de nuptialité	Pourcentage des femmes devenant			
		1 ^{re} épouse	2 ^e épouse	3 ^e épouse	4 ^e épouse et plus
Dourou Plaine	12	50	42	4	4
Dourou Plateau	18	47	37	12	4
Foulbé	28	50	36	9	5

Nous voyons que les taux de nuptialité sont plus élevés chez les Dourou du Plateau et les Foulbé, ce qui s'explique par la multiplicité des remariages engendrés par les modes de vie de l'Islam Noir. Nous aurons une confirmation de ces différences en comparant les *taux de divortialité* pour la même année d'observation.

TABLEAU XI

Taux de divortialité comparé pour une année d'observation effective

Dourou Plaine	2 (‰)
Dourou Plateau	6 (‰)
Foulbé	12 (‰)

Si nous revenons maintenant aux interrogatoires rétrospectifs effectués lors de l'inventaire de base nous obtenons les données supplémentaires suivantes :

2.2.4. NOMBRE D'ÉPOUSES SIMULTANÉES DU MARI (POLYGAMIE STRICTO SENSU) ET NOMBRE MOYEN DE MARIAGES DE LA FEMME

Les 950 hommes mariés de notre échantillon totalisent 1 347 épouses, ce qui représente un taux de polygamie de 1,42.

Le même calcul donne 1,37 pour les Dourou du Plateau et de 1,46 pour les Foulbé ce qui nous montre, qu'en ce qui concerne la polygamie du moment, les données sont voisines pour les trois groupes.

Le tableau XII suivant nous donne le détail par groupes d'âges :

TABLEAU XII

Nombre d'épouses du mari selon son âge

Age du mari	1 épouse	2 épouses	3 épouses	4 épouses	5 épouses et plus	Nombre moyen d'épouses
15 - 19 ans	8	—	—	—	—	1
20 - 24 ans	21	1	—	—	—	1,04
25 - 29 ans	75	7	—	—	—	1,09
30 - 34 ans	63	15	—	—	—	1,19
35 - 39 ans	89	22	5	—	—	1,27
40 - 44 ans	73	25	7	2	—	1,42
45 - 49 ans	70	35	5	—	2	1,50
50 - 54 ans	28	17	—	1	1	1,51
55 - 59 ans	71	28	11	4	—	1,54
60 ans et plus	174	49	26	10	5	1,59
Total	672	199	54	17	8	1,42
	(71 %)	(21 %)	(5 %)	(3 %)		

Il n'en va pas de même pour le nombre moyen de remariages des femmes. Pour cet indice les Dourou de Plaine et du Plateau se distinguent des populations Foulbé, islamisées de base.

Dourou Plaine	1,57
Dourou Plateau	1,43
Foulbé	1,77
Mboum	1,80

Le nombre moyen de mariages d'une femme Dourou de Plaine augmente évidemment, comme dans les autres groupes, avec son âge pour plafonner aux environs de 170 mariages pour 100 femmes à partir de 35 ans.

Le tableau XIII suivant nous donne le détail par groupe d'âges.

TABLEAU XIII

Nombre de mariages des femmes selon leur âges

	1 mariage	2 mariages	3 mariages	4 mariages	5 mariages	Nombre moyen de mariages
10 - 14 ans	3	—	—	—	—	1
15 - 19 ans	74	10	1	—	—	1,14
20 - 24 ans	78	47	1	—	—	1,39
25 - 29 ans	136	108	8	1	—	1,50
30 - 34 ans	88	85	8	1	—	1,57
35 - 39 ans	91	126	14	2	—	1,69
40 - 44 ans	38	58	9	1	—	1,74
45 - 49 ans	60	78	9	3	—	1,70
50 - 54 ans	23	29	3	—	—	1,64
55 - 59 ans	37	72	3	1	—	1,72
60 ans et plus	74	56	7	4	1	1,61
Total	702	669	63	13	1	1,57
	(48 %)	(46 %)	(5 %)	(1 %)		

2.2.5. INDICE DE POLYGAMIE RELATIVE

Si nous faisons le produit du nombre moyen d'épouses du mari, et du nombre moyen de remariages des femmes nous obtiendrons un indice qui indiquera le *nombre moyen d'épouses qu'un homme marié aura successivement* (et non simultanément) *au cours de toute son existence*. Nous dénommons cet indice « de polygamie relative ».

Pour les Dourou de Plaine il sera de 2,23, c'est-à-dire que ce résultat sera intermédiaire entre celui obtenu auprès des Dourou du Plateau et des Foulbé (respectivement 1,96 et 2,58).

Comme cet indice présente une relation inverse avec la fécondité, on peut déjà préjuger que la fécondité des Dourou de Plaine a de fortes chances d'être inférieure à celle des Dourou du Plateau, comme nous allons le voir maintenant en passant à l'étude de la natalité et de la fécondité.

2.3. Natalité - Fécondité

2.3.1. TAUX BRUT DE NATALITÉ

Les données issues des interrogatoires rétrospectifs et celles provenant de l'observation suivie se recoupent bien toutes deux pour donner un *taux brut de natalité de 30 pour mille* environ.

Grâce à l'observation suivie nous obtenons avec précision la population moyenne de l'année considérée ; elle est théoriquement, en effet, égale à :

$$\bar{P} = \frac{P_0 + P_1}{2}$$

or P_1 sera égal à :

$$P_0 + N(\text{Naissances}) + A(\text{Arrivées}) - D(\text{Décès}) - S(\text{Sorties}),$$

c'est-à-dire ici :

$$4\,333 + 131 + 24 - 70 - 28 = 4\,490$$

d'où :

$$\bar{P} = \frac{4\,333 + 4\,490}{2} = 4\,411.$$

Comme nous avons observé 131 naissances vivantes entre I_0 et I_1 nous obtenons donc un taux brut de natalité de :

$$\frac{131}{4\,411} = 0,030 \quad \text{soit} \quad 30 \text{ pour mille}.$$

Ce taux s'applique à l'année 1966.

Celui provenant des interrogatoires rétrospectifs effectués lors de l'inventaire de base (I_0) et s'appliquant par conséquent à l'année précédente (1965) était de :

$$\begin{aligned} & \frac{134}{4\,299} \quad (\text{naissances dans les 12 derniers mois}) \\ & \quad (\text{population moyenne estimée pour 1965}) \\ & = 0,031 \quad \text{soit} \quad 31 \text{ pour mille.} \end{aligned}$$

Précisons pour être tout à fait complet et donner une entière illustration des possibilités de l'observation suivie au sujet de cet indice, qu'elle nous a permis en I_1 de récupérer 24 « oubliés », qui n'avaient pas été inscrits lors de l'inventaire de base. Cette lacune inférieure à 0,01 est négligeable dans cet échantillon, mais comme elle se chiffre dans certains échantillons à plus de 5 % des effectifs, il convient alors d'en tenir compte.

Ce taux de 30 pour mille (nous retenons le chiffre de l'observation suivie) s'encastre entre le taux de 37 ‰ chez les Dourou du Plateau, et le taux de 27 ‰ chez les Foulbé.

La différence existant entre la fécondité du Plateau et celle de la Plaine chez les Dourou s'explique aisément. Les Dourou du Plateau, émigrés de Reï-Bouba également, se sont réinstallés dans des zones retirées et peu fréquentées où ils ont pu maintenir en grande partie leurs modes de vie traditionnels malgré une islamisation de surface.

Les Dourou de Plaine installés aux alentours de la grande voie de pénétration du Nord-Cameroun ont été beaucoup plus touchés par l'évolution durant les dernières décennies. Leur situation géographique les a contraint à des contacts plus nombreux tant avec les Foulbé, islamisés de base, qu'avec les représentants religieux et laïcs des formes de civilisation moderne. Le déracinement spirituel a certainement été plus profond ici, ce qui explique du reste le « melting-pot » religieux de cette région et le renversement des religions, observable d'une génération à l'autre.

Nous allons voir maintenant que l'indice de stérilité relative des Dourou de la Plaine est nettement plus élevé que celui des Dourou du Plateau, qui comme toutes les populations demeurées attachées à leurs valeurs traditionnelles ne connaissent qu'une faible stérilité.

2.3.2. INDICE DE STÉRILITÉ RELATIVE

Cet indice empirique est issu de données tout à fait différentes de celles permettant l'établissement des taux de natalité et de fécondité.

Parmi toutes les femmes mariées de 16 ans et + de notre échantillon on note celles qui sont demeurées sans enfant après deux ans de mariage. C'est ainsi que pour les 1 448 mariées et âgées de 16 ans et + de notre échantillon, 395 sont demeurées sans enfant, ce qui nous donne un taux de stérilité relative de 27 pour cent.

Chez les Dourou du Plateau ce taux est de 14 % (Mboum 25 % et Foulbé 29 %).

Nous renvoyons à ce qui a déjà été écrit sur ce sujet dans le chapitre précédent concernant les Mboum.

2.3.3. AGE MOYEN DES MATERNITÉS

Que l'on utilise les données issues des interrogatoires rétrospectifs ou celles de l'observation suivie, l'âge moyen des maternités se situe aux alentours de 29 ans chez les Dourou de Plaine (29 ans et 3 mois avec les interrogatoires rétrospectifs).

2.3.4. TAUX DE FÉCONDITÉ PAR ÂGE - NOMBRE MOYEN D'ENFANTS PAR FEMME

Voici les deux séries de taux de fécondité obtenues pour cet échantillon avec les deux méthodes (observation suivie et interrogatoires rétrospectifs) :

— taux issus de l'observation suivie (1966)

<u>14 - 19 ans</u>	<u>20 - 24 ans</u>	<u>25 - 29 ans</u>	<u>30 - 39 ans</u>	<u>40 - 49 ans</u>
0,119	0,193	0,140	0,112	0,040

— taux issus des interrogatoires rétrospectifs (1965)

0,109	0,242	0,135	0,109	0,040
-------	-------	-------	-------	-------

Nous voyons que ces deux séries sont voisines, et que le seul écart important entre elles est le taux du groupe 20-24 ans.

Il est intéressant de comparer les taux observés chez les Dourou du Plateau (moyenne d'une observation suivie de 2 ans sur près de 7 000 personnes) à ceux des Dourou de Plaine (issus également de l'observation suivie). Le graphique suivant nous montre que la différence entre la fécondité du Plateau et celle de la Plaine provient essentiellement de la différence des taux de fécondité avant 20 ans. Cette comparaison nous incite à penser que la courbe des Dourou de Plaine aura tendance à s'aplatir (entre 15 et 25 ans) dans des années futures pour se fixer à un niveau inférieur, mais de pente similaire à celle des Dourou du Plateau.

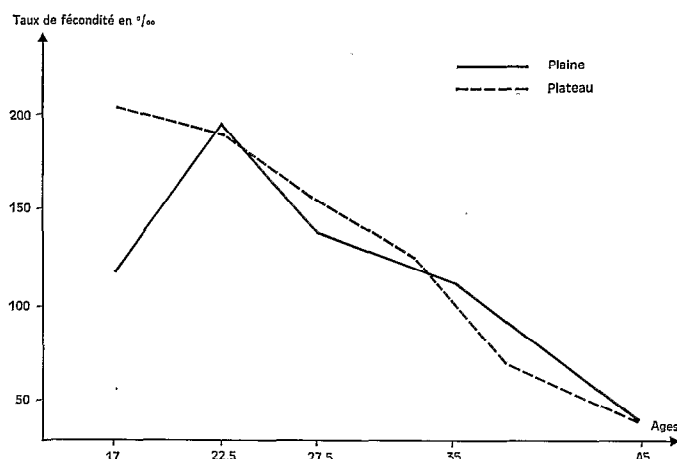


FIG. 7. — Taux de fécondité comparée des Dourou du plateau et des Dourou de la plaine.

A l'aide de ces taux nous pouvons calculer *le nombre moyen d'enfants mis au monde par femme en âge de procréer* chez les Dourou de Plaine.

Avec l'observation suivie il est de *389 enfants pour 100 femmes*.

Avec les interrogatoires rétrospectifs il est de *402 enfants* pour 100 femmes (toujours de 14 à 49 ans).

Enfin avec la méthode désuète et dangereuse de la fécondité totale (qui ne donne pas ici un résultat aberrant) il sera de *382 enfants pour 100 femmes* (de 14 ans et plus).

Nous voyons donc que la fécondité moyenne d'une femme Dourou de Plaine est de l'ordre de 4 enfants par femme, ce qui est un résultat bien moyen pour une population rurale d'Afrique Noire, mais néanmoins légèrement supérieur à celui enregistré auprès des populations mitoyennes (Foulbé, Mboum), plus profondément islamisées, et qui offrent toutes deux 350 enfants pour 100 femmes aux mêmes âges.

2.3.5. TAUX BRUT DE REPRODUCTION (pour mémoire)

$$R_b = 3,89 \times \frac{100}{205} = 1,9 .$$

2.3.6. VARIATIONS MENSUELLES DE LA NATALITÉ ET NAISSANCES GEMELLAIRES

Parmi les 131 naissances observées entre I_0 et I_1 , en une année exacte d'observation, nous n'avons enregistré que trois naissances gemellaires, ce qui représente un taux de 22 pour mille.

L'observation suivie permet de mieux distinguer le caractère saisonnier des phénomènes démographiques que les procédés jusqu'alors utilisés. Voici le graphique représentant la répartition mensuelle des 131 naissances observées en un an dans notre échantillon. Il est évidemment difficile de commenter des résultats ne portant que sur une année lorsqu'il s'agit de variations mensuelles.

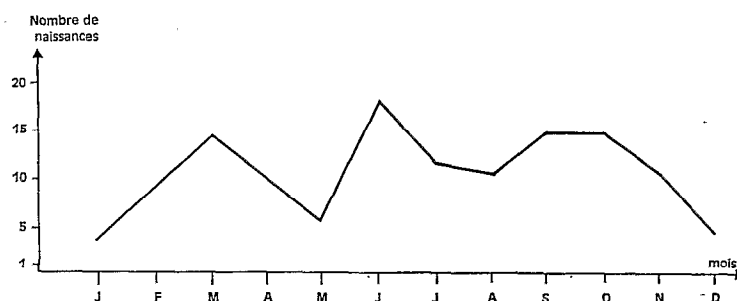


FIG. 8. — Variations mensuelles des naissances.

2.4. Mortalité

Nous comparerons, ici également, les résultats issus de l'observation suivie (1966) à ceux obtenus par la voie des interrogatoires rétrospectifs (1965).

2.4.1. TAUX BRUT DE MORTALITÉ

Quelle que soit la méthode utilisée le taux brut de mortalité est faible chez les dourou de la Plaine (du canton de Mbé).

Avec l'observation suivie il est de *16 pour mille* et avec les interrogatoires rétrospectifs il est de 15 pour mille, ce qui est très peu pour une population rurale d'Afrique Noire.

Chez les Dourou du Plateau le taux observé est de 23 pour mille.

La différence de mortalité entre ces deux populations provient surtout de la mortalité infantile qui grâce aux dispensaires, aux missions et sans doute aussi aux écoles est descendue à un niveau très modeste chez les Dourou de la Plaine, alors qu'elle est demeurée à son niveau traditionnel chez les Dourou plus isolés et moins équipés du Plateau.

2.4.2. TAUX DE MORTALITÉ PAR ÂGE ET TABLE DE SURVIE

Les taux par groupe d'âges obtenus par les deux procédés sont les suivants :

TABLEAU XIV

Taux de mortalité comparés (observation suivie et interrogatoire rétrospectif)

	0 - 1	1 - 4	5 - 9	10 - 19	20 - 29	30 - 39	40 - 49	50 - 59	60 - 69
Observation suivie (1966)	53	30	2	2	5	14	12	20	41
Interrogatoire rétrospectif (1965)	30	10	7	9	12	6	18	14	26

Par les deux procédés la mortalité infantile est très basse, mais je pense que le taux de 53 pour mille est celui qu'il convient de retenir étant donné qu'il a été obtenu au moyen de la meilleure méthode d'observation possible en zone rurale.

La Table de survie (tableau XV suivant) issue des taux de l'observation suivie nous indique que la génération est réduite de moitié à l'âge de 57 ans (500 survivants pour 1 000 nés vivants). Notons que nous obtenons la même *vie médiane* avec les taux de l'autre série.

Chez les Dourou du Plateau cette vie médiane se situe vers 40 ans, alors que chez les Foulbé éleveurs du Plateau elle se tient aux alentours de 60 ans et chez les Mboum à 45 ans.

TABLEAU XV

Table de survie des Dourou de la plaine

Age	Survivants
0	1 000
1	947
5	837
10	810
20	794
30	754
40	648
50	570
60	456
70	274

Si sur le graphique suivant nous mettons en parallèle les courbes de survie issues des deux séries de taux, nous voyons qu'après une forte différence aux jeunes âges elles épousent le même profil.

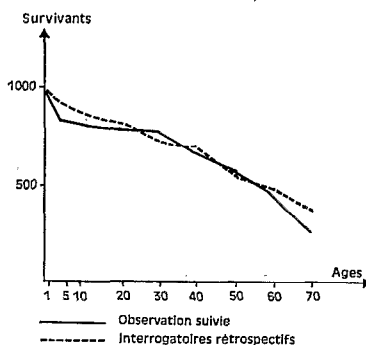


FIG. 9. — Comparaison des deux courbes de survie obtenues chez les Dourou de plaine.

2.4.3. VARIATIONS MENSUELLES DES DÉCÈS OBSERVÉS (1966)

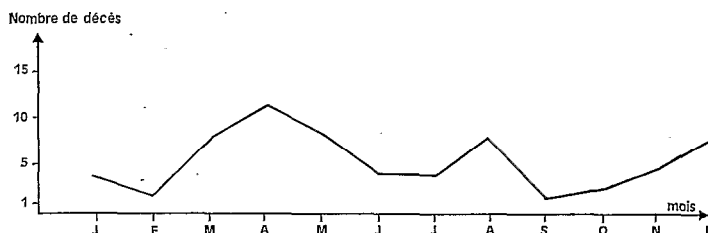


FIG. 10. — Variations mensuelles des décès observés - Dourou de plaine.

2.5. Dynamique démographique et conclusions

2.5.1. TAUX BRUT D'ACCROISSEMENT NATUREL

La différence des taux de natalité et de mortalité laisse apparaître un accroissement brut annuel de :

$$30 - 16 = 14 \text{ pour mille.}$$

2.5.2. TAUX NET DE REPRODUCTION - VRAI TAUX D'ACCROISSEMENT NATUREL

Les deux séries de résultats s'accordent pour donner des valeurs voisines au taux net de reproduction.

Nous avons en effet :

— d'après les interrogatoires rétrospectifs (soit pour 1965) :

$$r_0 = 4,02 \times \frac{100}{205} \times 0,731 = 1,43 ,$$

— et d'après l'observation suivie (1966) :

$$r_0 = 3,9 \times \frac{100}{205} \times 0,773 = 1,47 .$$

Cet accroissement indique, selon la série retenue, qu'à la génération suivante, 100 femmes Dourou seront remplacées aux mêmes âges de la procréation par 147 (ou 143) femmes.

Cette progression en une génération représente un *vrai taux d'accroissement naturel annuel* de :

$$(1+x)^{29} = 1,47$$

$$\dots \text{ d'où } x = 0,013$$

$$\text{soit } 1,3 \% \text{ l'an.}$$

Ce résultat recoupé par deux séries d'observations différentes et de plus conforme au taux brut d'accroissement naturel, semble pouvoir être accepté comme valeur de la dynamique des Dourou de Plaine.

C'est là un accroissement légèrement supérieur à celui des Dourou du Plateau (0,008), que nous allons étudier maintenant, chez lesquels la mortalité infantile demeure très élevée.

3. DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE DES DOUROU DU PLATEAU

Echantillon de 6 924 personnes représentant l'ensemble des populations Dourou habitant le canton de Dourou-Plateau dans l'Arrondissement de Ngaoundéré.

Cet échantillon a été *observé durant deux années entières* (du début 1966 au début 1968). Tous les six mois on a relevé dans chaque famille les événements démographiques survenus depuis le précédent passage. Avec l'inventaire de base (I_0), il y a donc eu cinq passages successifs espacés de six mois chacun : I_0 , I_1 , I_2 , I_3 et I_4 .

Etant donné l'importance numérique de l'échantillon considéré, de nombreux résultats concernant les Dourou du Plateau ont déjà été donnés dans une étude antérieure qui considérait un « ensemble » de 15 000 personnes mais distinguait également les principales ethnies représentées, dont les Dourou du Plateau (1).

Nous ne reprendrons donc ici que les résultats essentiels pour faire pendant à l'étude des Dourou de Plaine que nous avons précédemment présentés.

3.1. Etat de la population

3.1.1. PYRAMIDE DES ÂGES

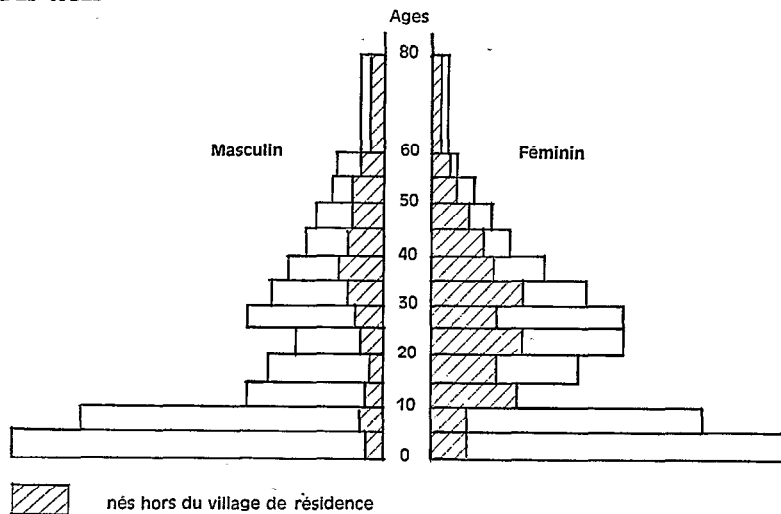


FIG. 11. — Pyramide des âges des Dourou du Plateau.

La pyramide présentée ci-dessus offre une très bonne régularité à partir de l'âge de 25 ans. Outre ce point, cette pyramide offre les trois mêmes caractéristiques que celle des Dourou de Plaine :

— une émigration masculine des jeunes gens et jeunes hommes qui semble englober la moitié des effectifs de 10 à 25 ans. Cette émigration s'oriente principalement vers Ngaoundéré-Ville ;

— toujours une sous-déclaration des jeunes filles fiancées ;

— enfin également dès l'âge de 30 ans une proportion importante de personnes nées dans un autre village que leur village de résidence et qui ont émigré en groupe de leur terroir initial de Reï-Bouba (en rayé sur la pyramide).

La réduction des effectifs d'un quart environ entre le premier groupe d'âges (0-4 ans) et le second (5-9 ans) correspond aux indications que nous donne la Table de survie (voir plus loin).

3.1.2. GRANDS GROUPES D'ÂGES

Avec 44 % de moins de 15 ans et 4 % seulement de plus de 60 ans, les Dourou du Plateau présentent la structure des populations demeurées traditionnelles. C'est vraisemblablement cette même structure qui doit se rencontrer chez les Dourou demeurés à Reï-Bouba, alors que celle des Dourou de Plaine présente, nous l'avons déjà vu, des traits d'évolution certaine avec 11 % de « 60 ans et + » et 36 % seulement de moins de 15 ans.

3.1.3. NOMBRE MOYEN D'HABITANTS PAR SARÉ

Notre échantillon de 6 924 personnes se répartit en 920 unités d'habitation familiale, ce qui représente en moyenne 7,5 habitants par « saré ».

Ce chiffre est nettement supérieur à celui des populations Mboum et Foulbé voisines (5,7 et 5,5). Il est toutefois plus faible que la moyenne de 9 habitants par « saré » obtenue chez les Dourou de Plaine.

Le graphique (fig. 12) suivant nous montre :

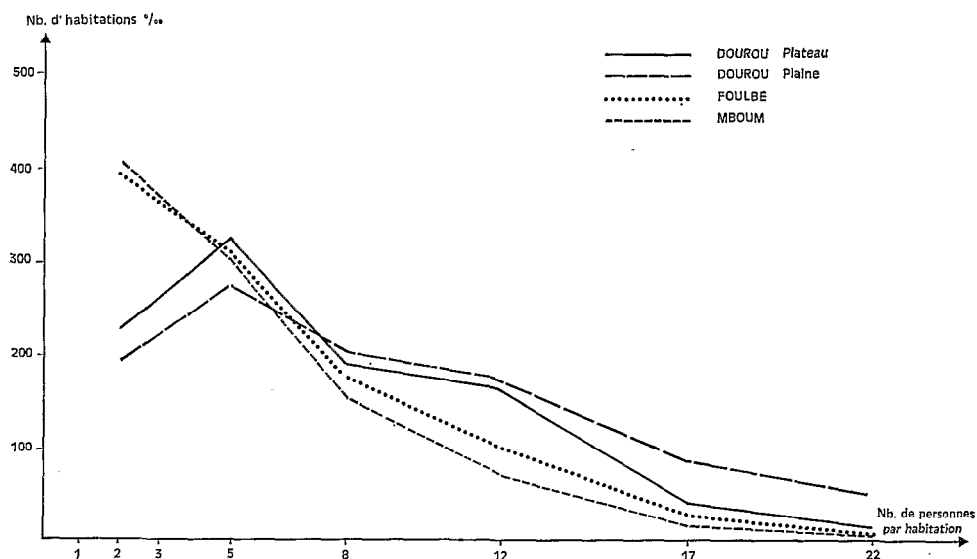


FIG. 12. — Répartition du nombre de résidents par saré - 4 ethnies.

1) que les populations Dourou de la Plaine et du Plateau offrent le même type de courbe, qui se distingue nettement de celles des Foulbé et des Mboum ;

2) que la différence enregistrée entre les Dourou de Plaine et du Plateau provient du plus grand nombre de « sarés » de 12 personnes et davantage se rencontrant chez les Dourou de Plaine.

La répartition observée chez les Dourou du Plateau est la suivante :

« Sarés de	1 personne	16	
	2 personnes	93	
	3 —	103	
	4 —	115	
	5 —	104	
	6 —	80	
	7 —	65	
	8 —	62	
	9 —	49	
	10 —	37	
	11 —	35	
	12 —	31	
	13 —	25	
	14 —	20	
	15 —	13	
	16 —	11	
	17 —	7	
	18 —	11	
	19 —	6	
	20 —	5	
	21 —	5	
	22 —	3	
	23 —	3	
	24 —	1	
	25 —	2	
	26 —	1	
	27 —	1	
	28 —	4	
	29 —	1	
	30 —	2	
	31 —	1	
	32 —	1	
	33 —	2	
	34 —	2	
	35 —	1	
	37 —	1	
	51 —	1	
		920	habitations familiales

3.1.4. RELIGION - SCOLARISATION - PROFESSION

Religion : La grande majorité des Dourou du Plateau est islamisée. Dans notre échantillon nous avons en effet :

84 % de musulmans
7 % de « traditionnels »

7 % de protestants
et 2 % de catholiques.

Comme nous l'avons déjà commenté (voir le chapitre sur les Dourou de Plaine), la différence est grande en ce domaine entre les Dourou du Plateau et ceux de la Plaine, et ses effets démographiques seront intéressants à suivre dans l'avenir.

Scolarisation : Alors que les 3/4 des enfants scolarisables vont à l'école chez les Dourou de la Plaine, ceux du Plateau ne présentent que la proportion, normale en milieu rural, de 24 % pour l'école officielle ou missionnaire (enseignement en français), à laquelle il convient d'ajouter 2 % d'enfants fréquentant un enseignement maraboutique (contre 0,5 % en Plaine). Donc sur le Plateau scolarisation d'un quart des effectifs scolarisables, contre 3/4 en Plaine (filles scolarisées à 8 % contre 66 % en Plaine et garçons à 36 % contre 84 % en Plaine).

Toutes ces caractéristiques nous montrent bien que nous avons là une ethnie qui se scinde en deux rameaux bien distincts sous l'effet de l'évolution moderne (précisons que dans le canton de Dourou Plateau 3 % seulement des naissances sont déclarées à l'état-civil, alors que chez les Dourou de la Plaine du canton de Mbé cette proportion monte à 50 %).

Profession (des chefs de « saré »)

94 % sont cultivateurs,
3 % sont forgerons,
2 % sont maîtres, catéchistes ou fonctionnaires,
et 1 % sont menuisiers, bergers, chasseurs, etc.

Cette répartition est voisine de celle obtenue chez les Dourou de la Plaine (92 % de cultivateurs, 4 % de forgerons et 1 % de maîtres, fonctionnaires, etc.).

Au terme de cette présentation de l'état de la population des Dourou du Plateau, nous pouvons aborder maintenant l'étude de leur régime matrimonial.

3.2. Régime matrimonial

3.2.1. AGE AU PREMIER MARIAGE DE LA FEMME

Près des 3/4 des jeunes épousées se marient à 14 ou à 15 ans. Voici le détail de la répartition obtenue (en pour mille) :

10 ans	15
11 —	6
12 —	33
13 —	125
14 —	334
15 —	392
16 —	71
17 —	10
18 —	3
19 —	1
20 —	3
Indéterminé	7
	1 000

3.2.2. TAUX DE NUPTIALITÉ ET DE DIVORTIALITÉ

L'observation suivie permettant d'enregistrer les mariages et les séparations (divorces coutumiers) qui se produisent dans chaque « saré » entre deux passages successifs de l'enquête, nous avons pu, pour deux années, obtenir un taux de nuptialité et de divortialité.

Durant la première année d'observation, 59 mariages et 21 « divorces » ont été enregistrés, et durant la deuxième année 63 mariages et 20 « divorces ». Cette régularité nous amène à penser que nous avons là une bonne appréciation numérique de la réalité matrimoniale des Dourou du Plateau.

Les taux sont les suivants :

$$\left(\frac{\text{Nombre de mariés}}{\text{Population moyenne de l'année}} \right)$$

	Nuptialité (‰)	Divortialité (‰)
1 ^{re} année	17	6
2 ^e année	18	6

Rappelons qu'en Plaine les Dourou offrent un taux de nuptialité de 12 pour mille, donc sensiblement inférieur. Sans doute l'islamisation se fait davantage sentir sur le Plateau quant aux modes de vie.

Les Foulbé eux présentent les taux moyens de 30 pour mille pour la nuptialité et de 13 pour mille pour la divortialité. Il semble donc que plus les modes de vie sont marqués par l'islamisation et plus les taux de nuptialité et de divortialité sont élevés, ainsi qu'il apparaît au tableau suivant :

TABLEAU XVI

Relation entre l'islamisation et le régime matrimonial

	Pourcentage de musulmans	Taux moyen de nuptialité	Taux moyen de divortialité
Dourou Plaine	46	12	2
Dourou Plateau	84	17,5	6
Foulbé	100	30	13

Rappelons que ces taux sont des taux du moment, c'est-à-dire qu'ils se rapportent à des mariages ou des divorces qui ont été effectivement observés lors de l'enquête.

3.2.3. AUTRES CARACTÉRISTIQUES CONCERNANT LE RÉGIME MATRIMONIAL ET ISSUS DE L'OBSERVATION SUIVIE

Si nous considérons que la fécondité des groupes suivants décroît en les lisant dans l'ordre,

Dourou - Mboum - Foulbé - « Mixtes » - Laka

nous remarquons que différentes caractéristiques suivent le même mouvement :

Ce sont :

a) *Age moyen des femmes devenant « premières épouses »*

Dourou	18 ans
Mboum	15 ans (anomalie)
Foulbé	29 ans
Mixtes.....	33 ans
Laka	43 ans

b) *Age moyen des femmes devenant 2^e, 3^e ou n-ième épouse*

Dourou	25 ans
Mboum	30 ans
Foulbé	31 ans
Mixtes.....	35 ans
Laka	42 ans

c) *Age moyen des hommes épousant une 1^{re} épouse*

Dourou	27 ans
Mboum	25 ans (anomalie)
Foulbé	36 ans
Mixtes.....	41 ans
Laka	44 ans

d) *Age moyen des hommes épousant une 2^e ou n-ième épouse*

Dourou	40 ans
Mboum	45 ans
Foulbé	48 ans
Mixtes.....	49 ans
Laka	50 ans

e) *% des hommes de « 35 ans et plus » se mariant dans l'année considérée par rapport au nombre total de mariages*

Dourou	37 %
Mboum	59 %
Foulbé	66 %
Mixtes.....	84 %
Laka	85 %

f) *% des femmes se mariant à « 35 ans et plus » dans l'année considérée par rapport au nombre total de mariages*

Dourou	10 %
Mboum	27 %
Foulbé	34 %
Mixtes.....	49 %
Laka	73 %

g) % des femmes mariées venant d'un autre village que le village du mari
(dépouillement sur une année d'observation seulement)

Dourou	34 %
Mboum	36 %
Foulbé	62 %
Mixtes	66 %
Laka	70 %

3.2.4. NOMBRE D'ÉPOUSES DU MARI ET DE MARIAGES DE LA FEMME

(d'après les interrogatoires rétrospectifs effectués lors de l'inventaire initial, c'est-à-dire que pour l'ensemble considéré ces résultats globaux s'appliquent en moyenne à la génération précédente.)

Les 1 387 hommes mariés de notre échantillon ont 1 894 épouses, ce qui représente un taux de polygamie réelle de 1,37 (Dourou de Plaine 1,42 - Foulbé 1,46).

Plus l'homme est âgé et plus la polygamie augmente, ainsi qu'il apparaît ci-après :

15 - 19	20 - 24	25 - 29	30 - 34	35 - 39	40 - 44	45 - 49	50 - 54	55 - 59	60 et plus
100	109	114	127	137	146	149	150	143	155

Les 1 969 femmes mariées de notre échantillon déclarent 2 820 mariages, ce qui représente 143 mariages pour 100 femmes (Dourou de Plaine 157 - Foulbé 177).

Le tableau suivant donne le détail par groupe d'âges. Le léger repli enregistré après 50 ans, s'il n'est pas dû à des déclarations incomplètes (oubli de tel ou tel mariage avec l'âge — ce qui toutefois ne s'observe ni chez les Foulbé ni chez les Dourou de Plaine) pourrait indiquer un accroissement du nombre des remariages des femmes de moins de 35 ans par rapport à leurs aînées, et par conséquent une accélération des modes de vie islamisés.

TABLEAU XVII

Selon le groupe d'âges, nombre de mariages pour 100 femmes mariées

10 - 14	15 - 19	20 - 24	25 - 29	30 - 34	35 - 39	40 - 44	45 - 49	50 - 54	55 - 59	60 et plus
100	105	132	145	162	162	159	170	149	136	147

3.2.5. INDICE DE POLYGAMIE RELATIVE (voir chapitre précédent)

$$1,37 \times 1,43 = 1,96$$

(Dourou Plaine 2,23 - Foulbé 2,58).

Au terme de ces considérations sur le régime matrimonial nous dirons que sous l'effet d'une islamisation grandissante, les Dourou du Plateau auront tendance dans la génération à venir à présenter

en ce domaine des indices qui se rapprocheront de ceux des Foulbé, alors qu'à l'inverse, les Dourou de Plaine sous l'effet d'un christianisme freinant la polygamie auront tendance à voir ces mêmes indices régresser.

Nous avons vu au début de ce paragraphe 3.2. que ce double mouvement se distingue déjà dans les taux de nuptialité et de divortialité du moment (c'est-à-dire effectivement observés par une enquête à passages multiples).

3.3. Natalité - Fécondité

3.3.1. TAUX BRUT DE NATALITÉ

L'observation suivie nous a permis dans cet échantillon d'enregistrer 520 naissances en deux ans, ce qui nous laisse un taux annuel de natalité de 37 ‰ (Dourou Plaine 30 - Foulbé 27).

Il nous semble que lors de la génération suivante ce taux aura tendance à regresser sous l'effet d'une islamisation plus grande des modes de vie.

3.3.2. INDICE DE STÉRILITÉ RELATIVE

Nous avons déjà présenté cet indice précédemment. Contentons nous de dire qu'il semble suivre les taux de natalité, ce qui est bien normal, mais prouve que ces deux données — obtenues de façons différentes — se recoupent bien dans les différents échantillons considérés. La recherche de la crédibilité des échantillons est très importante en Afrique Noire à cause, en particulier, des erreurs d'observation possibles. La relation entre la stérilité (interrogatoires rétrospectifs) et la natalité (observation suivie) est très nette pour les différentes ethnies présentées ici, quel que soit l'effectif de l'échantillon, ainsi qu'il apparaît au tableau suivant, qui donne pour six groupes la variation de ces deux indices.

	Stérilité relative (en ‰)	Natalité (en ‰)	Effectifs
Dourou Plateau	14	37	6 924
Dourou Plaine	27	30	4 333
Foulbé	29	27	4 329
Mixtes	34	21	2 140
Laka	50	7	666

Ainsi donc les Dourou du Plateau sont ceux qui présentent la stérilité la plus faible.

3.3.3. AGE MOYEN DES MATERNITÉS

- 25 ans 9 mois pour la première année d'observation ;
- 26 ans 1 mois pour la deuxième année d'observation.

Nous retiendrons pour l'établissement du taux net de reproduction l'âge moyen de 26 ans.

3.3.4. TAUX DE FÉCONDITÉ. NOMBRE D'ENFANTS PAR FEMME

Le graphique suivant nous montre les deux courbes obtenues avec les taux de fécondité issus des deux séries « observation suivie » (1966 et 1967) et « interrogatoires rétrospectifs » (1965).

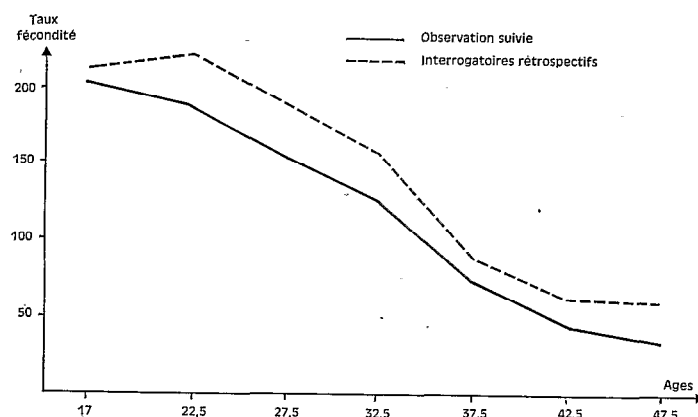


FIG. 13. — Courbes de fécondité des Dourou du Plateau (observation suivie et interrogatoires rétrospectifs).

Le parallélisme des deux courbes semble indiquer que telle est bien l'allure générale de la pente de la fécondité des Dourou du Plateau. La différence de niveau enregistrée au moyen de chacune de ces deux méthodes semble pouvoir s'expliquer par une surestimation de la durée des 12 derniers mois avec la méthode des interrogatoires rétrospectifs, surestimation qui provoque, à tous les âges, un accroissement des taux comme nous le voyons sur le graphique ci-dessus.

Pour définir les taux de fécondité par âge des Dourou du Plateau nous retiendrons donc la série issue de l'observation suivie qui est détaillée dans le tableau ci-dessous.

TABLEAU XVIII

Taux de fécondité par âge des Dourou du Plateau
(moyenne de deux années d'observation suivie)

14 - 19 ans	20 - 24 ans	25 - 29 ans	30 - 34 ans	35 - 39 ans	40 - 44 ans	45 - 49 ans
205	189	156	128	77	47	37

La fécondité presque étale durant les dix premières années de la procréation décroît ensuite assez rapidement.

Si nous comparons ces taux à ceux des Dourou de Plaine (*cf.* graphique 5) nous voyons que la grande et unique différence entre les deux courbes se situe de 17 à 22 ans, période au cours de laquelle la fécondité de la Plaine s'accroît fortement, alors qu'elle est presque étale sur le Plateau.

Cette caractéristique (aplatissement de la courbe durant les premières années de la fécondité) nous ferait dire que la fécondité des Dourou du Plateau est entrée dans sa phase régressive.

A l'aide de ces taux nous pouvons calculer le nombre moyen d'enfants qu'une femme met au monde lors de l'ensemble de la période de procréation.

C'est ainsi que *100 femmes mettent au monde 440 enfants* (alors qu'en Plaine le même calcul, issu de chiffres obtenus également par l'observation suivie nous avait donné 382 enfants).

Ce chiffre est le plus élevé de ceux enregistrés dans cette région puisque les Foulbé et les Mboum n'offrent tous deux que celui de 352 enfants, les « mixtes » de 268 et les Laka de 172 enfants.

Ce n'est pas là toutefois une fécondité bien importante pour l'Afrique Noire si nous la comparons à celle de certains groupes traditionnels du Nord-Cameroun (Matakam, Kapsiki, Guiziga, Mofou, ...). C'est la raison pour laquelle également nous pensons que la fécondité du Plateau a regressé depuis la dernière génération pour atteindre son niveau actuel. Ce niveau sera susceptible de s'abaisser encore si les modes de vie islamisés pénètrent plus profondément les « sarés » des Dourou du Plateau en provoquant un accroissement des remariages des épouses et un accroissement de la stérilité.

3.3.5. TAUX BRUT DE REPRODUCTION (pour mémoire)

$$R_b = 4,40 \times \frac{100}{205} = 2,14 .$$

3.4. Mortalité

La mortalité des Dourou du Plateau est nettement plus importante que celle des Dourou de la Plaine.

Ceci est incontestablement dû à un sous-équipement sanitaire des Dourou du Plateau, ainsi qu'à l'isolement volontaire dans lequel se maintiennent de nombreux villages.

Ce sont surtout les taux observés chez les plus jeunes qui marquent le plus grand écart et déterminent la différence des Tables de survie de la Plaine et du Plateau.

3.4.1. TAUX BRUT DE MORTALITÉ GÉNÉRALE

La moyenne des données obtenues durant les deux années d'observation suivie sur près de 7 000 personnes nous donne un *taux brut de 23 ‰*.

La mortalité générale du sexe masculin étant avec 23,7 ‰ légèrement supérieure à celle du sexe féminin qui n'est que de 22,3 ‰.

Avec la méthode des interrogatoires rétrospectifs effectués lors de l'inventaire initial nous obtenions un taux légèrement supérieur (26,5 ‰) — même phénomène que pour la natalité —, ce qui nous laisse bien supposer (bien que les années de référence soient différentes) qu'avec cette méthode rétrospective les personnes ont tendance à inclure dans les douze derniers mois des décès (ou des naissances) qui se seraient produits antérieurement à cette période.

Rappelons qu'en Plaine le taux général n'était que de 16,5 ‰, grâce en particulier aux nombreux dispensaires (religieux) qui sont assidûment fréquentés lors des maternités.

3.4.2. TAUX DE MORTALITÉ ET TABLE DE SURVIE

Pour les deux années d'observation ici présentées nous enregistrons un taux de *mortalité infantile de 190 ‰*. Ce taux élevé est conforme à celui qui se rencontre encore souvent auprès des populations qui vivent à un rythme traditionnel en ce qui concerne l'alimentation et les soins donnés aux enfants en bas âge.

Bien qu'à cet âge l'enfant soit nourri évidemment au sein il peut se produire, comme nous l'avons malheureusement constaté trop tard, que la mère décédant à la suite de l'accouchement, l'enfant décède à son tour faute de pouvoir trouver pour lui une maman nourricière de secours.

Sans vouloir être catégorique dans ce domaine des causes de décès, qui n'est pas de notre compétence, il nous semble toutefois que beaucoup de décès sont dus ici à la fois au paludisme et à la pollution des eaux. Sur le Plateau de l'Adamaoua, bien équilibré au point de vue climatique et offrant par conséquent des ressources alimentaires plus variées, les cas de mal nutrition sont infiniment moins nombreux que dans les massifs désolés du Nord-Cameroun.

Nous retrouvons ici ce que nous avons déjà dit au sujet des Mboum avec lesquels les Dourou du Plateau vivent en mitoyenneté. C'est la diffusion des règles élémentaires d'hygiène (ainsi que des recettes culinaires appropriées aux jeunes organismes) qui pourraient dans ces villages faire regresser ces taux de mortalité aux jeunes âges.

Sans parler bien entendu de l'implantation d'un dispensaire qui semble s'imposer, soit à Gangassaou soit à Mbam-Mboum. Dans cette région située au nord de la Bini les zébus ont leur infirmier vétérinaire (à Mbang Foulbé) alors que les hommes sont encore dépourvus d'une assistance médicale locale.

De 1 à 4 ans, les taux annuels enregistrés en I_{1-2} sont de 32 ‰, de 29 ‰ en I_{3-4} et de 33 ‰ en I_0 . Nous voyons donc qu'à ces âges la mortalité post-infantile peut *annuellement* être estimée à 30 ‰ environ.

De 5 à 40 ans les taux varient de 7 à 15 ‰, pour dépasser 20 ‰ après 40 ans, comme cela se remarque partout ailleurs.

La différence du régime de la mortalité des Dourou du Plateau avec celui des Dourou de la Plaine provient donc uniquement des différences de mortalité existant durant les cinq premières années de la vie.

La *Table de Survie* de I_{2-3} , qui correspond à peu près à la médiane des taux enregistrés en deux ans, nous indique que la *génération est réduite de moitié à 41 ans environ* (chez les Mboum du même canton cet indice se situe au niveau très voisin de 40 ans).

TABLEAU XIX

Table de survie des Dourou du Plateau

Age	Survivants
0.....	1 000
1.....	816
5.....	721
10.....	688
20.....	619
30.....	557
40.....	512
50.....	404

Le graphique suivant nous montre bien que la différence de mortalité existant entre les Dourou de la Plaine (Mbé) et ceux du Plateau provient surtout de la mortalité durant les cinq premières années de la vie.

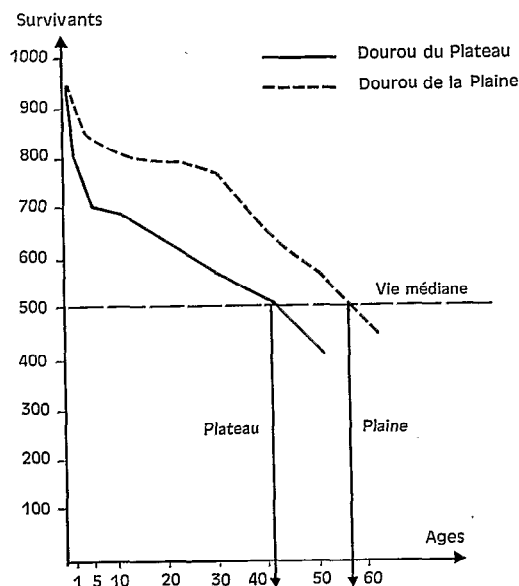


FIG. 14. — Courbes de survie des Dourou de Plaine et du Plateau.

3.5. Dynamique démographique et conclusions

3.5.1. TAUX BRUT D'ACCROISSEMENT NATUREL

Nous obtenons pour les Dourou du Plateau exactement le même *taux brut* d'accroissement naturel que chez les Dourou de la Plaine.

$$N - M = 37 - 23 = 14 \text{ ‰}$$

soit environ 1,4 ‰ l'an.

3.5.2. TAUX NET DE REPRODUCTION. VRAI TAUX D'ACCROISSEMENT NATUREL

$$r_0 = Rb \times S_{26} = 2,14 \times 0,582 = 1,25.$$

Nous voyons que 100 femmes Dourou du Plateau de 14 à 49 ans seront remplacées à la génération suivante par 125 femmes aux mêmes âges.

Cet accroissement de 25 % en 26 ans correspond à un vrai taux d'accroissement naturel annuel qui est inférieur à 1 %, puisqu'il n'est que de 0,9 % l'an (contre 1,3 % chez les Dourou de la Plaine de Mbé).

Ainsi donc les Dourou du Plateau seraient à classer parmi les ethnies qui progressent de 0,5 à 1 % l'an, ce qui ne représente qu'un accroissement modeste.

Vivant dans une région qui conserve de nombreuses terres en friches et une faible densité de population, il serait souhaitable que cette ethnie franchisse le seuil d'accroissement de 1 % l'an. Pour atteindre ce but il conviendrait de freiner la mortalité aux jeunes âges grâce à un équipement infirmier de base et une diffusion *dans les villages* des méthodes élémentaires d'hygiène (plus conseils sur l'alimentation à donner aux jeunes enfants).

Comme il nous semble qu'à l'avenir la fécondité des Dourou du Plateau aura plutôt tendance à s'affaiblir, il apparaît que seul un abaissement de la mortalité puisse conserver à cette ethnie du Plateau une dynamique démographique positive.

LES VOKO

1. GÉNÉRALITÉS

Entre les massifs de Poli et les contreforts septentrionaux du Plateau de l'Adamaoua, une vaste cuvette d'environ 2 000 km² ne renferme guère que 3 000 habitants qui se rattachent principalement aux trois ethnies suivantes : les Voko, les Kolbila et les Dourou (plus une chefferie Foulbé établie à Mayo Bantadgé).

Les Dourou établis dans cette zone se rattachent aux Dourou de la Plaine ; ils sont venus s'établir à l'extrême limite de l'Arrondissement de Tcholliré où l'emprise du pouvoir coutumier de Reï-Bouba se fait moins lourde.

Deux autres ethnies sont établies au Nord et à l'Ouest de cette avancée Dourou : les Kolbila, qui dépendent de la très petite chefferie Foulbé de Mayo Bantadgé, et les Voko dont nous allons parler maintenant.

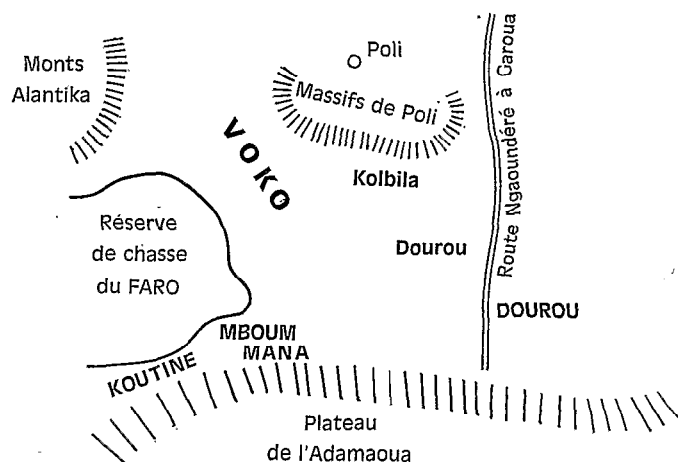


FIG. 15. — Carte de localisation des Voko et des Kolbila.

Nous avons dénombré en 1966 exactement 1 238 Voko qui doivent représenter l'ensemble de cette ethnie, et sont établis dans les villages de Guarmaya (dit Voko, résidence du chef), Paté Pétel, Paté Manga, Langerba, Djarendi, Taroua, Djougi, Métadjam et Ngoutiri.

Ce seraient les Mboum qui, lors de la migration qui les amena jadis sur le Plateau de l'Adamaoua, baptisèrent cette population du nom de Voko (qui vient du Mboum, Vokor = se cacher) ; de même la « capitale » Guarmaya a conservé son nom Mboum.

Lorsqu'au XIX^e siècle les Foulbé conquérants envahirent ces terres, le chef des Voko se rendit directement auprès de l'émir de Yola pour se convertir à la religion musulmane et demander l'indépendance de son groupement qui lui fut accordée. C'est ainsi que les Voko s'islamisérent peu à peu, tout en demeurant libres de tout joug extérieur.

Les Voko disent qu'ils ont toujours été établis dans la région où ils se trouvent maintenant, mais que jadis leurs villages étaient un peu plus accolés aux massifs avoisinants. Le fondateur de la race serait NACHIMA, qui était établi sur le massif de Poli (où se trouvent actuellement les Doayo-Namchi).

Ce qui frappe particulièrement lorsque l'on demeure un peu de temps dans le pays Voko, c'est (outre la faible importance numérique de cette ethnie et son isolement) la très bonne tenue des terres Voko qui semblent plus fertiles que celles situées plus à l'Est. Pourtant nulle mission religieuse n'est établie sur ce terroir qui, tout en demeurant accueillant, ne s'ouvre pas facilement à l'étranger (1). L'explication de la belle réussite des cultures semble surtout être d'ordre pédologique. Si nous considérons la carte figurant dans une étude pédologique effectuée par D. MARTIN et consacrée aux « principales zones de sols hydro-morphes à pseudo-gley lithomorphes » (2), nous constatons que les Voko se sont exactement établis sur le pourtour oriental de cette zone où se trouvent également leurs terrains de culture.

De leur passé les Voko ne semblent pas avoir conservé grand chose.

Le « devin » des Voko se trouve au village de Paté Manga et entretient encore, semble-t-il, un dernier feu ancestral. Mais la presque totalité des Voko est entièrement et définitivement islamisée. La circoncision, qui était pratiquée dans l'ancien temps, semble être le seul vestige, qui par le canal de l'Islam, ait survécu.

Les forgerons, jadis obligatoirement endogames, ont pratiquement disparu puisqu'il n'en reste plus qu'un seul. Le travail de la forge aurait été jadis enseigné aux Voko par les Dourou. Ce seraient par contre les Haoussa qui auraient enseigné le tissage aux Voko. Récemment encore des bandes de coton tissée et teintées étaient données aux jeunes mariés ; c'est avec ces bandes que l'on enserrait le défunt avant de l'introduire dans des fosses en forme de puits. Il ne subsiste plus qu'un seul tisserand chez les Voko, et ces pratiques funéraires ont disparu également. Ce qui n'a pas disparu c'est la façon d'éloigner de soi les maladies et maléfices ainsi qu'en témoignent les petites pierres que l'on trouve souvent groupées par trois sur les chemins. Sur ces silex, arrondis parfois, on versera une sorte de « bouillie » tout en récitant les invocations qui conviennent.

Outre la culture du mil, de l'arachide, du riz, du coton, on pourra pourvoir également à son alimentation grâce à la chasse. Le gros et même le très gros gibier ne sont pas rares dans les environs, et le phacochère et l'antilope sont évidemment appréciés.

La scolarisation des Voko touche environ 20 % des effectifs scolarisables ; c'est une proportion voisine que l'on trouve dans la plupart des ethnies du Nord.

Et lorsqu'on aura dit que dans cette si petite ethnie on a dénombré 20 aveugles et lépreux, et que le mariage des jeunes filles est volontairement précoce (12 ou 13 ans), nous aurons fait ressortir l'ensemble des particularités Voko.

(1) A une trentaine de kilomètres plus au Nord, chez les Doayo de la plaine, une mission catholique a donné une magnifique impulsion aux travaux agricoles en introduisant et en diffusant des cultures nouvelles dont le riz. La curiosité et l'habileté agricole des Voko les a conduit à tenter eux-mêmes la culture du riz en certaines cuvettes naturelles. Ils se sont procuré des plants à la mission de Fignole, par l'intermédiaire d'amis chrétiens, et peu à peu ont réussi de belles surfaces.

(2) Voir *Cah. ORSTOM, Sér. Pédol.*, Vol. VII, N° 2, 1969, D. MARTIN, pp. 237-282.

2. DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE

L'ensemble de l'ethnie Voko a été étudiée sous l'angle démographique. Au total près de 1 250 Voko ont tout d'abord été inventoriés en 1966, puis furent revisités exactement un an après afin d'enregistrer les naissances, décès et mariages survenus durant cette période de un an.

2.1. Etat de la population

2.1.1. PYRAMIDE DES ÂGES

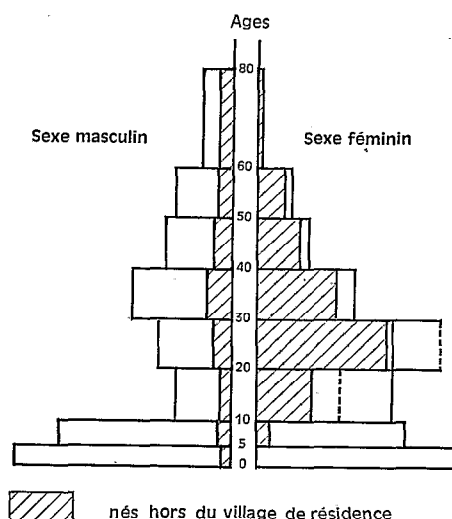


FIG. 16. — Pyramide des âges Voko.

La pyramide des âges Voko, même schématisée, nous indique d'emblée que nous avons affaire à une population dont la fécondité est médiocre (base faible), et où la génération est réduite de moitié vers l'âge de 40 ans. Nous retrouverons ces deux caractères d'après d'autres données issues de l'observation suivie.

Nous y remarquons également une émigration masculine de la moitié des effectifs de 10 à 20 ans, et du 1/3 des effectifs de 20 à 30 ans. Cette émigration s'oriente essentiellement vers Poli et vers Ngaoundéré où l'on se rend à pied en 3 jours ($\approx$ 100 km) afin d'y couper du bois pour aller le vendre sur le marché, à moins que l'on ne s'y loue comme porteur d'eau ou comme « maçon ». Nous avons réunis les âges de 10 à 30 ans sur le côté féminin de la pyramide pour mieux pouvoir apprécier l'importance de l'émigration masculine aux mêmes âges. Sur ce côté féminin de la pyramide, notons qu'ici comme partout ailleurs nous retrouvons une sous-estimation des jeunes filles (sous-déclaration plus exactement) dans le groupe de 10 à 19 ans.

Nous avons figuré en grisé les personnes nées hors du village de résidence ; environ 17 % des hommes sont dans ce cas (faible mobilité masculine), alors que comme dans la plupart des autres ethnies la grande majorité des femmes mariées viennent d'un autre village que le village de résidence.

2.1.2. GRANDS GROUPES D'ÂGES

0 - 14 ans	35 %
15 - 59 ans	60,5 %
60 ans et plus	5,5 %

Le pourcentage des jeunes, très modéré, nous indique déjà que nous avons affaire à une ethnie présentant une faible fécondité, ce que nous retrouverons plus loin.

D'ordinaire lorsque les jeunes offrent cette proportion d'environ 35 %, les vieux sont environ 10 % (Mboum : 37 % et 10 % ; Dourou Plaine : 36 % et 11 % ; Foulbé : 37 % et 11 %). Or nous voyons qu'ils ne sont que 5 % chez les Voko, ce qu'il convient de tenter d'expliquer un peu.

Sur 52 hommes de « 60 ans et plus », 12 sont aveugles ou lépreux. Nous sommes, en effet dans une région bien isolée, qui est pratiquement inaccessible en véhicule durant la saison des pluies, c'est-à-dire durant près de six mois. Nul dispensaire en pays Voko. Les plus proches sont à la Sous-Préfecture de Poli ou à la mission catholique de Fignolé.

D'autre part, dans un passé assez proche, des épidémies de variole et de méningite ont sérieusement touché cette population, qui se comporte dans le domaine de la fécondité comme une population islamisée, et dans celui de la mortalité comme une population traditionnelle.

2.1.3. NOMBRE MOYEN DE RÉSIDANTS PAR « SARÉ »

Les quelques 1 200 Voko inventoriés initialement sont répartis en 122 sarés (unités d'habitations familiales), ce qui nous donne la forte moyenne d'environ 10 personnes par « saré » significative de la conservation de certaines structures traditionnelles dans les modes de vie (maintien de la famille étendue, malgré l'islamisation « récente »).

La répartition s'effectue comme suit (en ‰) :

1, 2 ou 3 personnes	131
4, 5 ou 6 personnes	221
7, 8 ou 9 personnes	200
10 à 14 personnes	246
15 à 19 personnes	107
20 à 24 personnes	65
25 personnes et plus	30
Total	1 000

2.1.4. SCOLARISATION - RELIGION - PROFESSION

Scolarisation : Sur un effectif de 212 enfants scolarisables nous trouvons 42 enfants qui suivent un enseignement, soit une scolarisation d'environ 20 %, ce qui est la norme dans ces régions peu pénétrées.

Parmi ces scolarisés 12 % suivent un enseignement maraboutique traditionnel, et 88 % un enseignement officiel en français. La seule école existant en pays Voko se trouve évidemment au chef-lieu, et le

village le plus éloigné de ce chef-lieu est situé à environ 30 km (Ngoutiri), de telle sorte que certains enfants des villages éloignés ne peuvent évidemment la fréquenter.

Profession : Les 122 chefs de « sarés » Voko sont répartis, au point de vue de leur activité professionnelle, d'une façon qui est aussi simplifiée que possible pour un terroir.

Cultivateurs	116
Tisserand	1
Forgeron	1
Sans profession	1
« Indéterminés »	3

Religion : Même monolithisme en ce qui concerne la religion puisque seules 7 personnes ne sont pas musulmanes chez les Voko.

Musulmans	1 240
Traditionnels	3
Catholiques	2
Protestants	2

2.2. Régime matrimonial

2.2.1. AGE AU PREMIER MARIAGE

Sur les 464 femmes mariées de cette ethnie nous obtenons la répartition suivante, en ce qui concerne l'âge qu'elles avaient lors de leur premier mariage :

11 ans	9
12 ans	74
13 ans	203
14 ans	129
15 ans	38
16 ans	5
Indéterminées	6
Total	464

Le mode se situe donc à l'âge très précoce de 13 ans, ce que nous avait du reste signalé les enquêteurs avant même le dépouillement de l'enquête. Cette précocité au mariage est désirée par les parents qui, ne souhaitant pas que leurs enfants s'unissent hors du mariage (coutumier), les marient dès que possible.

2.2.2. ENDOGAMIE

Sur 177 *premières épouses* des hommes mariés, 171 sont Voko (soit 97 %). Les 6 autres sont : 4 Namchi, 1 Kolbila et 1 Foulbé (ethnies mitoyennes).

Sur 253 *deuxièmes ou n-ièmes épouses* des hommes mariés 6 seulement appartiennent à une autre ethnie que celle des Voko : 5 Namchi et 1 Tchamba (ethnies mitoyennes).

Ainsi donc comme tous les groupes un peu retirés et fermés, *les Voko sont pratiquement endogames*, puisque dans plus de 95 % des unions ils épousent toujours une femme de leur ethnie.

Notons que lors de l'observation suivie on n'a dénombré, sur les 25 mariages célébrés en un an dans cette ethnie, qu'une seule épouse d'ethnie différente (Laka). Soit ici également une endogamie de 96 %, ce qui recoupe bien les données de l'inventaire de base.

2.2.3. NOMBRE D'ÉPOUSES SIMULTANÉES DU MARI (polygamie stricto sensu)

Si cet indice devait mesurer le degré de gérontocratie existant dans les différentes ethnies, celui des Voko serait le plus élevé puisque après 50 ans les hommes mariés Voko ont, en moyenne, près de deux épouses, proportion nettement plus élevée qu'ailleurs.

Au total les 281 hommes mariés totalisent 430 épouses, soit *un indice de polygamie élevée de 1,53* (Dourou Plaine : 1,42 - Foulbé : 1,46 - Dourou Plateau : 1,37).

63 % des hommes mariés sont monogames, proportion également plus faible qu'ailleurs où au moins les 2/3 (soit 66 %) des hommes sont monogames (Foulbé : 67,5 % - Mboum : 68,5 % - Dourou : 71 %).

Comme partout les hommes ont d'autant plus d'épouses (actuelles) qu'ils sont âgés. Le tableau suivant schématise les résultats en ce domaine.

TABLEAU XX

Nombre d'épouses pour 100 maris, selon le groupe d'âges

— de 20 ans	20-24	25-29	30-39	40-49	50-59	60 et +
100	108	116	132	152	200	189

2.2.4. NOMBRE DE MARIAGES DES ÉPOUSES

Les résultats globaux obtenus en ce domaine englobant l'ensemble des femmes mariées de 14 à 65 ans représente une mesure qui, en moyenne, s'applique aux mariages effectués à la génération précédente. Nous verrons en étudiant la nuptialité du moment, d'après l'observation suivie, qu'à l'heure actuelle la nuptialité semble avoir beaucoup progressé.

Les 464 femmes mariés de l'ethnie Voko totalisent 711 mariages, ce qui représente *153 mariages pour 100 femmes*. Avec ces résultats rétrospectifs nous avons la répartition suivante :

49 %	des femmes mariées ont été mariées	1 seule fois
48 %	— — — — —	2 fois
2,5 %	— — — — —	3 fois
0,5 %	— — — — —	4 fois et +

2.2.5. POLYGAMIE RELATIVE

Le nombre moyen d'épouses successives que les hommes mariés ont au cours de leur existence est donc de :

$$1,53 (\text{nombre d'épouses actuelles}) \times 1,53 (\text{nombre de remariages des femmes}) = 2,34.$$

2.2.6. TAUX DE NUPTIALITÉ DU MOMENT

En un an exactement nous avons enregistré 25 mariages chez les Voko, ce qui nous donne un taux brut de nuptialité de :

$$\frac{25 \times 2}{1\ 247} = 40 \text{ pour mille .}$$

Ces 25 mariages se répartissent comme suit :

8 où l'épouse se mariait pour la 1^{re} fois (32 %)
 9 — — — — 2^e — (36 %)
 8 — — — — 3^e — (32 %).

De même pour ces 25 unions de l'année :

28 % des épouses devenaient 1^{re} épouse du mari
 48 % — — — — 2^e épouse —
 20 % — — — — 3^e épouse —
 et 4 % — — — — 4^e épouse —

Il semble donc que depuis la génération précédente un fort accroissement des remariages se manifeste chez les Voko puisqu'un tiers environ des épouses de l'année effectuent leur 3^e mariage.

Bien que l'ensemble de l'ethnie soit couverte, une seule année d'observation effective n'est toutefois pas suffisante pour conclure en ce domaine.

Répartition mensuelle des mariages observés

Notons, pour mémoire, que la plupart des mariages ont été célébrés durant la saison des pluies (avril-octobre). En pourcentage la répartition obtenue est la suivante :

J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D
4	—	16	12	12	12	12	8	12	12	—	—

Cela s'explique aisément car en saison sèche, après la récolte du mil, beaucoup d'hommes partent deux ou trois mois dans les centres les plus proches (Ngaoundéré, Poli, Garoua) pour y travailler comme tâcherons, souvent en vue de la constitution d'une dot.

2.3. Natalité - Fécondité

(d'après les résultats de l'observation suivie d'une année sur l'ethnie entière).

2.3.1. TAUX BRUT DE NATALITÉ

42 naissances ont été observées en 1 an (20 masculines et 22 féminines) ce qui représente un *taux brut de 34 pour mille*.

2.3.2. TAUX DE FÉCONDITÉ PAR ÂGE ET NOMBRE MOYEN D'ENFANTS PAR FEMME

Pour mieux cerner la réalité et éliminer les effets de la structure par âge des populations, il convient de déterminer les taux de fécondité par groupe d'âges. Chez les Voko cela est d'autant plus nécessaire que les effectifs globaux féminins sont sensiblement supérieurs aux effectifs masculins (89 hommes pour 100 femmes, idem. Foulbé).

Les taux par groupes d'âges sont les suivants :

TABLEAU XXI

Taux de fécondité par groupe d'âges

14-19 ans	20-24 ans	25-29 ans	30-39 ans	40-49 ans
179	135	123	50	17

Cette décroissance continue nous indique déjà, par l'absence d'un maximum de 20 à 24 ans, que les Voko semblent être entrés dans un cycle de fécondité décroissante.

Comparée aux courbes des Dourou du Plateau et des Mixtes cette pente, qui a tendance à s'intercaler entre les deux précédentes, nous montre que les Voko présentent des taux qui dénotent l'influence des modes de vie musulmans sur leur fécondité.

Il semble bien que le stade suivant de cette courbe (dans une ou deux générations) sera la pente de l'échantillon « Mixtes », déracinés de toute attache ancestrale et intégrés à une religion où les remariages des femmes sont nettement plus nombreux.

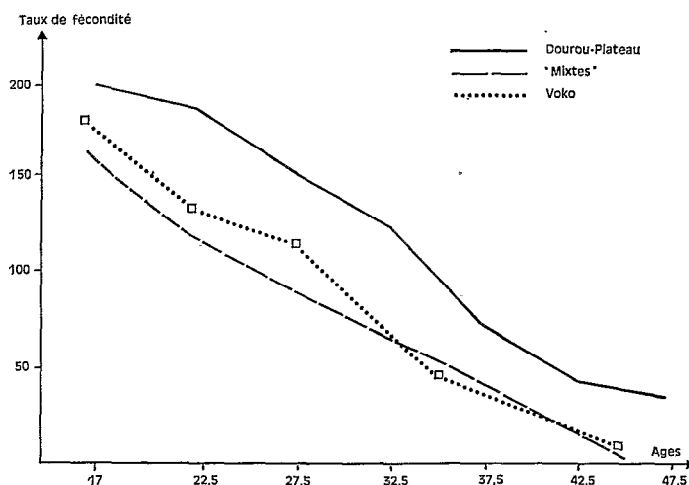


FIG. 17. — Pentes comparées des taux de fécondité par âge pour les Dourou Plateau, les Mixtes, les Voko.

D'après les taux du tableau précédant nous pouvons calculer qu'actuellement le *nombre moyen d'enfants mis au monde par 100 femmes Voko en âge de procréer est de 303 enfants nés vivants*.

C'est là un des résultats les plus bas enregistrés dans le Nord-Cameroun et qui s'apparente à ceux recueillis chez les Foulbé (islamisés de base. Nord-Bénoué : 290 et Adamaoua : 350), les Mandara : 390 et les Kotoko : 320 (ces deux dernières populations étant comme les Voko des islamisés « récents »).

Rappelons qu'en pays Voko nous ne sommes plus sur les hauteurs du plateau de l'Adamaoua, mais que nous avons retrouvé la plaine du Nord-Cameroun qui s'étend de l'Adamaoua au Lac Tchad, et que par conséquent les résultats de ce groupe sont à rapprocher de ceux des autres ethnies islamisées des plaines du Nord-Cameroun.

Comme nous ne possédons pas de données issues d'observations suivies sur cette région, nous allons donc comparer différents indicateurs Voko à ceux des Foulbé de l'Adamaoua (islamisés de base) et des Mboum (islamisés depuis la conquête Foulbé comme les Voko), pour constater qu'ils sont relativement voisins dans différents domaines.

TABLEAU COMPARATIF XXII

	Etat de la population			Régime matrimonial	Fécondité	
	% 0-14	P ₀₋₄	Effectifs masculin	Ind. Poly. rel.	Nombre d'enfants par femme	Stérilité relative
		F ₁₅₋₄₉	Effectifs féminin			
Foulbé Adamaoua	37	0,51	0,89	2,58	3,5	0,29
Mboum	37	0,52	0,99	2,67	3,5	0,25
Voko	35	0,52	0,89	2,34	3,03	0,27

Nous voyons donc qu'avec les Voko, nous avons affaire à une population dont les caractéristiques démographiques s'insèrent parfaitement dans le contexte des populations islamisées.

2.3.3. INDICE DE STÉRILITÉ RELATIVE

Sur les 464 femmes mariées de l'ethnie Voko, 128 sont demeurées sans enfant après deux ans de mariage à l'âge de 16 ans et plus

Cet indice de stérilité relative de 128/464 soit de 27,5 % est voisin de celui observé, dans les mêmes conditions, auprès des Mboum et des Foulbé du Plateau (25 et 29 %).

Nous renvoyons à ce que nous avons déjà dit à ce sujet au chapitre « Mboum ».

2.4. Mortalité

2.4.1. TAUX BRUT DE MORTALITÉ

Pour l'année d'observation suivie considérée, nous avons observé 24 décès dans l'ensemble de l'ethnie Voko, ce qui représente un *taux brut de mortalité de 20 pour mille*.

2.4.2. TAUX PAR GROUPE D'ÂGES ET TABLE DE SURVIE VOKO

- Taux de mortalité infantile : 100 pour mille.
- Taux de 1 à 4 ans : 13 pour mille.
- Taux de 5 à 30 ans : inférieur à 10 ‰.
- Taux de 40 à 60 ans : supérieur à 20 ‰.

Ces taux nous paraissent un peu faibles, mais comme ils correspondent à la réalité observée, nous ne pouvons que les considérer comme valables jusqu'à preuve du contraire.

Rappelons que cette observation de la mortalité était effectuée de la façon suivante : munis de toutes les fiches familiales de l'inventaire de base (I_0), les enquêteurs repassent exactement un an après dans chaque famille pour y noter les changements démographiques survenus. Il est de la sorte aisé de voir les personnes manquantes dans une habitation par rapport à l'inventaire précédent ; elles sont soit absentes, soit divorcées, soit décédées. N'ayant jamais remarqué une sous-déclaration *volontaire* des décès dans le Nord-Cameroun (nulle raison n'y pousse) nous sommes obligés de tenir ces données pour valables.

Elles rejoignent du reste celles des Dourou du Plateau et des Mboum (islamisés « récemment » tous deux) pour fixer la *vie médiane* (âge auquel sur 1 000 nés vivants il subsiste 500 survivants) aux alentours de 41 ans comme il est observé ici (Mboum : 40 ans et Dourou Plateau : 40 ans).

TABLEAU XXIII

Table de survie Voko

Ages	Survivants
0.....	1 000
1.....	900
5.....	853
10.....	827
20.....	711
30.....	654
40.....	523
50.....	439

Pour mémoire notons que la variation mensuelle des décès fait ressortir une mortalité légèrement plus forte en fin de saison sèche (mars) et en fin de saison des pluies (octobre).

2.5. Dynamique démographique et conclusions

2.5.1. TAUX NET DE REPRODUCTION ET VRAI TAUX D'ACCROISSEMENT NATUREL

D'après les données présentées dans ce chapitre, le taux net de reproduction (R_0), s'établit à :

$$3,03 \times \frac{100}{205} \times 0,690 = 1,02$$

c'est-à-dire que 100 femmes en âge de procréer seront remplacées, aux mêmes âges, à la génération suivante par 102 femmes, si les conditions de fécondité et de mortalité demeurent en l'état actuel.

C'est là un résultat pratiquement stationnaire puisqu'il n'implique qu'un *accroissement insignifiant de l'ordre de 1 pour mille par an*.

Nous voyons donc que les Voko (ethnie islamisée), rejoignent dans leur dynamique démographique l'état stationnaire dans lequel ont déjà été classées les autres ethnies islamisées de plaine du Nord de la Bénoué (Mandara, Kotoko et Foulbé agriculteurs du Nord).

Précisons que cet état stationnaire est surtout dû ici à une faible fécondité, ce qui est bien la caractéristique des populations musulmanes de ces régions.

LES KOLBILA

C'est à l'Est des Voko (voir carte du chapitre précédent) que se trouve le groupe appelé Kolbila (appellation donnée par les Foulbé) qui est assurément un des plus petits et des plus retirés que l'on puisse rencontrer dans le Nord du Cameroun.

Les Kolbila, qui n'atteignent pas le millier d'habitants (nous en avons exactement 933 en l'an 1966) ne se sont guère éloignés des pentes méridionales des massifs de Poli. Administrativement ils s'inscrivent dans le canton de Mayo Bantadgé, qui est un fief Foulbé et qui est même le plus petit Lamidat Foulbé du Nord-Cameroun. Lors de la conquête, quelques Foulbé s'installèrent en Plaine en face des Kolbila et il est à supposer que ces derniers refluèrent alors sur les pentes environnantes afin de se ménager une marge de sécurité.

Les Kolbila ne sont toutefois pas originaires de ce terroir. Un de leurs ancêtres, nommé DIRHA, serait venu de la région des monts Alantika de Tchamba et aurait appartenu à l'ethnie Koma. Son départ aurait été provoqué par des divisions intestines qui l'amènèrent à émigrer avec les siens, à quelques trois jours de marche de son massif ancestral (les Koma sont à environ 100 km au Nord-Ouest du pays Kolbila).

Les Kolbila sont au contact de trois populations. Les Doayo ou Namchi des massifs avoisinants (village de Sigari), les Papés descendus jusqu'à leur contact dans les villages de Noto, Gani, Wamba..., et les Foulbé suzerains établis en très petit nombre (une centaine) à Mayo Bantadgé (le Lamido, chef de ce groupe Foulbé, est centenaire). Papé, Doayo et Kolbila ont conservé leurs pratiques traditionnelles et cela même les oppose aux Foulbé.

Dans l'actuel terroir Kolbila, les terres à cultiver semblent très médiocres (contrairement à celles des Voko), et le voisinage des Foulbé musulmans contribue insensiblement à saper les quelques racines traditionnelles d'un groupe qui, néanmoins, ne s'est pas encore décidé pour l'Islam.

Scindés en une dizaine de villages apparemment indépendants les uns des autres, les Kolbila ne semblent pas avoir un chef coutumier les dirigeant tous. Peut-être pourrait-on avancer que le chef du village de Sélou (qui avec moins de 400 habitants, est néanmoins le village le plus peuplé) serait le plus en vue, à moins que ce ne soit celui du village de Gompou.

De leur passé les Kolbila ont conservé diverses traditions. Il semble, en premier lieu, que la distinction « forgerons » et « non-forgerons » soit toujours vivante en ce qui concerne le mariage (on n'épouse pas la fille d'un forgeron, si l'on n'est pas soi-même d'une famille forgeronne) et les repas (on ne mange pas avec un « forgeron »).

La circoncision est pratiquée comme jadis, indépendamment de toute influence musulmane. Les décès de personnes âgées ou de notables donnent lieu à des festivités importantes. Le décédé est recouvert de peaux d'animaux fraîchement tués (bœufs, chèvres) avant d'être mis en terre. Son crâne sera conservé afin d'être honoré périodiquement par ses descendants.

On m'a signalé que parmi les objets d'artisanat du passé figurait une statuette *en bois* représentant Dieu (et non une poterie. Signalons à ce sujet que les potières sont ici aussi des « forgeronnes » (1)).

(1) Voir à ce sujet : « Les forgerons Mafa » de l'auteur (*in Cah. ORSTOM, Sér. Sci. Hum.*, Vol. III, N° 1, 1966).

De nos jours il semble que la divinité soit représentée par une pierre dressée (symbole masculin) ou couchée (symbole féminin).

Quelques très beaux objets en cuivre (à la cire perdue) peuvent encore se retrouver (couteaux-bracelets) mais les jeunes n'y attachent plus d'intérêt.

Le métier à tisser ancestral (photo n° 14) a par contre été conservé dans d'assez nombreuses familles où il sert toujours à tisser des bandes en coton de 4 à 5 cm de large, qui figurent encore dans les dots remises par les futurs époux aux beaux-parents.

Les palmes des roniers servent toujours à la confection de nattes (photo suivante), quant à la construction elle semble être effectuée selon les traditions passées (notons qu'une petite véranda orne parfois la case d'entrée des notables). Sur la photo on remarquera un grenier à mil et une case en cours de construction ; la partie supérieure, encore humide, devra sécher avant que l'on puisse continuer à monter les parois.

Comme chez d'autres populations de savane, on enduit l'ombilic du nouveau-né avec un onguent médicinal à base d'huile de karité et de terre « ocre » (ferrugineuse).

Nous pouvons, avant d'aborder l'analyse démographique, dire maintenant que cette ethnie présente des indices de décroissance très nets. On peut être étonné de rencontrer une telle perte de vitalité chez un groupe demeuré « traditionnel ». La très faible fécondité des femmes (enregistrée par trois méthodes différentes : observation suivie, interrogatoires rétrospectifs, fécondité totale) ne laisse que peu d'espoir à ce groupe minuscule de survivre en tant qu'entité ethnique dans les générations prochaines. Peut-être est-ce ce sentiment de désintégration définitive qui donne à cette population un visage léthargique et indifférent à tout ce qui l'entoure, désengagement profond que l'on rencontre très rarement dans le Nord-Cameroun où les populations sont demeurées très vivantes (1) et (2).

Terminons en indiquant quelques éléments de vocabulaire de cette population assez peu connue :

<i>Numération :</i>	1 = ouanga	6 = samé	11 = lernagou daru
	2 = sito	7 = sarenga	ouonga
	3 = tabo	8 = nanouté	etc.
	4 = nabo	9 = danguénago	
	5 = nomo	10 = lernagou	20 = djuguio

<i>Eléments naturels :</i>	Eau = Woulâ	Terre = Onibra
	Feu = Lâ	Arbre = Ouassa
	Pierre = Bigna	

Calendrier : le soleil et le jour = Wamma
la nuit = lima
l'année = yilâ

Le corps humain : la main = néro
l'œil = noura
la langue = méla
le pied = donna
l'oreille = touva

(1) Les recensements administratifs anciens donnent les chiffres suivants pour les Kolbila : 1946 : 1 340 - 1956 : 1 200.

(2) Les échantillons que nous avons constitué sur les Doayo et les Papé de cette région, bien que trop faibles pour être présentés, dénotent néanmoins une structure par âge et une fécondité du type de celle des Kolbila. C'est donc toute la région méridionale des massifs de Poli qui semble être en voie de désintégration.



PHOTO 14. — Métier à tisser chez les Kolbila.



PHOTO 15. — Confection d'une natte chez les Kolbila.

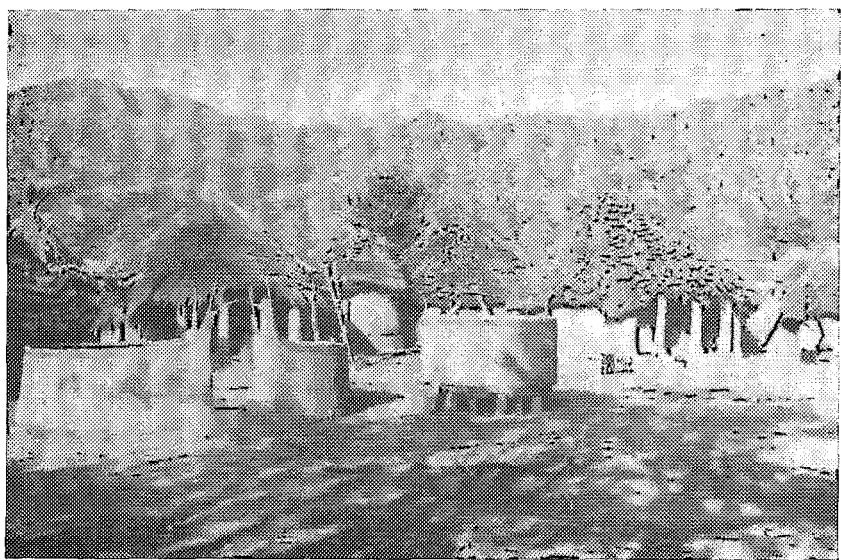


PHOTO 16. — Construction d'une case et d'un grenier à mil chez les Kolbila.

La société :

le chef = Wanna
 l'homme = Arbana
 la femme = Arkéna
 le père = boa
 la mère = nya

l'enfant = Waâ
 le forgeron = Lama
 le village = Bilbou
 la houe = guila
 Dieu = Vara
 la guerre = Guema

Animaux :

le bœuf = haâ
 la chèvre = vouwa
 le cheval = pignia

2. DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE

Toute l'ethnie Kolbila a été inventoriée ; effectif de 933 personnes (en I_0) réparties dans les villages suivants : Sélou, Gompou, Pomla, Bokaré, Djougla, Djassa, Kalbingto, Pouksa, Séboré, ainsi que dans les villages Papé avoisinants : Noto, Gani, Wamba, Mangzean, Sipo et au chef-lieu de canton Mayo Bantadgé.

Observation suivie d'une année avec inventaire initial (I_0) en novembre 1966, et inventaire I_1 en novembre 1967.

2.1. Etat de la population

2.1.1. PYRAMIDE DES ÂGES ET GRANDS GROUPES D'ÂGES

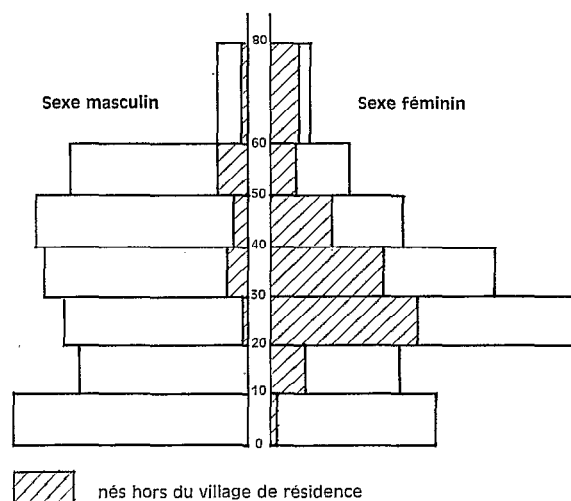


FIG. 18. — Pyramide des âges des Kolbila.

Le profil général de cette pyramide ainsi que sa base nous indique déjà que nous avons affaire à une ethnie ayant une très faible fécondité.

Du côté masculin nous pouvons remarquer une faible émigration des hommes jeunes et des jeunes gens vers les centres avoisinants (Poli, Ngaoundéré, Garoua).

Le côté féminin dénote un déséquilibre des sexes très marqué à partir de 40 ans. Ce déséquilibre pourrait être dû à une surmortalité féminine à ces âges (surmortalité que nous n'observons pas lors de l'unique année d'observation suivie effectuée). Il pourrait également être provoqué par un départ assez important de fillettes Kolbila lors de la famine de 1931, comme nous l'avions déjà noté en d'autres régions du Nord-Cameroun. Ces fillettes auraient été confiées aux Foulbé, et se seraient par la suite tout à fait intégrées à leur nouveau milieu (contrairement aux garçons, qui dans ces mêmes circonstances regagnaient généralement leur terroir une fois la famine écartée).

Pour l'ensemble de cette population, le déficit des effectifs féminins par rapport aux effectifs masculins est très marqué (Hommes : 488 - Femmes : 445, soit environ 110 hommes pour 100 femmes), et il semble bien que l'explication que nous venons de donner en soit la cause principale indépendamment de la classique sous-déclaration des jeunes filles de 10 à 19 ans que l'on retrouve ici comme ailleurs.

La structure par âges de cette population nous renseigne déjà sur sa fécondité puisque les 0-14 ans ne représentent que 22 % des effectifs globaux.

Nous verrons dans un chapitre ultérieur que les « mixtes » (populations diverses où le chef de famille et sa première épouse sont d'ethnies différentes) avec 25 % de 0-14 ans présentent une fécondité de deux enfants par femme. C'est à peu près à un même résultat que nous arrivons chez les Kolbila (avec 2,14) comme nous le verrons plus en détail en étudiant la fécondité.

Les grands groupes d'âges sont donc :

0 - 14 ans :	22 %
15 - 59 ans :	71,5 %
60 ans et + :	6,5 %.

2.1.2. NOMBRE DE RÉSIDANTS PAR « SARÉ »

112 unités d'habitations familiales (« saré » en foulfouldé) contiennent les 933 Kolbila enregistrés, ce qui représente plus de 8 personnes en moyenne par « saré ». Nous avons affaire ici à un groupement familial de type traditionnel où la famille réunie dans le même enclos est de type étendu.

2.1.3. RELIGION - SCOLARISATION - PROFESSION

Religion : nous n'avons relevé que 63 musulmans et aucun chrétien (pas de mission établie) parmi la population Kolbila.

93 % d'entre eux sont donc demeurés dans la religion de leurs ancêtres, alors que 7 % se sont orientés vers l'Islam.

Scolarisation : environ 17 % des effectifs de 5 à 14 ans suivent un enseignement scolaire, ce qui est une proportion inférieure à celle des Voko voisins (20 %).

Signalons ici, à titre indicatif, que nous n'avons pu déposer de petits cahiers « d'état-civil » que dans quatre villages dans chacune de ces ethnies, les autres villages ne contenant aucun « lettré » sachant lire et écrire en français ou en arabe. Malgré cet empêchement, 36 % des naissances et 42 % des décès observés entre I_0 et I_1 avaient été inscrits sur ces petits cahiers « non-officiels », ce qui est assurément bien supérieur au nombre des déclarations faites à l'état-civil officiel (elles sont à peu près inexistantes en cette région retirée).

Profession : sur 112 chefs de « saré », 110 se déclarent cultivateurs et 2 forgerons, ce qui est bien l'expression la plus lapidaire de la répartition des tâches en milieu typiquement traditionnel.

2.2. Régime matrimonial

2.2.1. NOMBRE MOYEN D'ÉPOUSES DU MARI SELON SON ÂGE

Comme partout ailleurs, les 2/3 environ des hommes mariés sont monogames :

68 % des maris ont 1 seule épouse
 25 % — — 2 épouses
 4 % — — 3 épouses
 2 % — — 4 épouses
 et 1 % — — 5 épouses et +.

Au total 209 maris totalisent 304 épouses actuelles, ce qui représente un taux de polygamie réelle de 1,45.

Le nombre des épouses, ici comme ailleurs également, a tendance à croître avec l'âge des maris.

TABLEAU XXIV

Nombre d'épouses du mari selon son âge

Moins de 30 ans	30 à 39 ans	40 à 49 ans	50 à 59 ans	60 ans et +
1	1,31	1,38	1,64	2

2.2.2. NOMBRE DE MARIAGES DE LA FEMME SELON SON ÂGE

Aucune des 366 femmes mariées de notre échantillon ne déclare s'être mariée trois fois (idem dans nos échantillons restreints et non présentés ici, de Namchi et de Papé) : cela étant assez rare méritait d'être souligné.

79 % des épouses n'ont été mariées qu'une fois (idem chez les Mofou du Nord-Cameroun)
 et 21 % deux fois.

Au total 366 femmes mariées totalisent 444 mariages, ce qui représente 121 mariages pour 100 femmes mariées. C'est là l'indice le plus bas enregistré dans le Nord du Cameroun avec celui des Mofou.

Cette fidélité au premier mariage qui se rencontre encore fréquemment chez les populations traditionnelles de montagne (et de plus en plus rarement chez les ethnies islamisées) va souvent de pair avec une forte fécondité. Nous verrons qu'il n'en est rien chez les Kolbila, qui en ce domaine uniquement se distinguent nettement des populations traditionnelles.

Comme l'indique le tableau suivant, le nombre moyen de mariages augmente jusque vers 40 ans pour redescendre ensuite.

TABLEAU XXV

Nombre moyen de mariages des femmes selon leur âge

Moins de 20 ans	20-24 ans	25-29 ans	30-39 ans	40-49 ans	50-59 ans
1,07	1,10	1,30	1,33	1,28	1,27

Cette caractéristique se remarque également dans la plupart des ethnies du Nord-Cameroun et peut être expliquée de deux façons différentes :

— comme pour obtenir ces indications sur le régime des mariages on utilise la méthode des « interrogatoires rétrospectifs » qui font appel à la mémoire des intéressés il est possible que certaines femmes âgées oublient de mentionner un des mariages de leur vie.

— cela peut tout simplement signifier, comme nous le pensons, que la génération actuelle a tendance à se remarier plus souvent que la génération précédente.

2.2.3. AGE AU PREMIER MARIAGE DE LA FEMME

Sur les 366 épouses interrogées nous obtenons la répartition suivante qui situe le mode de l'âge au premier mariage à 14 ans, ce qui est précoce pour une population de type « traditionnel ».

11 ans.....	3
12 ans.....	24
13 ans.....	102
14 ans.....	164
15 ans.....	56
16 ans.....	2
Indéterminé	15
Total	366

2.2.4. ENDOGAMIE

Sur les 209 « premières épouses » des hommes mariés, seules 7 sont d'une ethnie différente de celle de leur mari (soit 3 %) : 3 Papé - 3 Dourou et 1 Doayo.

Sur 96 « deuxièmes ou suivantes » épouses : 6 seulement sont d'une ethnie différente de celle de leur mari : 4 Dourou et 2 Papé.

Ainsi donc les Kolbila sont endogames à plus de 95 %, ce qui s'observa généralement dans les populations traditionnelles du Nord-Cameroun.

2.3. Natalité - Fécondité

2.3.1. INDICE DE STÉRILITÉ RELATIVE

Cet indice, extrêmement révélateur de la fécondité et permettant de recouper deux séries de résultats issus de données différentes, indique ici — nettement me semble-t-il — que les Kolbila se sont éloignés de leur vie traditionnelle passée tout au moins dans leur mœurs, puisque leur indice de stérilité relative les classe incontestablement parmi les ethnies marquées par des modes de vie islamisés.

En effet, sur les 366 femmes mariées de notre ethnie, 108 (âgées de 16 ans et plus) sont en effet demeurées sans enfant après au moins deux ans de mariage, ce qui représente un *taux de stérilité relative* de 29,5 %.

Renvoyons à ce que nous avons déjà dit à ce sujet soit dans le tome I (chapitre Foulbé et Mandara), soit au premier chapitre « Mboum » de ce tome II.

2.3.2. TAUX BRUT DE NATALITÉ

Dix-huit naissances ont été observées en un an (entre les deux passages de l'observation suivie dans cette ethnie) ce qui représente un taux brut de natalité très bas de l'ordre de *20 pour mille* (idem Foulbé agriculteurs du Nord).

Ce taux, tout à fait en relation avec l'indice de stérilité précédent, mais obtenu de façon différente, confirme les données issues de la structure par âges de la population quant à sa faible fécondité.

Il est d'autre part en parfaite relation avec les résultats issus des interrogatoires rétrospectifs (douze derniers mois et fécondité cumulée) comme nous allons le voir au paragraphe suivant.

2.3.3. TAUX DE FÉCONDITÉ

Les taux de fécondité par âge nous montrent que la fécondité chute très nettement après l'âge de 25 ans (où elle est inférieure à 20 pour mille, alors qu'elle est de *135 avant 20 ans*, et de *153 de 20 à 24 ans*).

C'est là une fécondité qui s'apparente à celle des Foulbé agriculteurs du Nord et à celle de l'échantillon « mixtes » que nous présenterons plus loin, avec toutefois une chute plus marquée des taux après l'âge de 25 ans.

Il nous est difficile d'expliquer la cause profonde de cette faible fécondité et de cette stérilité importante. On peut évidemment l'attribuer au contact avec les populations Foulbé de Mayo-Bantadgé, bien qu'il semble que la cause de cette stérilité soit assez ancienne et plus profondément ancrée. Notons dans ce domaine que les populations Voko et Kolbila auraient jadis utilisé, m'a-t-on dit, des « remèdes » destinés à prévenir les naissances. Ces procédés auraient par la suite été abandonnés car ils entraînaient « de mauvaises choses ».

Avec les taux de fécondité de cette observation suivie d'une année (c'est-à-dire d'après les naissances survenues entre I_0 et I_1) nous déterminons que *100 femmes de 14 à 49 ans mettent 214 enfants au monde* au cours de leur existence.

Avec le procédé des interrogatoires rétrospectifs (lors de I_0) nous obtenons le chiffre très voisin de 220 enfants. Et enfin avec le procédé de la descendance finale (beaucoup moins sûr) nous arrivons au chiffre de 294.

Ainsi donc il semble bien assuré que la fécondité des Kolbila soit très faible. En effet les deux enfants mis au monde en moyenne par femme ne peuvent assurer le remplacement de la génération, surtout dans des régions où la mortalité infantile est demeurée à son niveau traditionnel comme nous allons le voir maintenant.

2.3.4. TAUX BRUT DE REPRODUCTION (pour mémoire)

$$2,14 \times \frac{100}{205} = 1,04 .$$

2.4. Mortalité

Les décès enregistrés par observation suivie d'une année (entre I_0 et I_1) auprès de cette ethnie, nous indique qu'elle offrirait un taux brut de mortalité d'environ 20 pour mille.

La structure par âge très particulière de cette ethnie ne permet toutefois pas de retenir ce taux global (qui nous semble trop faible) comme une expression valable de la mortalité chez les Kolbila. Il est préférable de considérer plutôt les taux par groupe d'âges.

C'est ainsi que nous observons un taux de *mortalité infantile de 166 pour mille*, qui est conforme à ce que l'on rencontre auprès de populations traditionnelles et isolées.

De 1 à 4 ans les taux seraient de l'ordre de *18 pour mille* annuellement.

Ils demeurent ensuite en deçà de 10 pour mille jusqu'à 30 ans, montent à 18 pour mille de 30 à 39 ans et dépassent le seuil de 20 pour mille après 40 ans.

Il nous semble que les taux observés de 10 à 50 ans sont un peu faibles, ce qui explique la faible mortalité générale enregistrée.

Il ne nous est pas possible toutefois de les rectifier car ces taux correspondent — rappelons-le — à des données effectivement observées (observation suivie).

Nous retiendrons donc pour la mortalité qu'elle est relativement basse dans son ensemble bien que les taux de mortalité infantile et post-infantile demeurent ceux des populations traditionnelles.

La table de survie ébauchée nous indique que l'âge auquel se situe la *vie médiane* (500 survivants pour 1 000 nés vivants) est *d'environ 39 ans*, alors qu'à l'âge moyen des maternités (26 ans) il subsiste 670 survivants sur 1 000 nés vivants. La même « vie médiane » a été enregistrée chez les Mboum, voisins méridionaux des Kolbila.

2.5. Dynamique et conclusions

La comparaison des taux bruts de natalité et de mortalité nous indiquerait que nous avons affaire à une ethnie pratiquement stationnaire (+1 pour mille l'an).

Si nous calculons toutefois, afin de corriger les effets de la structure par âge, le nombre de femmes en âge de procréer qui à la génération suivante remplaceront les femmes actuelles (taux net de reproduction), nous voyons que 100 femmes de 14 à 49 ans ne seront remplacées, aux mêmes âges, à la génération suivante que par 70 femmes :

$$R_0 = 2,145 \times \frac{100}{205} \times 0,67 = 0,70 .$$

Cette décroissance de 30 % des effectifs par génération est suffisamment considérable pour que nous tentions de l'expliquer un peu.

Précisons de suite que cette décroissance est essentiellement provoquée par une fécondité très faible pour l'Afrique Noire et non par une mortalité dont l'indice de vie médiane est semblable à celui obtenu auprès des populations voisines (Voko : 41 ans ; Mboum : 39 ans ; Kolbila : 39 ans).

Il semble bien dans l'état actuel des choses, qu'après 4 ou 5 générations l'ethnie Kolbila aura définitivement laissé la place à un amalgame de populations Dourou-Papé-Doayo et Kolbila, qui se substituera à cette ethnie en voie de disparition.

Si nous revenons sur les caractères démographiques offerts par les Kolbila, nous ne découvrons que deux données qui sont conformes à celles observées auprès des populations traditionnelles : la mortalité infantile et le faible indice de remariage des épouses. En dehors de ces deux données, toutes les autres se rapportent davantage aux ethnies islamisées ou ayant vécu longtemps au contact de l'Islam Noir (structure - fécondité - stérilité). Certaines techniques artisanales (métier à tisser, artisanat ancien

en cuivre à la cire perdue, pergola aux cases de certains chefs) semblent bien dénoter un contact très ancien avec des populations islamisées, soit même une islamisation antérieure. Comme pour les Goudé (voir tome I) nous pensons donc que ce groupe déclinant a été constitué par deux populations différentes, l'une autochtone soit des massifs Alantika ou de Poli, et l'autre ayant déjà une culture islamique qui serait venue se greffer sur la première.

Nous remonterons maintenant définitivement sur le Plateau de l'Adamaoua pour y étudier une ethnie vivant également de façon retirée et ne présentant que des effectifs globaux modestes : les Niam-Niam.

LES NIAM-NIAM

1. GÉNÉRALITÉS (*pour mémoire*)

Vestige d'un groupe qui était peut-être plus important jadis, les Niam-Niam sont établis à l'Ouest du Plateau de l'Adamadoua, dans l'Arrondissement de Tignère et peuplent la majorité du canton de Galim, où on peut les estimer à 5 000 personnes environ. Il est vrai qu'il existe, beaucoup plus au Nord et pas loin de Garoua, une soixantaine de personnes qui se déclarent également Niam-Niam.

Si l'on consulte les écrits des premiers explorateurs de l'Afrique centrale (Piaggia et Schweinfurth), il semble bien que le terme de Niam-Niam désignait de très nombreuses populations inconnues et distinctes sans doute. Schweinfurth précise (ch. XIII) que ce terme viendrait du vocabulaire Dinka et signifierait « grands mangeurs ». Il nous dit également que ce terme générique était donné par tous les soudaniens aux populations inconnues (1).

En dehors du chef-lieu de Galim les Niam-Niam se répartissent en une dizaine de villages dont les plus importants sont Garbaya, Gouri, Wogomdou, Mayo Sangararé et Mayo Beli.

D'après les renseignements que nous avons recueillis dans certains de ces villages, il semble que les Niam-Niam qui ne seraient pas islamisés (environ la moitié) pratiquent toujours leur religion traditionnelle et honorent Dieu (Son) et les ancêtres par l'intermédiaire de sacrifices d'aliments et de breuvages sur des poteries appropriées. Les lieux où se trouvent ces poteries sont réputés dangereux et aucune femme — par exemple — ne mangera de champignons qui pousseraient aux alentours de la case où l'on fait les sacrifices.

La circoncision (Nillégri) est également pratiquée et les couteaux de circoncision (Djom) sont sans doute, comme chez les Dourou l'objet de sacrifices lors d'une fête (Woun ou Sougereng) célébrée au début de la saison sèche.

Il est à noter que les forgerons ne semblent pas être mis à l'écart dans la société Niam-Niam et qu'ils peuvent s'allier sans difficulté aux non-forgerons. Précisons aussi qu'ils n'ont pas la charge d'enterrer les défunts.

Il nous a été dit que l'on avait parfois recours aux services du Maître de la pluie, qui serait également le Maître de la guerre (Katsalang Gang).

Nous avons été étonné de voir des Koutines (ethnie située dans le voisinage) venir travailler dans les champs Niam-Niam, en quelque sorte comme saisonnier (village de Garbaya). Plus au sud dans la région de Wogomdou on peut voir des Mbororo, majestueusement vêtus, descendre du Tchabbal Mbabo (montagne voisine où ils sont établis avec leurs troupeaux) pour venir troquer les produits de leur élevage contre des produits agricoles Niam-Niam.

(1) « Au cœur de l'Afrique », par le Dr G. SCHWEINFURTH. Paris, Hachette, 1875.

Nous arrêterons ici ces modestes généralités qui n'avaient pour but que d'esquisser les contours de la population dont nous allons maintenant étudier le comportement démographique (1).

2. DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE

Echantillon de 1 010 personnes (soit environ le 1/5 de l'ethnie étudiée) représentant la population Niam-Niam des villages de Wogomdou, Garbaya, Guassanguel, Mboudoua, ainsi qu'un quartier de Galim.

Ces villages ont été choisis de telle sorte que les différentes zones du terroir Niam-Niam soient représentées.

Les données obtenues et présentées ici proviennent uniquement d'interrogatoires rétrospectifs effectués lors d'une enquête à passage unique.

2.1. Etat de la population

2.1.1. PYRAMIDE DES ÂGES

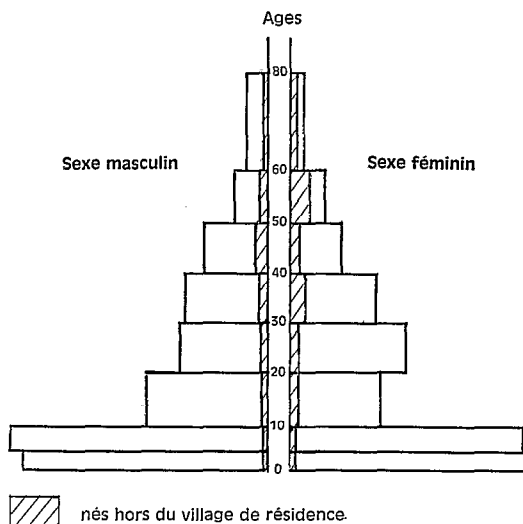


FIG. 19. — Pyramide des âges des Niam-Niam.

(1) Vers 1967, un ethnologue américain étudiait cette attachante, mystérieuse et farouche ethnie, depuis déjà deux ou trois ans. Son étude devrait être terminée maintenant. Aucune autre référence bibliographique récente ne peut être donnée, aussi renvoyons-nous les personnes intéressées à M. LEISS, Professeur d'Anthropologie à la Brown University, Providence (USA).

La pyramide obtenue offre les traits caractéristiques suivants :

1) la bonne assise de cette pyramide laisse prévoir une fécondité de type traditionnel (ce que confirmera l'étude des taux de fécondité) ;

2) si l'on considère le côté masculin de la pyramide on remarque que les effectifs sont réduits de moitié aux environs de 20 ans. La table de survie nous donnera la même indication. C'est là une mortalité également de type traditionnel.

3) l'émigration masculine semble très faible et n'affecte que le groupe des 20 à 30 ans. Cette constatation se confirme si l'on considère les personnes nées hors de leur village de résidence (en grisé). Nous voyons que les proportions sont très faibles aussi bien chez les hommes que chez les femmes.

C'est également là une attitude casanière traditionnelle ;

4) enfin nous retrouvons une sous-déclaration des femmes aux âges qui précèdent le mariage, comme dans toutes les sociétés rurales du Nord-Cameroun.

2.1.2. GRANDS GROUPES D'ÂGES

Nous obtenons une répartition qui ne se rencontre qu'auprès des populations de type traditionnel (Mafa, Mofou, Guiziga, etc.) avec beaucoup de jeunes et peu de vieux.

0 - 14 ans :	46 %
15 - 19 ans :	49 %
60 ans et + :	5 %.

2.1.3. NOMBRE MOYEN DE RÉSIDANTS PAR « SARÉ »

Les 1 010 personnes de notre échantillon se répartissent en 127 unités d'habitation familiale (« saré »), ce qui représente une moyenne de *plus de 8 personnes par « saré »* (famille étendue de type traditionnel également).

En pour mille la répartition est la suivante :

1 à 3 personnes		236
4 à 6 —		228
7 à 9 —		220
10 à 14 —		189
15 à 19 —		71
20 à 24 —		39
25 et + —		17
		1 000

2.1.4. RELIGION - SCOLARISATION - PROFESSION

Religion

Les 1 010 personnes de notre échantillon se répartissent comme suit :

Musulmans :	641
Traditionnels :	364
Chrétiens :	5.

Nous voyons que la proportion des musulmans est déjà bien forte, et il nous semble qu'à l'avenir cette proportion ne peut que s'accroître. Cette islamisation est toutefois relativement récente et assez

superficielle pour l'instant si l'on en juge d'après les caractéristiques démographiques observées qui sont nettement dans la ligne des populations traditionnelles.

Scolarisation

Par rapport aux effectifs de 5 à 14 ans, la scolarisation totale de ce groupe est extrêmement faible puisque seuls 7 % des effectifs scolarisables déclarent suivre un enseignement.

Notons de plus que cette proportion se subdivise de la façon suivante : 5 % enseignement officiel ou missionnaire et 2 % enseignement coranique.

C'est là également un niveau conforme à ceux enregistrés généralement auprès des populations traditionnelles.

Profession

Les 127 chefs de « sarés » de notre échantillon déclarent exercer les professions suivantes :

120 sont cultivateurs

3 sont forgerons

1 est commerçant

1 est griot (on dirait « artiste » en Europe)

et 2 sont indéterminés ou sans profession.

Si donc nous résumions d'une phrase les différentes caractéristiques de l'état de cette population nous dirions assurément que ses caractères sont semblables à ceux présentés par des populations traditionnelles.

Nous allons voir, en étudiant le mouvement de ces populations (nuptialité, natalité, mortalité), qu'il en est de même dans ces différents domaines.

2.2. Régime matrimonial

2.2.1. AGE AU PREMIER MARIAGE

Femmes : le mode de l'âge au premier mariage de la femme se situe à 15 ans.

La répartition obtenue est la suivante :

11 ans.....	1
12 ans.....	1
13 ans.....	19
14 ans.....	90
15 ans.....	121
16 ans.....	32
17 ans.....	7
18 ans.....	3
Total	274

Hommes : chez les hommes le mode se situe de 20 à 24 ans.

En « pour mille » la répartition est la suivante :

Moins de 20 ans :	160
20 à 24 ans :	520
25 à 29 ans :	210
30 ans et + :	110
	1 000.

2.2.2. ENDOGAMIE

Les 188 hommes mariés de notre échantillon ont tous, à l'exception de six d'entre eux, une première épouse Niam-Niam. Parmi les six premières épouses d'ethnies différentes on remarque 2 Koutine, 1 Mboum, 1 Laka, 1 Baya et 1 « Tigou » (?).

Parmi les « deuxièmes et suivantes » épouses, on ne compte qu'une seule épouse qui ne soit pas Niam-Niam (elle est du groupe Babouté).

Ainsi donc ici aussi *l'endogamie est presque totale* chez les Niam-Niam puisque 97 % des premières épouses appartiennent à la même ethnie que le mari et que cette proportion est encore plus élevée pour les épouses suivantes.

2.2.3. NOMBRE MOYEN D'ÉPOUSES DU MARI

Les 188 hommes mariés de notre échantillon totalisent 264 épouses, ce qui nous donne un *taux de polygamie* (stricto sensu) de 1,40.

Ici comme ailleurs, environ les 2/3 des maris (69 %) sont monogames.

Les deux tableaux suivants résument les résultats obtenus en ce domaine :

TABLEAU XXVI

Nombre d'épouses des hommes mariés de l'échantillon (en %)

1 épouse	2 épouses	3 épouses	4 épouses et +
69 %	24 %	5 %	2 %

TABLEAU XXVII

Selon l'âge des maris, évolution du nombre moyen d'épouses

Moins de 30 ans	30 à 39 ans	40 à 49 ans	50 à 59 ans	60 ans et +
1,23	1,29	1,57	1,65	1,48

2.2.4. NOMBRE DE MARIAGES DE LA FEMME

Les 274 femmes mariées de notre échantillon totalisent 406 mariages, ce qui représente 1,48 mariage par femme. Cette indication importante s'inscrit dans la ligne de la fécondité, de la stérilité et du pourcentage de jeunes observés dans ce groupe.

Disons de suite que les deux autres ethnies de l'Adamaoua qui présentent un indice voisin de 1,48 en ce domaine sont les Dourou du Plateau (1,43) et les Mbororo (1,48) ; or ces deux ethnies présentent à peu près la même fécondité que les Niam-Niam (Dourou Plateau : 5,4 enfants par femme - Mbororo : 5,1 et Niam-Niam : 4,9).

Les deux tableaux suivants résument les résultats obtenus :

TABLEAU XXVIII

Nombre de mariages des femmes mariées de 14 ans et + (en %)

1 mariage	2 mariages	3 mariages	4 mariages et +
66 %	27 %	6 %	1 %

TABLEAU XXIX

Nombre moyen de mariages selon l'âge des épouses

Moins de 20 ans	20-29 ans	30-39 ans	40-49 ans	50-59 ans	60 ans et +
1,07	1,38	1,47	1,90	1,86	1,42

2.2.5. INDICE DE POLYGAMIE RELATIVE

C'est le nombre total d'épouses que les hommes Niam-Niam ont au cours de l'ensemble de leur existence. Il sera de :

$$1,40 \times 1,48 = 2,07$$

ce qui est également un résultat voisin de celui obtenu auprès des Dourou du Plateau (1,96) et des Mbororo (1,91).

2.3. Natalité - Fécondité

2.3.1. TAUX BRUT DE NATALITÉ

Dans cet échantillon 36 naissances sont déclarées lors de l'enquête comme étant survenues dans les douze derniers mois (18 naissances masculines et 18 féminines), ce qui nous donne un taux brut d'environ 36 pour mille.

Ce taux est dans la ligne de celui observé auprès de populations traditionnelles subissant déjà les effets d'influences nouvelles (Islam). Comme toutefois il est issu d'interrogatoires rétrospectifs, nous

essaierons de recouper les résultats des douze derniers mois en ce domaine, avec d'autres résultats issus de données différentes.

Avec un taux semblable, il doit naître actuellement environ 180 enfants par an dans la société Niam-Niam.

2.3.2. TAUX DE FÉCONDITÉ PAR GROUPE D'ÂGES - NOMBRE MOYEN D'ENFANTS PAR FEMME

Le calcul des taux de fécondité par groupe d'âges nous donne :

TABLEAU XXX

Taux de fécondité par groupe d'âges (en pour mille)

Moins de 20 ans	20-29 ans	30-39 ans	40-49 ans
114	196	176	51

Avec ces taux nous calculons que chaque femme en âge de procréer met actuellement au monde, en moyenne, *près de cinq enfants (4,86)*.

Ce chiffre est comparable aux résultats de groupes traditionnels de la plaine du Nord-Cameroun qui sont en contact avec de nouveaux modes de vie (type Moundang ou Guidar).

Si nous comparons ce résultat avec celui obtenu par le procédé de la « fécondité totale » (autre interrogatoire « rétrospectif » plus incertain que celui portant sur les douze derniers mois, car il englobe toute la vie d'une femme), nous voyons qu'il est très voisin puisque, dans ce cas, 100 femmes ont mis 490 enfants au monde au cours de toute leur existence.

Le graphique suivant compare les deux séries de taux obtenues avec les deux procédés :

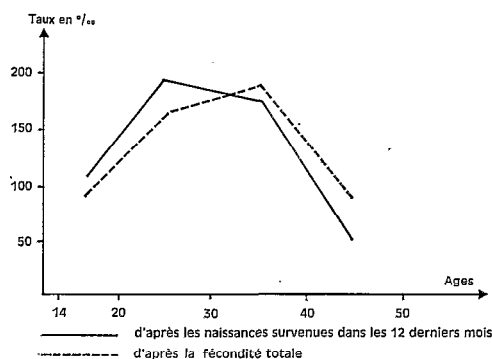


FIG. 20. — Taux de fécondité comparés observés chez les Niam-Niam.

Précisons qu'avec les interrogatoires concernant les naissances survenues dans les douze derniers mois, l'âge moyen des maternités se situe à 28 ans très exactement.

2.3.3. TAUX DE STÉRILITÉ RELATIVE

Obtenu par une autre voie, qui comptabilise uniquement les femmes de « 16 ans et plus » demeurées sans enfant après deux ans de mariage, ce taux nous indique que les femmes Niam-Niam sont peu stériles puisque sur 274 femmes concernées 40 seulement sont dans ce cas, soit un taux de *stérilité relative de 14 5 %*. Comme nous le verrons dans un instant cette indication est dans la ligne des autres indices recueillis.

2.3.4. TAUX BRUT DE REPRODUCTION (pour mémoire)

$$4,864 \times \frac{100}{205} = 2,37 .$$

2.3.5. RECOUPEMENTS

Au terme de ce paragraphe sur la fécondité, il convient de sonder la qualité des résultats obtenus sur cet échantillon pour deux raisons : tout d'abord sa faible importance numérique (1 000 personnes) et ensuite du fait que les données relatives à la fécondité ont été obtenues à partir d'interrogatoires rétrospectifs.

Nous comparerons donc ces données avec celles obtenues par « observation suivie » sur des échantillons ethniques plus importants.

TABLEAU XXXI

Méthode	Ethnie	Structure (%)		Epouses successives	Stérilité relative (%)	Nombre moyen d'enfants
		0-14	60 +			
Inter. rétrospectifs	Niam-Niam	46	5	2,07	15	4,9
Observation suivie	Dourou Plateau	44	4	1,96	14	5,4
Observation suivie	Mboum	37	10	2,6	25	3,5
Observation suivie	Dourou Mbé	36	11	2,2	27	3,9
Observation suivie	Foulbé	37	10	2,6	29	3,5
Observation suivie	« Mixtes »	25	12	3	34	3,2

Nous voyons que l'ensemble des données présentées pour les Niam-Niam évoluent de concert avec celles des autres échantillons et que nulle anomalie frappante n'affecte l'échantillon Niam-Niam malgré sa taille et la méthode « rétrospective » utilisée.

Nous pensons donc pouvoir retenir les données précédentes comme valables pour ce groupe.

2.4. Mortalité

2.4.1. TAUX BRUT DE MORTALITÉ

26 décès ont été relevés pour la période de douze mois précédant l'enquête, ce qui nous donne un taux brut de mortalité voisin de *26 pour mille*.

Bien qu'un peu élevé, ce taux se situe dans la ligne de ceux observés auprès des populations anciennement traditionnelles et maintenant islamisées du Plateau de l'Adamaoua (Mboum : 25 - Dourou Plateau : 23).

2.4.2. TAUX PAR GROUPE D'ÂGES - TABLE DE SURVIE ABRÉGÉE

Le taux de *mortalité infantile* obtenu chez les Niam-Niam est de *166 pour mille*. C'est là le niveau de mortalité infantile que l'on enregistre habituellement auprès de populations traditionnelles, de telle sorte qu'il doit correspondre à la réalité.

De *1 à 4 ans*, le taux annuel pour ce groupe d'âges est de *45 pour mille*, ce qui semble à la fois conforme au taux précédent et à l'impression de dénuement que l'on éprouve auprès de cette population.

Ces mortalités (infantile et post-infantile) réduisent la génération en une telle proportion que la *vie médiane* des Niam-Niam se situe *aux environs de 20 ans* (âge auquel sur 1 000 enfants nés vivants il subsiste 500 survivants). C'est là à peu près le même niveau de mortalité que celui enregistré plus au Nord, chez les Mandara, les Goudé, les Fali et les Guizigua.

De *5 à 14 ans* le taux serait voisin de *11 pour mille*, puis s'élèverait à *25 pour mille de 15 à 29 ans*.

Avec des taux de cette nature nous pouvons amorcer une *Table de survie abrégée*.

TABLEAU XXXII

Ages	Survivants
0.....	1 000
1.....	834
5.....	687
15.....	611
20.....	500
30.....	382

C'est là une courbe de survie qui avoisine celles observées chez les Moundang, Guidar, Daba, Fali et Goudé (voir tome I - planches comparatives).

Ici donc également, c'est la mortalité durant les cinq premières années de l'existence qui serait à combattre en premier lieu, si l'on souhaitait laisser aux Niam-Niam la chance d'un essor démographique durable.

2.5. Accroissement et conclusions

2.5.1. TAUX NET DE REPRODUCTION

Si nous multiplions le taux brut de reproduction par le nombre de survivants à l'âge de 28 ans (âge moyen des maternités) qui est de 0,416 avec la précédente table, nous saurons par combien de femmes seront remplacées, dans une génération, 100 femmes actuelles en âge de procréer (si les données de fécondité et de mortalité demeurent dans leur état actuel).

Le calcul nous indique donc :

$$2,37 \times 0,416 = 0,99.$$

Ainsi 99 femmes devraient se substituer aux 100 femmes actuelles, ce qui est bien un résultat de *population stationnaire*, c'est-à-dire à accroissement ou décroissance pratiquement nuls.

Rappelons que pour l'ethnie que nous venons d'étudier cet état stationnaire résulte d'une fécondité moyenne et d'une forte mortalité, ce qui dans ces régions est la caractéristique de toutes les populations traditionnelles en voie d'islamisation, tout au moins quant aux modes de vie.

Nous allons maintenant — en demeurant toujours sur le Plateau de l'Adamaoua — étudier trois ethnies tout à fait islamisées, mais menant ou ayant mené des modes de vie bien dissemblables, les *Mbororo* étant demeurés des pasteurs nomades comme leurs ancêtres, les *Foulbé* suzerains s'étant sédentarisés et les *Laka* déportés ayant durant plus d'un siècle été les serviteurs des Foulbé.

LES MBORORO

1. GÉNÉRALITÉS

Il serait hasardeux de chercher à chiffrer de façon précise les Mbororo vivant au Cameroun, ne serait-ce que pour la raison suivante : les deux plus importants agglomérats de population Mbororo sont situés, l'un sur la frontière Cameroun - République Centre-Afrique (Arrondissement de Meiganga) et l'autre à l'opposé du département de l'Adamaoua sur la frontière Cameroun-Nigéria (Arrondissement de Tignère).

Ces implantations ne sauraient être le fait du hasard, mais bien plutôt représentatives d'une extrême prudence vis-à-vis des dispositions fiscales touchant les propriétaires de bovins. Sont-elles trop lourdes dans un pays, et l'on passe dans l'autre.

Les données administratives dénombrent environ 6 500 Mbororo sédentarisés sur Meiganga, mais on a du mal à préciser le nombre de Mbororo nomades. Nous avons pour notre part réussi à étudier les Mbororo séjournant en divers emplacements retirés du Tchabal Mbabo. Pour l'ensemble de ces groupements les chiffres administratifs de 1963 étaient supérieurs au millier. Nous en avons dénombré fin 1966 1 047 ce qui, en tenant compte de l'accroissement naturel des Mbororo, confirme localement la validité du chiffre précédent.

Il existe toutefois de petits groupements Mbororo en de nombreux points de l'Adamaoua et dans d'autres départements du Nord-Cameroun.

Si nous devons proposer un chiffre, nous dirions qu'il doit se situer, pour les six départements de l'Inspection Fédérale du Nord-Cameroun, entre 10 et 15 000.

Un échantillon de plus de mille personnes nomades étudiées démographiquement ne semble pas avoir été souvent effectué, et il représente en définitive le 1/10 ou le 1/15 de cette ethnie très typée.

Chacun sait que les Mbororo sont des pasteurs, nomades (généralement), vivants du produit de leurs troupeaux de zébus et se déplaçant avec ces derniers à la recherche de pâturages et de points d'eau durant les mois difficiles (fin de saison sèche). L'on peut aussi savoir que de nombreux chefs Foulbé de l'Adamaoua ont pour bergers des Mbororo.

Cette ethnie qui est donnée pour sœur de l'ethnie Foulbé aurait conservé les pratiques, les mœurs et les vertus ancestrales du monde peul (ou Foulbé), dont il n'a pas suivi la sédentarisation et le métissage avec les populations autochtones locales.

On dit communément d'un Foulbé qui part dans un petit village de brousse pour s'occuper de son bétail, et peut-être aussi pour méditer des préceptes religieux, qu'il devient Mbororo, c'est-à-dire qu'il retourne à la brousse.

Nous ne chercherons pas à commenter les mœurs et les coutumes de ce groupe, pour ne pas les avoir suffisamment connues d'une part, et étant donné d'autre part que différents témoignages ethnologiques de qualité ont déjà été consacrés à cette population éparpillée en de multiples points de toute la zone tropicale de l'Afrique Noire.

Nous nous contenterons donc ici de demeurer dans le seul domaine où nous puissions apporter des éléments nouveaux et qui est celui de l'analyse démographique.

2. DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE

Echantillon de 1 047 personnes étudiées dans les villages de Mboudoua, Galim (Mbalo), Lompta, Guassenguel, ainsi qu'en divers emplacements du Tchabbal Mbabo.

Les données présentées ont été obtenues avec le procédé des interrogatoires rétrospectifs. L'enquête a été effectuée en début de saison sèche alors que les pâturages locaux étaient encore abondamment fournis et les points d'eau multiples en cette région.

2.1. Etat de la population

2.1.1. PYRAMIDE DES ÂGES

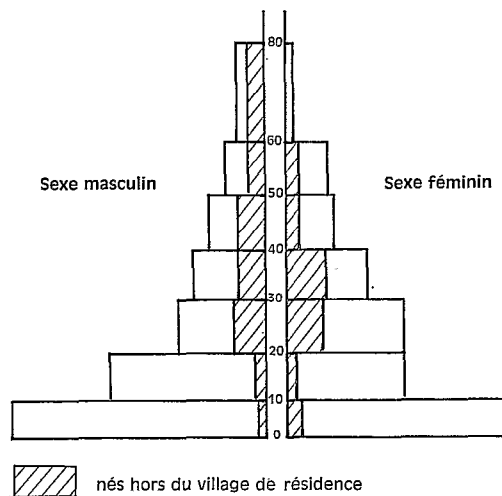


FIG. 21. — Pyramide des âges Mbororo.

1) Plus régulière que les autres pyramides présentées, la pyramide Mbororo semble assez peu affectée par l'émigration masculine contrairement à ce qui s'observe ailleurs.

Seuls quelques Mbororo de 10 à 30 ans semblent résider hors de l'échantillon ethnique : ce sont certainement les bergers Mbororo que l'on rencontre au service des Foulbé propriétaires de troupeaux.

2) Par rapport aux autres ethnies nous remarquons également un meilleur équilibre des effectifs masculins et féminins après l'âge de 20 ans, ce qui dénote une polygamie plus faible qu'ailleurs, comme nous le verrons dans un paragraphe suivant. Remarquons ici comme ailleurs une sous-déclaration féminine aux âges avoisinants le mariage (groupe 10-19 ans).

3) La large base de la pyramide nous indique que nous avons affaire à un groupe présentant une bonne fécondité, ce que nous retrouverons également plus loin.

4) Si nous indiquons en grisé les Mbororo nés hors du village où ils se trouvent actuellement nous pouvons constater une nette sédentarisation depuis une vingtaine d'années.

2.1.2. GRANDS GROUPES D'ÂGES

Les Mbororo présentent une répartition semblable à celle observée auprès des populations traditionnelles : beaucoup de jeunes et peu de vieux.

0 - 14 ans :	48 %
15 - 59 ans :	47 %
60 ans et + :	5 %.

2.1.3. NOMBRE MOYEN DE RÉSIDANTS PAR UNITÉ D'HABITATION

Les 1 047 Mbororo de notre échantillon se répartissent en 147 « sarés » ou enclos, ce qui donne une proportion moyenne d'environ 7 *habitants par enclos*.

La répartition s'effectue comme suit (en %) :

1 à 3 personnes	24
4 à 6 —	29
7 à 9 —	20
10 à 14 —	19
15 à 19 —	6
20 à 24 —	1
25 personnes et plus	1

2.1.4. RELIGION - SCOLARISATION - PROFESSION

Religion :

Tous les Mbororo de notre échantillon sans exception se déclarent musulmans.

Comme cet échantillon a été, dans sa très grande majorité, composé auprès des éleveurs et bergers vivant « en brousse », nous pouvons dire qu'en ce domaine il ne semble plus exister de différence entre les Mbororo et les Foulbé.

Scolarisation :

Ce que nous venons de dire se confirme bien pour l'enseignement. En effet *seuls 7 % des enfants de 5 à 14 ans* suivent un enseignement, et parmi cette faible proportion seul 1/3 suit un enseignement en « français », les deux autres tiers suivant un enseignement maraboutique.

Ainsi donc les Mbororo présentent les mêmes traits que les Foulbé de l'Adamaoua en ce domaine, en ce sens qu'outre la faible proportion d'enfants suivant un enseignement, le plus grand nombre suit un enseignement « traditionnel » de type coranique de préférence à un enseignement de type moderne.

Profession :

Les 147 chefs de « sarés » interrogés ont déclaré exercer la profession suivante (en %) :

Eleveurs ou bergers	81
Cultivateurs et éleveurs	17
Griot, commerçant, boucher ou marabout	2

On peut noter ici une nette tendance à un début de sédentarisation puisque près de 20 % des chefs de famille ne mènent plus une vie itinérante derrière leurs troupeaux, comme le faisait leurs parents.

2.2. Régime matrimonial

2.2.1. AGE AU PREMIER MARIAGE

Femmes :

Pour les 252 femmes mariées de l'échantillon la répartition est la suivante :

10 ans	1
13 ans	16
14 ans	48
15 ans	105
16 ans	65
17 ans	14
18 ans	1
20 ans	1
Indéterminé	1

Nous voyons que le mode de l'âge au premier mariage de la femme se situe à 15 ans et qu'il est plus tardif que celui enregistré chez les Foulbé de l'Adamaoua (où le mode se situe à 14 ans).

Hommes :

Pour les hommes nous obtenons les proportions suivantes (en %) :

— de 20 ans	24
20 - 24 ans	40
25 - 29 ans	24
30 ans et +	12

2.2.2. ENDOGAMIE

Les 190 hommes mariés de notre échantillon ont tous, à l'exception de deux d'entre eux, des épouses Mbororo et ceci quel que soit le rang de l'épouse dans le mariage. Les deux épouses qui ne sont pas Mbororo appartiennent l'une à l'ethnie Laka et l'autre à l'ethnie Babouté.

L'endogamie est donc de 99 % chez les Mbororo, c'est-à-dire qu'elle est encore plus forte que celle observée auprès des autres groupes où elle se situe à 95 %.

2.2.3. NOMBRE D'ÉPOUSES DU MARI

Les Mbororo se distinguent ici aussi des autres groupes en ce sens qu'ils présentent le plus faible taux de polygamie enregistré.

Les 190 hommes mariés de notre échantillon ont actuellement 246 épouses ce qui représente 129 épouses pour 100 hommes.

Les autres groupes de l'Adamaoua présentent les proportions suivantes :

« Mixtes »	135/100
Dourou Plateau	137/100
Laka	139/100
Niam-Niam	140/100
Foulbé	146/100
Mboum	148/100

Chez les Mbororo 73 % des hommes sont monogames, et c'est là aussi la plus forte proportion de monogamie observée.

Pour l'ensemble la répartition est la suivante (en %) :

1 épouse	73
2 épouses	24
3 épouses	2,5
4 épouses et plus	0,5

Le tableau suivant résume par âge les différents résultats obtenus :

TABLEAU XXXIII

Nombre d'épouses selon l'âge du mari

Moins de 20 ans	20 - 29 ans	30 - 39 ans	40 - 49 ans	50 - 59 ans
1	1,14	1,28	1,41	1,43

2.2.4. NOMBRE DE MARIAGES PAR FEMME

En ce domaine également les Mbororo semblent avoir conservé des mœurs traditionnelles puisque leurs épouses ne connaissent pas la cascade des mariages successifs qui affectent certaines ethnies.

Les 252 femmes de notre échantillon totalisent 373 mariages ce qui représente :

148 mariages pour 100 épouses.

Comparé aux autres ethnies de l'Adamaoua étudiées sous cet angle ; ce résultat est un des moins élevé (à titre indicatif nous faisons figurer à côté le nombre moyen d'enfants par femme)

Dourou Plaine	143 mariages pour 100 femmes	} 4 à 5 enfants par femme
Mbororo	148 — — — —	
Niam-Niam	148 — — — —	

Foulbé	177	—	—	—	—	} 3 à 4 enfants par femme
Mboum	180	—	—	—	—	
« Mixtes »	199	—	—	—	—	} 2 à 3 enfants par femme
Laka	215	—	—	—	—	
						} Moins de 2 enfants par femme

Ces données prennent donc tout leur relief lorsque l'on remarque que la fécondité semble suivre leur mouvement.

Revenons encore aux épouses Mbororo exclusivement pour préciser que :

62,5 %	des épouses ont été mariées une seule fois
29 %	— — — — — deux fois
7 %	— — — — — trois fois
1,5 %	— — — — — quatre fois et plus

Si nous comparons les résultats ethniques pour les épouses qui n'ont été mariées qu'une seule fois, nous obtenons (en %) :

Niam-Niam	65
Mbororo	62,5
Dourou Plateau	62,5
Foulbé	50
Mboum	47
Mixtes	35
Laka	25

Nous voyons donc que le pourcentage des femmes mariées une seule fois accompagne les différents niveaux de fécondité observés.

Le tableau suivant résume les résultats obtenus par âge.

TABLEAU XXXIV

Nombre de mariages selon l'âge des épouses Mbororo

Moins de 20 ans	20 - 29 ans	30 - 39 ans	40 - 49 ans	50 - 59 ans	60 ans et plus
1,12	1,39	1,65	1,50	1,72	

2.2.5. INDICE DE POLYGAMIE RELATIVE

Il indique le nombre moyen d'épouses que les hommes auront successivement au cours de l'ensemble de leur vie :

$$1,29 \times 1,48 = 1,91.$$

C'est ici également l'indice le plus bas enregistré sur le plateau de l'Adamaoua (Dourou Plateau : 1,96 - Niam-Niam : 2,07 - Foulbé : 2,58 - Mixtes : 2,69 - Laka : 2,99).

2.3. Natalité - Fécondité

2.3.1. INDICE DE STÉRILITÉ RELATIVE

C'est rappelons-le la proportion d'épouses de 16 ans et plus demeurées sans enfant après au moins deux ans de mariage.

Dans l'échantillon Mbororo considéré 39 femmes sur 252 répondent à cette définition, soit 15 %.

Si nous refaisons ici une comparaison entre ethnies nous retrouverions le même classement que précédemment lors de l'étude sur le régime matrimonial.

Dourou Plateau	14	%
Niam-Niam	14,5	%
Mbororo	15	%
Foulbé	29	%
Mboum	25	%
« Mixtes »	34	%
Laka	50	%

Nous voyons dès l'abord que les Mbororo se situent parmi les ethnies de l'Adamaoua offrant la plus faible stérilité.

Les résultats suivants nous le confirmeront.

2.3.2. TAUX BRUT DE NATALITÉ

Il s'élève à 35 pour mille dans l'échantillon considéré ce qui représente un indice relativement élevé pour une population islamisée.

2.3.3. TAUX DE FÉCONDITÉ PAR ÂGE - NOMBRE MOYEN D'ENFANTS PAR FEMME

Dans la mesure où une seule observation rétrospective peut être suffisante, on peut dire que ce qui distingue la fécondité Mbororo des autres taux observés, c'est le maintien à un niveau élevé des taux après l'âge de 30 ans, ainsi que la faiblesse de ces mêmes taux avant l'âge de 20 ans.

C'est là la double caractéristique des populations « traditionnelles » dans la catégorie desquelles semblent se placer les Mbororo en ce qui concerne la fécondité.

TABLEAU XXXV

Taux de fécondité par groupe d'âges (‰)

Moins de 20 ans	20 - 29 ans	30 - 39 ans	40 - 49 ans
82	217	213	27

En partant des taux suivants on calcule qu'une femme Mbororo met en moyenne cinq enfants au monde (5,06) au cours de l'ensemble de sa vie.

Bien que ce résultat s'encastre très bien dans le contexte concernant la structure par âge, le régime matrimonial et la stérilité relative (voir avant pour cela), il est bon de chercher de le recouper à nouveau avec les résultats issus de la « fécondité totale ». Ces résultats, qui s'appliquent en moyenne à la génération précédente donnent une descendance finale de 5,137 enfants, ce qui est un résultat très voisin du précédent.

Il semble donc d'une part que la fécondité des Mbororo du Plateau et peu sédentarisés n'ait pas encore été altérée, comme cela s'observe auprès d'autres populations sédentaires et islamisées, et que d'autre part elle semble être demeurée à un niveau voisin de celui de la génération précédente.

Il peut être intéressant de comparer ici les résultats concernant les ethnies islamisées du Nord du Cameroun.

	Ethnies	Nombre d'enfants par femme
Pasteurs nomades	{ Mbororo Adamaoua	5
	{ Arabes Choa	4,4
	Foulbé éleveurs Adamaoua	3,5
	Foulbé sédentarisés du Nord	2,9
Islamisation relativement récente	{ Kotoko	3,2
	{ Mandara	3,9
	{ Mboum	3,5

Nous voyons que les Mbororo et les Arabes Choa qui sont les seuls à être demeurés des pasteurs itinérants présentent les plus fortes fécondités.

Précisons enfin que dans l'échantillon Mbororo l'âge moyen des maternités est de 28 ans exactement.

2.4. Mortalité

2.4.1. TAUX BRUT DE MORTALITÉ ET INDICATION DE LA SURVIE A L'ÂGE MOYEN DES MATERNITÉS (28 ans)

D'après le nombre de décès qui se seraient produits durant les douze derniers mois dans l'échantillon considéré, nous obtenons un taux brut de mortalité de 11 pour mille. Il ne semble pas que l'on puisse considérer un taux aussi faible comme valable. Nous le présentons néanmoins car c'est celui qui a été enregistré.

Comme nous le verrons au chapitre suivant, disons de suite que 4 329 Foulbé de l'Adamaoua observés régulièrement tous les six mois durant deux années entières ont présenté, et là sans ambiguïté aucune, des taux allant de 15 à 17 pour mille durant ces années d'observation.

Chez les Mbororo, d'après les résultats enregistrés, la survie serait de 0,75 à l'âge de 28 ans (âge moyen des maternités).

Il nous semble toutefois que c'est là une appréciation optimiste de la mortalité Mbororo, pour laquelle nous préférons retenir — arbitrairement il est vrai — la proportion de 600 survivants (pour 1 000 nés vivants) à 28 ans, proportion plus conforme à l'allure et aux indications de la pyramide des âges.

Seule une observation suivie de deux années permettrait de préciser, même sur des effectifs de l'ordre du millier, le niveau probable de la mortalité Mbororo.

2.5. Accroissement

2.5.1. TAUX NET DE REPRODUCTION ET VRAI TAUX D'ACCROISSEMENT NATUREL

Avec une survie de 0,600 à 28 ans, le taux net de reproduction des Mbororo serait de :

$$5,06 \times \frac{100}{205} \times 0,600 = 1,48 .$$

Avec une survie de 0,500 au même âge il serait de :

$$5,06 \times \frac{100}{205} \times 0,500 = 1,23 .$$

Dans le premier cas nous avons un accroissement annuel de 14 pour mille et dans le second de 7,5 pour mille.

C'est cette approximation que nous retiendrons, faute de données plus précises pour cet échantillon sur la mortalité.

Nous classerons donc les *Mbororo*, à l'intérieur des limites précédentes, parmi les populations *s'accroissant à un rythme de 1 % l'an* (qui est du reste le taux d'accroissement obtenu pour les Arabes Choa, également éleveurs itinérants).

Il est possible toutefois que la mortalité des Mbororo, du fait de la salubrité du Plateau et des produits d'élevage dont ils disposent, soit aussi favorable que celle des Foulbé de l'Adamaoua.

LES FOULBÉ

1. GÉNÉRALITÉS

Les Foulbé sont les derniers venus sur ces hautes terres où ils trouvèrent d'idéales zones de pâturages pour leurs troupeaux de zébus. Leur implantation remonte au début du XIX^e siècle ; elle a été l'aboutissement de la poussée conquérante insufflée par Ousman dan Fodio, propagateur de la foi musulmane et concrétisée par les conquêtes d'Adama.

Cette pénétration se heurta aux populations déjà établies dans cette région, principalement aux Mboum (aux alentours de Ngaoundéré), aux Baya (Meiganga), aux Vouté (Tibati, Banyo), aux Niam-Niam (Galim-Tignère), aux Koutines (Kontcha) et aux Dourou (plaine Dourou) (1).

Des victoires, des refoulements (Vouté), puis des alliances avec les principales familles (surtout Mboum) de ces populations assujetties consolidèrent la conquête, ainsi du reste que la propagation de la religion musulmane, qui de proche en proche se répandit parmi les populations autochtones et clairsemées.

Ainsi donc alors que dans les régions septentrionales du Cameroun les populations païennes préservaient leurs coutumes ancestrales lors de l'invasion foulbé et se refusaient en grande majorité au contact avec les conquérants et à l'Islam, dans l'Adamaoua par contre une certaine osmose s'établit entre les nouveaux venus et les précédents occupants.

De telle sorte que si entre la Bénoué et le Lac Tchad les populations musulmanes ne sont pas plus nombreuses que les populations traditionnelles, dans l'Adamaoua par contre, à l'exception de quelques Niam-Niam, des Baya et des jeunes Dourou de la Plaine, tous les autres sont islamisés et sont numériquement majoritaires. Ici comme dans l'ensemble du Nord, la langue des Foulbé — le fulfuldé — devint la langue véhiculaire connue de tous. Du fait des alliances familiales avec les Mboum, il convient toutefois de noter que tous les Foulbé de cette région s'expriment également en langue Mboum, fait assez surprenant et qui ne se rencontre pas ailleurs.

S'il est certain qu'actuellement la puissance et l'autorité des chefferies traditionnelles des Foulbé (les Lamidats) connaissent un effacement incontestable au profit des autorités administratives locales

(1) Voici le titre des principaux ouvrages qui traitent de l'histoire et de l'organisation politique des Foulbé :

a) *en français* :

LACROIX : « Matériaux pour servir à l'histoire des Peul de l'Adamaoua », in : *Etudes camerounaises*, N° 37-38-39 et 40.

FROELICH : « Le commandement et l'organisation sociale chez les Foulbé de l'Adamaoua », in : *Etudes camerounaises*, N° 45-46.

ELRIDGE Mohamadou, différents articles parus depuis 1960 dans la revue « *Abbia* ».

K. STRUMPEL : « Histoire de l'Adamaoua » (traduction de l'allemand se trouvant dans les archives du Centre ORSTOM de Yaoundé).

b) *en anglais* :

KIRK-GREENE : « Adamaoua past and present », et R.M. EAST : « Stories of old Adamaoua ».

il n'en va pas de même pour les personnalités religieuses du monde Foulbé dont le rôle et l'influence ne paraissent pas connaître d'éclipse.

Peut-être n'est-il pas inutile de se souvenir ici de l'authenticité du sentiment religieux chez les Foulbé. Aussi convient-il de rappeler que tel ou tel marabout ou Modibo (comme AL HADJ HOUSSEINI du village de Toumbéré par exemple) lorsqu'ils avaient vingt ans partaient *à pied* pour La Mecque, ce qui représente quelques bons milliers de kilomètres. Ceux qui en revenaient, après un voyage de quelques années, étaient entourés d'une considération incontestable jusqu'à la fin de leurs jours. Les plus lettrés pouvaient alors consacrer leur temps à enseigner des rudiments du Coran à des enfants ou à de futurs marabouts, à méditer leur foi et à recopier joliment avec une grande profusion de couleurs des passages importants du Livre Sacré, comme le faisaient les enlumineurs du Moyen Age en Europe. Ces copies, ou fragments de copies, étaient recherchés par les fidèles qui les gardaient comme on conserve des reliques.

Voici à titre d'exemple un itinéraire qui a été suivi de Ngaoundéré à La Mecque vers 1911 par un marabout qui avait alors vingt ans et qui était accompagné d'une dizaine de compagnons (il s'agit d'AL HADJ HOUSSEINI cité plus haut et décédé en 1968). Ngaoundéré-Léré-Mindif-Bogo-Banmati-Tomatchadi-Balléré-Al Hadj Babo Bokomou-Bagarmi-Banga Bawranga-Darsila-Darsigna (l'on m'a précisé que c'était là la frontière entre le Tchad et le Soudan) Niala-Lubeya (qui aurait été un confluent où se regroupaient des pèlerins venant de diverses directions)-Kosti-Sunar-Ondurman (ou Khartoum)-Samaki-Djidah.

Avant d'abandonner le sujet religieux, il convient encore de dire en quelques mots le rôle des différentes personnes qui animent la religion musulmane dans cette partie de l'Afrique :

Le Marabout : peut être considéré comme le « curé » du village. C'est lui qui enseigne aux enfants les rudiments du Coran par répétitions et psalmodes continuelles. Il a son mot à dire dans l'assemblée des notables du village. Nulle hiérarchie religieuse ne le désigne à son poste. Il s'instruit durant quelques années, dès son plus jeune âge, chez un Modibo auprès duquel il est agréé. Puis il va s'établir selon sa préférence et les offres d'établissement que lui feront les chefs de village, dans telle ou telle localité de brousse. Il semble pouvoir la quitter, s'il le désire, de son propre gré.

Le Modibo : c'est le « savant » en écriture coranique, qui sait commenter les textes saints (mais seuls certains d'entre eux ont le pouvoir de les traduire). Il assure la formation des futurs marabouts, qui viennent spontanément solliciter son patronage. Certains vivent isolés dans de petits villages de brousse où une réputation de sainteté les accompagne parfois.

L'Iman : c'est lui qui adresse à Dieu la prière des fidèles dans la mosquée (cette dernière n'est souvent, dans les villages de brousse, qu'un simple emplacement à ciel ouvert destiné à la prière publique). Ce lieu réservé est entouré d'une clôture d'herbes tressées et son sol est recouvert de sable. A la porte de cet emplacement on peut trouver quelques récipients d'eau posés sur des pierres pour permettre aux fidèles d'effectuer les ablutions d'usage).

Le Ladan : c'est lui qui avertit les fidèles de l'heure de la prière, depuis le matin jusqu'au coucher du soleil, en chantant le traditionnel appel à la prière musulmane.

Le Goni : c'est un homme dont la fonction est de connaître le Coran par cœur. Il semble être celui qui fait dominer la lettre sur l'esprit dans une société où l'écriture, souvent incertaine, est rare. Il se trouve généralement dans les centres assez importants et est souvent de race Bornouane.

Si nous avons un peu insisté sur la religion vécue des Foulbé, c'est qu'elle a de multiples incidences dans la vie de cette population et en particulier dans l'instruction donnée aux jeunes enfants.

Dans tous les groupes que nous avons étudiés sous cet angle (une vingtaine dans le Nord-Cameroun) les Foulbé sont les seuls (avec les Mbororo) à préférer pour leurs enfants un enseignement

coranique ou maraboutique à un enseignement « moderne » (officiel ou missionnaire). Dans l'échantillon important de plus de 4 300 Foulbé que nous avons constitué afin de l'observer démographiquement durant deux ans, seuls 8 % des enfants de 5 à 14 ans suivaient un enseignement « moderne » (en français), contre 28 % suivant un enseignement maraboutique (et 64 % ne suivant aucun enseignement). Les autres populations islamisées (récemment) de l'Adamaoua choisissent toutes pour la majorité de leurs enfants un enseignement « moderne », quel que soit du reste le degré de scolarisation de chacun de ces groupes. Seuls les Foulbé et les Mbororo (ainsi du reste que les Laka, anciens captifs des Foulbé) s'orientent de préférence vers la forme traditionnelle de l'enseignement maraboutique.

On ne peut enfin parler des Foulbé sans évoquer le point suivant, qui est à mon sens très important et qui sera mis en lumière au moyen de la carte suivante. Je veux parler de leur aptitude à grouper autour d'eux des représentants d'autres ethnies et par cela même — par la voie sans doute de la religion — à estomper les barrières ethniques.

Il est exceptionnel de rencontrer dans un village Niam-Niam, Dourou, Mafa, Mofou, etc., des représentants d'autres ethnies établies dans ces villages, alors que c'est en fait la loi générale des villages Foulbé qui groupent des représentants de nombreuses races.

La carte suivante donne pour deux cantons pris dans leur intégralité une illustration de ce qui vient d'être dit.

Elle comprend trois catégories de villages : Dourou, Mboum et Foulbé. Les villages Dourou ne sont peuplés que de Dourou (comme ailleurs les villages Niam-Niam, Kolbila, Voko, etc.). Les villages Mboum contiennent un grand nombre de Dourou qui sont venus de Reï-Bouba et ont préféré la loi des chefs Mboum à celle de leur terroir d'origine (voir le chapitre Dourou à ce sujet). Les Mboum étant les anciens suzerains de l'Adamaoua dépossédés par les Foulbé ont ainsi accepté une population laborieuse et intelligente sans laquelle, à vrai dire — vu leur petit nombre et leur éclatement — ils ne pouvaient vivre.

Les villages Foulbé eux par contre contiennent généralement autour d'une ossature Foulbé, des Laka, des Dourou, des Mboum..., et parfois aussi des émigrés du sud du Cameroun. Dans presque chacun de ces villages, pourtant peu peuplés, on rencontre un marabout (voir carte). On peut remarquer également que l'espacement entre les villages Foulbé (éleveurs) est plus important que celui des villages des populations agricoles Dourou et Mboum.

De nombreuses études ont été consacrées à l'histoire des Foulbé de l'Adamaoua, ainsi qu'à leur structure politique et sociale. Nous en avons signalé quelques-unes, en note, au début de ce chapitre de telle sorte que nous renvoyons les intéressés à ces articles.

Avant de passer à l'analyse des données démographiques observées disons que, dans ses grandes lignes, la démographie des Foulbé de l'Adamaoua se distingue légèrement de celle des Foulbé établis au nord de la Bénoué. La fécondité y est plus soutenue et la salubrité des hautes terres (jointe à la variété des ressources) entraîne des mortalités plus faibles. De telle sorte que les Foulbé de l'Adamaoua présentent un taux d'accroissement positif et par cela même se distinguent de ceux du Nord Bénoué qui, comme cela a été déjà observé par ailleurs en différentes occasions, présenteraient un état démographique stationnaire.

Il n'est pas impossible que cette différence, en ce qui concerne la fécondité tout au moins, soit due à une meilleure préservation des vertus ancestrales chez les Foulbé — surtout éleveurs — de l'Adamaoua.

Le tryptique Mbororo — Foulbé éleveurs — Foulbé agriculteurs du Nord, montre peut-être le sens d'une évolution démographique, qui est plus « saine » chez les éleveurs nomades Mbororo, « normale » chez les éleveurs sédentaires Foulbé et stagnante chez les agriculteurs sédentarisés et métissés du Nord-Bénoué.

2. DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE DES FOULBÉ ÉLÈVEURS DE L'ADAMAOUA

Echantillon de 4 329 personnes représentant l'intégralité de la population Foulbé du canton de Mbang-Foulbé.

Comme pour certains autres échantillons nous possédons ici deux séries de résultats ; la première série est issue d'interrogatoires rétrospectifs réalisés en 1966 lors d'un inventaire de base (I_0). L'autre série provient d'une observation suivie réalisée durant deux années sur cet échantillon, avec passages semestriels dans chaque famille.

Ce seront principalement les résultats de l'observation suivie qui seront présentés ici, car cette méthode donne des résultats de meilleure qualité que ceux obtenus par interrogatoires rétrospectifs. Nous présenterons néanmoins également des données issues de l'interrogatoire rétrospectif, surtout pour l'étude du régime matrimonial.

2.1. Etat de la population

2.1.1. PYRAMIDE DES ÂGES

Par rapport aux pyramides des âges déjà présentées dans ce volume, la pyramide des Foulbé se caractérise par une base plus rentrée (moindre fécondité) et un sommet plus fourni (davantage de vieux). Nous verrons dans les deux dernières pyramides présentées (Mixtes et Laka) ces deux caractéristiques de plus en plus marquées.

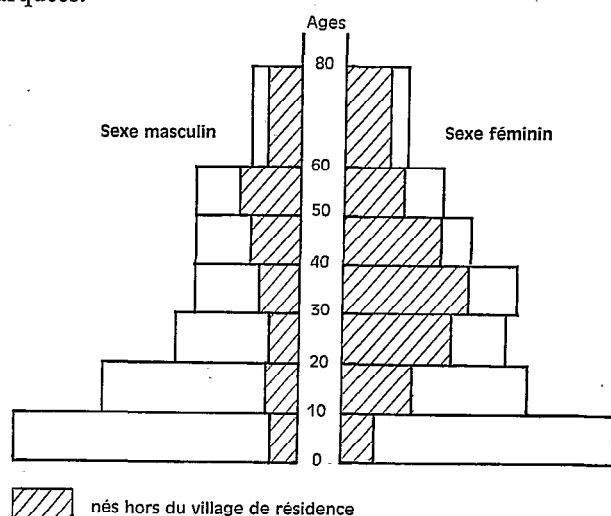


FIG. 23. — Pyramide des âges Foulbé.

Comme dans la plupart des autres pyramides on remarque également ici :

— une sous-déclaration des jeunes filles de 10 à 19 ans (il semble toutefois qu'elle soit plus légère dans cet échantillon que dans ceux se rapportant aux autres ethnies)

— une émigration masculine assez nette de 15 à 49 ans. Cette émigration se dirige surtout sur Ngaoundéré, mais peut également s'orienter vers les autres centres importants du Nord-Cameroun où les Foulbé sont établis en majorité (Garoua, Maroua).

Remarquons enfin que la pyramide Foulbé est la seule où les effectifs féminins soient supérieurs aux effectifs masculins après 60 ans.

2.1.2. GRANDS GROUPES D'ÂGES

Les proportions obtenues sont les suivantes :

0 - 14 ans :	37 %
15 - 59 ans :	53 %
60 ans et + :	10 %.

Cette répartition indique dès l'abord que la fécondité des Foulbé éleveurs de l'Adamaoua est meilleure que celle des Foulbé agriculteurs du Nord.

Deux études l'attestent sans ambiguïté.

L'échantillon que j'ai constitué au Nord de la Bénoué n'offrait qu'environ 25 % de moins de 15 ans chez les Foulbé.

Un autre échantillon, plus important au point de vue numérique, donnait aux Foulbé septentrionaux 27 % de moins de 15 ans (chiffre voisin du notre), alors que ceux de l'Adamaoua présentaient dans cette même enquête 34 % de moins de 15 ans.

Ainsi donc il semble assuré que la structure des populations Foulbé est différente en Adamaoua et au nord de la Bénoué. Et dès l'instant nous pouvons dire que cette différence est surtout l'indice d'une fécondité moins altérée chez les Foulbé éleveurs du Plateau, qui ont su mieux que les autres, du nord, préserver leurs valeurs morales ancestrales.

Notons au passage que les Mboum (du Plateau eux aussi) présentent la même structure que les Foulbé (ainsi du reste que la même fécondité), ce qui comme nous l'avons déjà dit dénote bien l'osmose humaine qui peu à peu a été réalisée entre ces deux groupes depuis le début du XIX^e siècle, date de la conquête Foulbé.

2.1.3. NOMBRE MOYEN DE RÉSIDANTS PAR « SARÉ »

De même que la structure par âges, la répartition du nombre de résidants par habitation est voisine chez les Mboum et les Foulbé. Ces deux ethnies du Plateau offrent un nombre moyen d'habitants par « saré » presque semblable puisqu'il est de 5,7 chez les Mboum et de 5,5 chez les Foulbé (contre 7,5 chez les Dourou du Plateau). Nous renvoyons à la figure 12 qui reproduit bien le parallélisme des deux courbes de répartition.

Nos 790 « sarés » Foulbé présentent la répartition suivante (‰) :

1, 2 et 3 personnes	400
4, 5 et 6 —	289
7, 8 et 9 —	173
10 à 14 —	102
15 à 19 —	30
20 et plus —	6
Total	1 000

Comparé à la répartition obtenue chez les Foulbé agriculteurs du nord Bénoué (65 % de sarés de 1 à 3 personnes dans le nord Bénoué, contre 40 % dans l'Adamaoua) cet indice dénote également un plus fort peuplement des sarés Foulbé de l'Adamaoua, ce qui est en relation avec ce qui a déjà été dit sur la structure par âge et la fécondité.

2.1.4. RELIGION - SCOLARISATION - PROFESSION

Religion :

Tous les Foulbé du canton rural considéré sont *musulmans*, et ceci sans aucune exception.

Rappelons, en outre, qu'outre les Foulbé une assez nombreuse population islamisée s'est établie dans les villages des Foulbé, qui par l'authenticité de leur foi sont des propagateurs d'une religion universaliste dont la nature même est supra ethnique.

Scolarisation :

Dans le canton considéré, 284 enfants fréquentent un enseignement dispensé par le marabout du village (178 garçons et 106 filles), alors que seuls 80 enfants fréquentent un enseignement « moderne » en langue française (65 garçons et 15 filles).

Sur les 1 013 enfants qui représentent les effectifs scolarisables nous avons donc une proportion nettement supérieure en faveur de l'enseignement coranique traditionnel puisque :

28 % des effectifs scolarisables suivent un enseignement coranique, et 8 % seulement un enseignement « moderne ».

Ces proportions nous montrent bien que les populations Foulbé du Plateau sont extrêmement attachées à leur forme d'enseignement traditionnel, et qu'aucune autre population du Nord Cameroun n'est aussi éloignée de l'enseignement « laïc » que les Foulbé du Plateau (ainsi que leurs frères Mbororo).

Profession (du chef de « saré »)

65 % des chefs de « saré » pratiquent une profession en rapport avec l'élevage (cultivateurs et éleveurs, ou éleveurs seulement, ou bergers de leurs pères, ou bergers salariés).

En outre nous obtenons (en %) :

Agriculteurs	24
Sans profession	4,5
Marabouts	3,5
Commerçants, bouchers, tailleurs	2
Indéterminés	1

Comme la plupart des chefs de saré qui ont une activité principale différente de l'élevage (cultivateur, marabout, boucher, chauffeur, etc.) possèdent également de petits ou de gros troupeaux de zébus, on peut sans risque d'erreur affirmer que 90 % de la population active Foulbé de l'Adamaoua est en rapport avec l'élevage.

Signalons ici le rôle social du troupeau qui sans être obligatoirement un facteur de revenu (malgré le croît) est toujours un élément important du prestige social dans les sociétés pastorales.

2.2. Régime matrimonial

2.2.1. ENDOGAMIE

Par définition toutes les premières épouses des chefs de saré sont Foulbé puisque c'est sur cette base que nos échantillons ethniques ont été constitués.

Parmi les 2^e, 3^e, ..., *n*-ièmes épouses nous observons que 92 % d'entre elles sont Foulbé, et que seules 8 % appartiennent à des ethnies différentes (Laka principalement — anciens serviteurs des Foulbé —, puis Mboum, Baya, etc.).

2.2.2. AGE AU PREMIER MARIAGE

Femmes :

Comme ailleurs, chez les Foulbé du Nord, ici aussi l'âge au premier mariage de la femme est centré sur 14 ans.

Pour les 1 488 femmes ayant fourni une précision sur ce point, nous obtenons la répartition suivante :

10 ans	1
11 —	10
12 —	49
13 —	385
14 —	584
15 —	375
16 —	63
17 —	8
18 —	6
19 —	2
20 —	2
21 —	1
22 —	2
Total	1 488

Cette répartition nous montre que la grande majorité des jeunes épousées se marie à l'âge de la puberté, et que les alliances conclues avant cet âge sont souvent des mariages préférentiels d'honneur décidés par les parents.

Hommes :

Pour les hommes la répartition nous indique que la majorité d'entre eux effectue leur 1^{er} mariage entre 20 et 24 ans, bien qu'un certain retard au mariage soit constaté pour de nombreux autres, sans doute en raison des impératifs d'une dot (l'exploitation n'a pas porté sur ce point en Adamaoua).

Voici la répartition obtenue pour les 643 hommes concernés :

Moins de 20 ans	111
De 20 à 24 ans	233
De 25 à 29 ans	186
30 ans et plus	113
Total	643

2.2.3. NUPTIALITÉ - DIVORTIALITÉ

Par rapport aux deux principales ethnies avoisinantes (Mboum et Dourou) la nuptialité des Foulbé, ainsi que leur divortialité, est sensiblement plus forte (et ceci pour les deux années d'observation suivie).

Ceci est une nouvelle confirmation de ce que nous écrivions il y a six ans, à savoir que *le principal effet démographique de l'islamisation est la multiplication des remariages* de la femme.

Les deux séries de taux issus des événements effectivement observés durant deux ans (il ne s'agit pas ici d'interrogatoires rétrospectifs) le prouve de façon certaine.

En effet si nous comparons en ce domaine :

— les Dourou de la Plaine de Mbé dont la moitié environ est christianisée et l'autre moitié islamisée ;

— les Dourou du Plateau dont 90 % sont islamisés, mais assez récemment (1 ou 2 générations) et souvent superficiellement ;

— et les Foulbé islamisés de base.

Nous obtenons les résultats suivants :

Taux de nuptialité

	1 ^{re} année d'observation (‰)	2 ^e année d'observation (‰)
Dourou de Plaine (1 seule année d'observation)	12	
Dourou du Plateau	17	18
Foulbé	27	34

Taux de divortialité

Dourou de Plaine (1 seule année d'observation)	2	
Dourou du Plateau	6	6
Foulbé	12	15

On peut ajouter à ces taux d'autres indicateurs également obtenus d'après les mariages effectivement observés sur la zone d'enquête durant deux années entières.

Ces divers indicateurs montrent que l'on se marie, et que l'on se remarie, à des âges plus avancés chez les Foulbé que dans les deux groupes Dourou, et ceci pour les deux sexes évidemment.

Ce qui revient à dire que la société Foulbé se caractérise en matière de régime matrimonial par des remariages successifs jusqu'à des âges avancés (puisque 66 % des hommes mariés dans l'année ont 35 ans et plus).

(Moyenne des deux années d'observation)

	Dourou Plateau	Mbé	Foulbé
— Age moyen des femmes devenant :			
1 ^{re} épouse	18	15	29
2 ^e épouse ou plus	25	30	31

— Age moyen des hommes épousant une :

1 ^{re} épouse	27	24	36
2 ^e épouse ou plus	40	45	48

Mariages à 35 ans et plus
Somme des mariages observés (en %) :

	Dourou Plateau	Mbé	Foulbé
— Hommes	37	59	66
— Femmes	10	27	34

Enfin une dernière caractéristique issue de l'observation suivie recoupe également les données précédentes. Il s'agit de la *proportion de femmes effectuant leur 1^{er} mariage en devenant 1^{re} épouse* (ce qu'on pourrait appeler le mariage « européen ») par rapport à l'ensemble des mariages annuels (en %) :

Dourou Plateau	36
Mboum	16
Foulbé	4

et pour mémoire :

Mixtes	9
Laka	6

D'autres données très utiles sont issues de l'inventaire de base, et il convient également de les présenter ici.

DONNÉES ISSUES DE L'INVENTAIRE INITIAL

(1) *Nombre d'épouses actuelles du mari (polygamie stricto sensu)*

Les 827 hommes mariés de notre échantillon totalisent actuellement 1 211 épouses, ce qui représente 146 épouses pour 100 hommes mariés.

Voici le détail de la répartition observée par rapport aux Dourou et aux Mboum voisins :

TABLEAU XXXVI

Nombre moyen d'épouses actuelles (%)

	1 épouse	2 épouses	3 épouses	4 épouses et plus
Foulbé	67,5	22	7,5	3
Mboum	68,5	25	5,5	1
Dourou Plateau	71	23,5	4,5	1

(2) *Variation du nombre d'épouses actuelles selon l'âge du mari*

Le tableau suivant nous indique que, comme partout ailleurs le nombre moyen d'épouses augmente avec l'âge du mari. Chez les Foulbé éleveurs de l'Adamaoua cette progression est toutefois plus nette après l'âge de 45 ans.

TABLEAU XXXVII

Nombre d'épouses selon l'âge du mari

Av. 20 ans	20 - 24 ans	25 - 29 ans	30 - 34 ans	35 - 39 ans	40 - 44 ans	45 - 49 ans	50 - 54 ans	55 - 59 ans	60 ans et +
1	1,06	1,04	1,17	1,37	1,38	1,62	1,59	1,67	1,70

Le graphique suivant nous montre qu'après 45 ans la progression est sensiblement plus forte chez les Foulbé que chez les Dourou du Plateau.

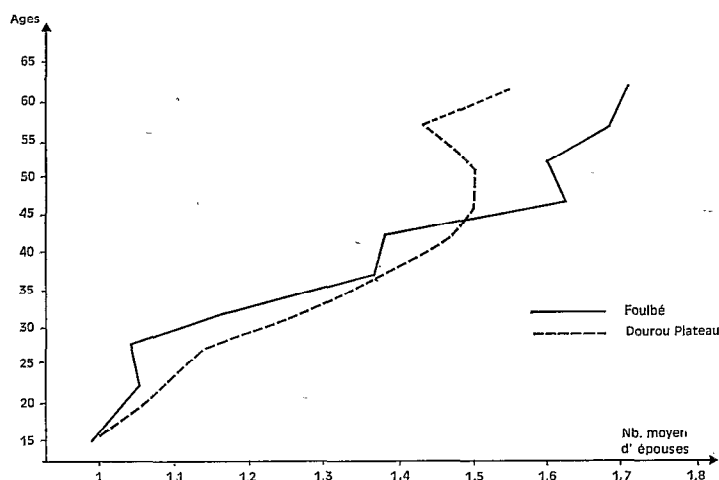


FIG. 24. — Nombre d'épouses selon l'âge du mari chez les Foulbé et chez les Dourou du Plateau.

Cette représentation nous amène à la question de la richesse matérielle souvent liée à la polygamie. L'accumulation de la richesse aux âges avancés permettrait d'avoir un plus grand nombre d'épouses.

Rappelons que tous les groupes étudiés ici sont islamisés, plus ou moins fortement certes, mais que nulle comparaison sur les hauts plateaux de l'Adamaoua n'est possible avec une ethnie demeurée totalement « traditionnelle » (du type Mafa ou Mofou pour le Nord) car il n'en subsiste plus ici.

(3) Nombre moyen de mariages par femme

Les 1 501 femmes mariées (ou l'ayant été) figurant dans notre échantillon totalisent 2 653 mariages, soit 177 mariages pour 100 femmes.

Il est intéressant de comparer les séries par groupes d'âges obtenues chez les Foulbé et chez les Dourou du Plateau, car ces derniers bien qu'islamisés récemment, ne semblent l'être que superficiellement (ils n'offrent que 143 mariages pour 100 femmes). Nous voyons que la séparation des deux séries s'effectue à partir du groupe 25 - 29 ans, pour s'accroître de plus en plus aux âges avancés.

Nous avons fait figurer sur le graphique la courbe des Laka (anciens serviteurs des Foulbé) où la cascade des remariages féminins est la plus importante (et la fécondité la moindre).

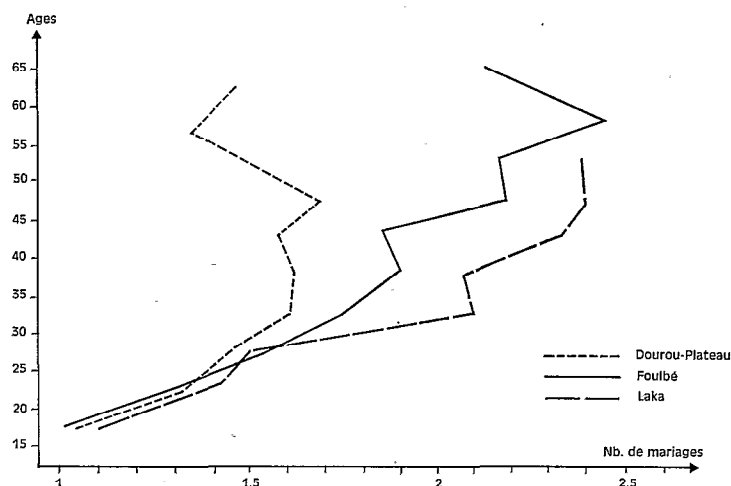


FIG. 25. — Nombre de mariages par femme selon l'âge.

Si nous rapprochons de ce graphique les données obtenues sur la fécondité, nous voyons qu'elles sont en relation :

Nombre d'enfants mis au monde par 100 femmes :

Dourou du Plateau	440
Foulbé	350
Laka	170

c'est-à-dire que plus les remariages des épouses sont importants et plus la fécondité est faible.

(4) *Indice de polygamie relative*

Cet indice qui résume, dans le domaine du régime matrimonial, les données obtenues par interrogatoires rétrospectifs lors de l'inventaire initial, fait ressortir le nombre moyen d'épouses successives que les hommes ont durant leur vie.

Il s'obtient en faisant le produit du nombre moyen d'épouses actuelles par le nombre moyen de remariages des femmes.

Pour les Foulbé cet indice est de :

$$1,46 \times 1,77 = 2,58$$

(Dourou : 1,96 - Laka : 2,99).

Comme le montre le graphique suivant, cet indice est également en relation avec la fécondité.

Ainsi donc, au terme de ce paragraphe sur le régime matrimonial des Foulbé, nous pouvons dire aussi que les Foulbé éleveurs de l'Adamaoua présentent en ce domaine des indices plus modérés que ceux observés (il y a quelques années) auprès d'un échantillon de Foulbé agriculteurs du Nord de la Bénoué.

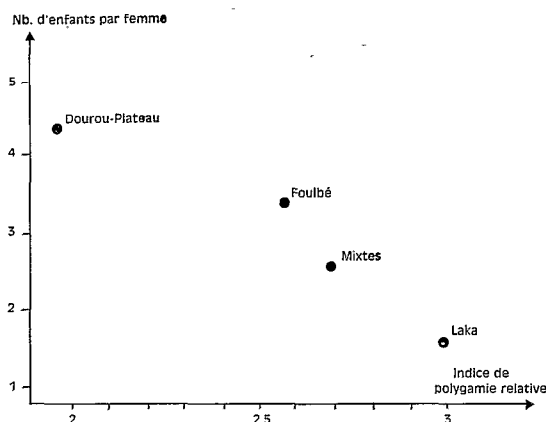


FIG. 26. — Relation entre l'indice de polygamie relative et le nombre moyen d'enfants par femme, pour différentes sociétés.

	Foulbé éleveurs Adamaoua	Foulbé agriculteurs Nord Bénoué
Nombre moyen d'épouses actuelles	146	127
Nombre de mariages des épouses	177	273
Indice de polygamie relative	258	347

Le deuxième terme (encadré) du tableau précédant nous montre que les remariages des épouses sont nettement plus faibles en Adamaoua, de telle sorte que (bien que la polygamie, stricto sensu, soit demeurée traditionnelle), les Foulbé éleveurs du Plateau conservent une fécondité moyenne et soutenue comme nous allons le voir dans le paragraphe suivant.

2.3. Natalité - Fécondité

2.3.1. TAUX BRUT DE NATALITÉ GÉNÉRALE

Durant les deux années d'observation suivie effectuées sur cet échantillon de 4 329 Foulbé nous avons obtenu exactement le même *taux brut de natalité* de 27 ‰. Comme ce taux avait également été enregistré lors de l'inventaire de base avec le procédé des interrogatoires rétrospectifs sur les événements survenus dans les douze derniers mois, il semble bien qu'il soit *tout à fait représentatif du niveau de la natalité des Foulbé éleveurs du Plateau*.

L'âge moyen des maternités est compris entre 26 et 27 ans pour toutes les années d'observation :

26 ans 8 mois	I_0	(interrogatoires rétrospectifs)
26 ans 4 mois	I_{1-2}	(observation suivie)
26 ans 1 mois	I_{3-4}	(observation suivie)

(chez les Foulbé agriculteurs du nord Bénoué il avait été fixé à 26 ans 3 mois).

2.3.2. INDICE DE STÉRILITÉ RELATIVE

Sur 1 501 femmes mariées, et âgées de 16 ans et plus, de notre échantillon, 434 sont demeurées sans enfant après au moins 2 ans de mariage, ce qui nous donne un indice de *stérilité relative* de 29 ‰ (contre 14 chez les Dourou du Plateau).

Le même mode de calcul avait donné 35 ‰ chez les Foulbé agriculteurs du nord.

Cette stérilité apparente est donc du même ordre que celle enregistrée dans le nord, bien que légèrement inférieure. Cette légère différence se concrétise du reste en un chiffre, celui du nombre moyen d'enfants mis au monde par femme, qui est pour les Foulbé de 3,5 en Adamaoua, et de 2,9 chez les agriculteurs du nord, comme nous allons le déterminer maintenant.

2.3.3. TAUX DE FÉCONDITÉ PAR ÂGE. NOMBRE MOYEN D'ENFANTS MIS AU MONDE PAR FEMME

L'allure générale des courbes des taux de fécondité se rapportant à I_0 (interrogatoires rétrospectifs), I_{1-2} et I_{3-4} (2 années d'observation suivie) est très voisine ainsi qu'il apparaît au graphique suivant.

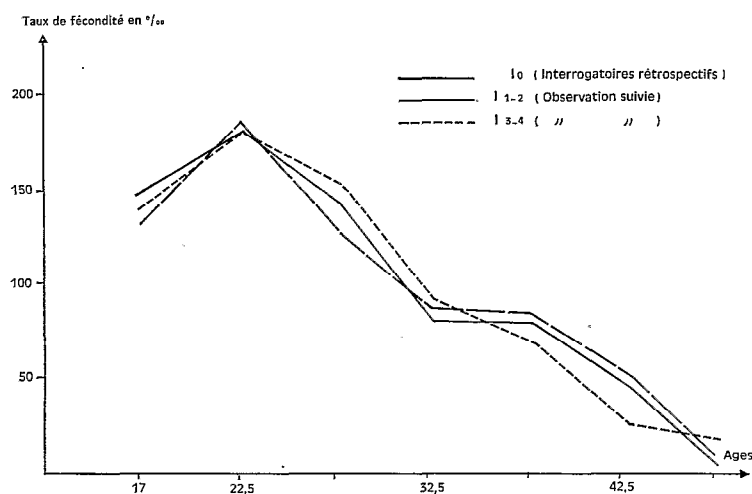


FIG. 27. — Taux de fécondité par âge (Foulbé).

Le tableau suivant donne le détail des taux observés durant les 3 années présentées au graphique précédent.

TABLEAU XXXVIII

Taux de fécondité par groupe d'âges des Foulbé
(trois années d'observation : 1 « rétrospective » et 2 « suivies ») (‰)

	14 - 19 ans	20 - 24 ans	25 - 29 ans	30 - 34 ans	35 - 39 ans	40 - 44 ans	45 - 49 ans
I_0	131	185	131	85	81	54	8
I_{1-2}	145	180	145	80	81	48	8
I_{3-4}	136	185	152	91	69	27	17

La relative régularité obtenue nous invite à penser que nous ne devons pas être loin des valeurs réelles de la fécondité des Foulbé du Plateau.

En prenant la moyenne des taux issus des différentes années d'observation effectuées, nous calculons le *nombre moyen d'enfants mis au monde par femme en âge de procréer*. C'est ainsi que *100 femmes mettent au monde 352 enfants* (contre 290 chez les Foulbé du Nord Bénoué).

Ainsi donc, un moindre remariage des femmes, une moindre stérilité relative, entraînent une fécondité sensiblement supérieure chez les Foulbé éleveurs de l'Adamaoua par rapport à celle des Foulbé agriculteurs du Nord Bénoué.

2.4. Mortalité

2.4.1. TAUX BRUT DE MORTALITÉ

Pour l'échantillon de 4 329 personnes présenté ici, le taux brut de mortalité générale a été de 15 ‰ durant la première année d'observation (I_{1-2}), et de 17 ‰ durant la seconde année (I_{3-4}).

Le taux moyen obtenu est donc de 16 ‰.

Durant ces deux années d'observation les mortalités générales masculine et féminine ont été sensiblement égales.

Ce qu'il convient de dire de suite au sujet de ce taux qui peut paraître bas, c'est qu'il est conforme à ceux qui ont été obtenus jusqu'alors par la voie des vastes enquêtes de type classique.

Rappelons qu'au Nord de la Bénoué, pour une quinzaine d'ethnies que j'ai étudiées en 1962-1963, l'échantillon d'agriculteurs Foulbé constitué offrait le taux de mortalité générale le plus faible (environ 20 ‰).

Dans cette même zone la MISOENCAM avait également trouvé un taux de 20 ‰ dans la strate « islamisés ».

Pareillement, dans la zone Sud Bénoué, cette même MISOENCAM (1) attribuait un taux de 16 ‰ à la strate « islamisés », taux voisin de ceux que nous avons obtenus par observation suivie mais sur des effectifs moins importants.

Tous ces résultats sont donc constants et l'on peut, je le pense, les considérer comme représentatifs de la mortalité affectant les Foulbé de l'Adamaoua.

Rappelons que la variété des ressources agricoles et pastorales jointe à un climat tempéré par l'altitude rendent le haut plateau de l'Adamaoua beaucoup plus salubre que les autres régions septentrionales du Cameroun. Et même des populations qui vivent de façon assez retirée, comme les Dourou du Plateau par exemple, présentent un taux de l'ordre de 23 ‰ qui est bien inférieur à ceux enregistrés sur des populations à évolution voisine dans le Nord du Cameroun.

2.4.2. TAUX DE MORTALITÉ PAR GROUPE D'ÂGES ET TABLE DE SURVIE

Mortalité infantile

Les deux années d'observation ont apporté respectivement des taux de 76 et de 93 ‰.

(1) Voir « Enquête démographique au Cameroun ». Résultats définitifs pour la région Nord, 1962-1964. Service de la Statistique du Cameroun et INSEE Coopération.

Nous retiendrons donc le taux moyen de 85 ‰.

Remarquons que ce taux est le plus faible enregistré sur le Plateau, qu'il a été obtenu par observation suivie, et qu'il ne doit pas être très éloigné de la réalité (peut-être un peu sous-estimé, mais de toute façon étant inférieur à 100 ‰).

Mortalité de 1 à 4 ans (post-infantile)

Pour les deux années d'observation ce taux a été respectivement de 13 et de 16 ‰ (11 ‰ en I_0 , avec le procédé des interrogatoires rétrospectifs).

C'est là un taux qui est dans la ligne de la mortalité infantile observée, et qui est également le plus faible enregistré sur le Plateau.

Disons que les populations Foulbé, contrairement à presque toutes les autres sociétés, connaissent des préparations particulières au point de vue culinaire (bouillies) pour les jeunes organismes, qui ne passent pas ainsi après le sevrage directement à l'alimentation solide des adultes.

Les taux sont ensuite inférieurs à 10 ‰ jusqu'à 30 ans pour s'élever graduellement au-delà de cet âge.

Table de survie

Pour chacune des deux années d'observation la *vie médiane* (500 survivants pour 1 000 nés vivants) s'établit respectivement à 58 ans et à 60 ans.

Nous retiendrons pour les Foulbé de l'Adamaoua la Table de survie issue de l'observation I_{1-2} qui paraît la plus probable.

Précisons que la MISOENCAM avait établi pour son échantillon général (toutes ethnies mêlées) une vie probable de 50 ans dans le Sud Bénoué (dans des conditions identiques, c'est-à-dire pour un échantillon d'ensemble de 15 000 personnes en Adamaoua, l'observation suivie nous donne une vie médiane de 49 ans).

Ainsi donc la Table de survie des Foulbé de l'Adamaoua est certainement une des plus favorable du Cameroun, bien que les populations Foulbé, contrairement à d'autres, ne s'engagent que très prudemment sur les voies de la « civilisation moderne » et s'en tiennent, en zone rurale, généralement à leur expérience traditionnelle et ancestrale.

TABLEAU XXXIX

Table de survie

Ages	Survivants
0	1 000
1	924
5	876
10	867
20	841
30	782
40	712
50	641
60	481

Avec une Table de survie de cette composition l'espérance de vie est de :

51 ans à la naissance (E_0)
et de 53 ans à l'âge de 5 ans (E_5)

Notons le faible écart existant entre E_0 et E_5 , qui ici encore rapproche plutôt les populations Foulbé des populations riveraines de la Méditerranée que des populations d'Afrique Noire.

Ainsi donc nous pouvons dire que nous avons affaire avec les Foulbé à une société bien distincte des populations traditionnelles de savane de l'Afrique Noire, tant par sa structure par âge, que par sa fécondité et sa mortalité.

2.5. Accroissement naturel et conclusions

2.5.1. TAUX BRUT D'ACCROISSEMENT NATUREL

Les différents taux bruts observés durant deux années d'observation donnent un *accroissement naturel annuel de l'ordre de 1 %* (par an).

2.5.2. TAUX NET DE REPRODUCTION ET TAUX DE LOTKA

En éliminant les effets de la structure par âge on calcule que dans les conditions actuelles de fécondité et de mortalité, *100 femmes de 14 à 49 ans seront remplacées aux mêmes âges, à la génération suivante, par 141 femmes.*

$$R_0 = 3,52 \times \frac{100}{205} \times 0,822 = 1,41$$

soit un vrai taux d'accroissement naturel de :

$$(1+x)^{26} = 1,41$$

$$x = 0,013$$

d'où
soit : 13 ‰.

Ainsi donc avec les deux modes de calcul nous aboutissons à un résultat voisin et favorable puisqu'il laisse aux Foulbé éleveurs de l'Adamaoua un *taux d'accroissement annuel compris entre 1 et 1,5 % l'an.*

Ce résultat est important en ce sens que les Foulbé de l'Adamaoua représentent environ 1/3 des effectifs Foulbé du Cameroun, et que les résultats obtenus par différentes voies sur les Foulbé agriculteurs du Nord plaçaient ces derniers parmi les ethnies stationnaires, voire décroissantes.

Ainsi donc, grâce à la fois à une fécondité moins altérée et à une moindre mortalité, les Foulbé de l'Adamaoua ne semblent pas être guettés par le spectre inquiétant d'une décroissance numérique, mais peuvent au contraire contribuer à maintenir la civilisation traditionnelle Foulbé à sa place dans le Nord du Cameroun, qui est présentement la première (c'est la deuxième en importance numérique dans tout le territoire camerounais, l'ethnie la plus nombreuse étant les Bamiléké du Cameroun du Sud).

Nous analyserons maintenant les résultats se rapportant à la dernière société islamisée étudiée dans ce volume, qui est celle des Laka, anciens captifs et ex ou actuels serviteurs des populations Foulbé du Plateau.

LES LAKA DU PLATEAU DE L'ADAMAOUA

1. GÉNÉRALITÉS

Il convient de préciser dès le début de ce chapitre que nous ne nous proposons pas ici d'étudier les Laka en tant que société ethnique, mais de restituer uniquement les données démographiques que nous avons collectées sur des groupuscules Laka déracinés et éparpillés du Plateau de l'Adamaoua.

Le véritable terroir Laka se situe en fait à quelques deux cents kilomètres plus au Nord, de part et d'autre de la frontière Cameroun-Tchad à l'Est de l'Arrondissement de Tcholliré. Vers 1960 les populations Laka établies dans cet Arrondissement étaient estimées à 12 000 environ.

Par contre nulle appréciation ne semble possible en ce qui concerne les Laka établis sur le Plateau de l'Adamaoua et cela pour les raisons suivantes :

— les Laka établis sur le Plateau ne sont pas groupés en villages distincts, mais sont disséminés en de multiples villages Foulbé ;

— ayant été capturés par les uns ou les autres (Foulbé, Mboum, Dourou) au XIX^e siècle lors de l'invasion peuhle, ils sont presque tous, sur le Plateau, devenus « serviteurs ». Il n'existe guère de famille Foulbé un tant soit peu importante où on ne trouve un vieil homme ou une vieille femme Laka, qui est en fait tout à fait intégré à la famille. L'esclavage ayant été aboli les enfants de ces « serviteurs » d'hier ont trouvé la liberté et se sont établis à leur propre compte, ici ou là, mais presque toujours dans des villages Foulbé. Les Foulbé ont baptisé ces serviteurs d'hier de noms distincts qui sont encore utilisés de nos jours et c'est ainsi que les Biro, Djouldé, Djoumba, Hartou, Doulaï, Dourmani, Harna, Djabo, etc., sont des noms de serviteurs ou de servantes.

Il est de la sorte difficile d'estimer dans l'Adamaoua l'importance numérique de cette population, tout à fait éclatée, d'anciens serviteurs dont les hommes et les femmes ont souvent épousés des membres d'autres ethnies.

Nous avons pu néanmoins isoler 224 familles où les deux conjoints sont Laka et c'est l'analyse des résultats démographiques de cet échantillon que nous allons présenter maintenant. Bien que cet échantillon soit de taille réduite, puisqu'il ne compte que 666 personnes qui ont été observées de façon suivie durant deux années pleines (plus une année « rétrospective »), les résultats obtenus sont néanmoins extrêmement cohérents et très révélateurs de l'état démographique catastrophique des Laka du Plateau de l'Adamaoua. Tous les indicateurs se recoupent parfaitement, qu'il s'agisse de la structure par âge, de la stérilité et de la fécondité, ou du régime matrimonial, pour affirmer la forte décroissance de ces populations, jadis asservies et déracinées.

2. DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE

Echantillon de 666 personnes éparpillées dans l'Arrondissement de Ngaoundéré ; cet échantillon représente la population de 224 unités d'habitation familiale (« saré ») où le chef de « saré » et sa première épouse sont Laka.

Cet échantillon a été observé et inventorié à cinq reprises durant deux années entières (observation suivie semestrielle).

Pour avoir une idée de la répartition et de l'éparpillement des Laka sur le Plateau de l'Adamaoua, on peut considérer la carte de population présentée au chapitre Foulbé. On y remarque de petites unités Lala (10 à 20 personnes), dans presque tous les villages Foulbé du canton de Mbang-Foulbé et généralement aucune dans les villages Mboum et Dourou du canton mitoyen de Dourou Plateau.

2.1. Etat de la population

2.1.1. PYRAMIDE DES ÂGES ET GRANDS GROUPES D'ÂGES

C'est là la pyramide la plus étonnante que l'on puisse trouver en zone rurale dans le Nord du Cameroun.

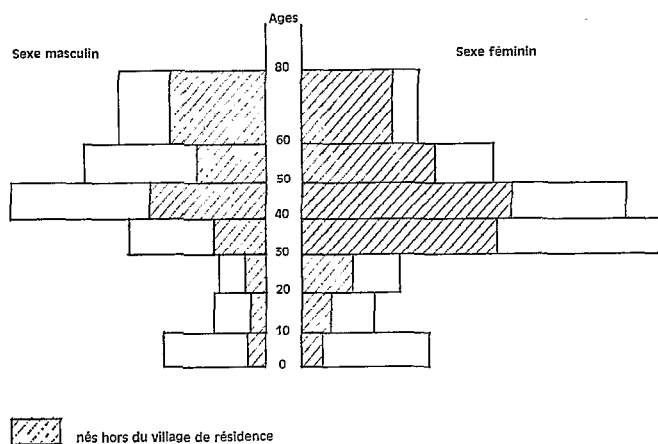


FIG. 28. — Pyramide des âges Laka.

Elle dénote particulièrement une très faible fécondité, comme l'indique la structure par grands groupes d'âges :

0 - 14 ans :	12 %
15 - 59 ans :	67 %
60 ans et + :	21 %.

Elle ne présente qu'un seul point commun par rapport à toutes les autres pyramides établies pour le Nord-Cameroun : c'est toujours la classique sous-déclaration des jeunes filles dans le groupe d'âges 10-19 ans, dont l'explication a été donnée de nombreuses fois par l'auteur, depuis 1961.

Le fort pourcentage des « 60 ans et + » est le résultat de la très faible fécondité de ce groupe. Nous verrons que le taux net de reproduction est d'environ 0,50, c'est-à-dire que cette population se réduit de moitié environ à chaque génération (tous les 26 ans, âge moyen des maternités). Nous voyons que l'allure générale de cette pyramide reflète bien ce phénomène de décroissance, qui rappelons-le, résulte d'une observation suivie des naissances et décès sur deux années entières.

2.1.2. NOMBRE MOYEN D'HABITANTS PAR « SARÉ »

Les 666 personnes de l'échantillon considéré se répartissent en 224 « sarés », ce qui donne une occupation moyenne d'environ *trois résidents par unité d'habitation familiale*. C'est là également le plus faible indice enregistré dans le Nord-Cameroun et qui corrobore parfaitement la faible fécondité déjà annoncée grâce à une appréciation simple (qui ne comporte ni détermination des âges, ni décompte des naissances et décès).

Le détail de la répartition obtenue est la suivante (en pour mille) :

Nombre de « saré » où se trouvent :

1, 2 ou 3 résidents		746
4, 5 ou 6	—	187
7, 8 ou 9	—	62
10 et +	—	5
		1 000

Ainsi les 3/4 des habitations familiales ne renferment qu'une à trois personnes.

Cette répartition peut être comparée à celle présentée dans le premier volume (1) pour quelques sociétés du Nord.

Si nous comparons maintenant cette répartition avec celle obtenue pour d'autres groupes du Plateau de l'Adamaoua, en indiquant le nombre moyen d'enfants mis au monde par femme, entre parenthèse, pour chaque société, nous voyons que la répartition Laka s'inscrit parfaitement dans le contexte offert par les autres groupes du Plateau. Nous remarquons d'autre part que plus la proportion de « saré » de 1 à 3 personnes est grande et plus la fécondité est faible ; *à l'intérieur d'une région géographiquement homogène* (voir graphique suivant). Nous renvoyons à ce qui a déjà été dit à ce sujet dans les chapitres précédents.

2.1.3. RELIGION - SCOLARISATION - PROFESSION

Religion : la presque totalité des personnes de cet échantillon est de religion musulmane, puisque :

94 % sont musulmans
1 % sont protestants
et 5 % « ne déclarent rien ».

En fait on peut dire que tous les Laka se sont convertis à la religion musulmane, ce qui a sans doute contribué à atténuer le fardeau de leur ancien statut de « captifs » dans la société Foulbé.

Puis ultérieurement quelques rares Laka ont été attirés par l'action de missions chrétiennes de Ngaoundéré.

Scolarisation : Elle est presque nulle, comme on pouvait s'y attendre chez des « serviteurs » démunis de presque tout.

(1) Voir « Dynamique des principales populations du Nord-Cameroun », in : *Cah. ORSTOM, Sér. Sci. Hum.*, Vol. III, N° 4, 1966 (Graph. 38, p. 166).

Seuls 3 enfants Laka, sur les 53 enfants de 5 à 14 ans de notre échantillon suivent un enseignement. Et parmi ces trois scolarisés, un seul va à l'école officielle, les deux autres suivent un enseignement maraboutique de type traditionnel.

Profession (des chefs de « saré »).

Les 224 chefs de famille de notre échantillon déclarent exercer la profession suivante :

203 sont cultivateurs
 6 — bergers
 1 est éleveur
 1 — gardien
 1 — commerçant
 1 — serviteur
 et 1 sans profession.

90 % sont donc occupés au travail de la terre, sans que nous puissions préciser s'ils la travaillent pour leur propre compte, ou pour le compte des éleveurs Foulbé.

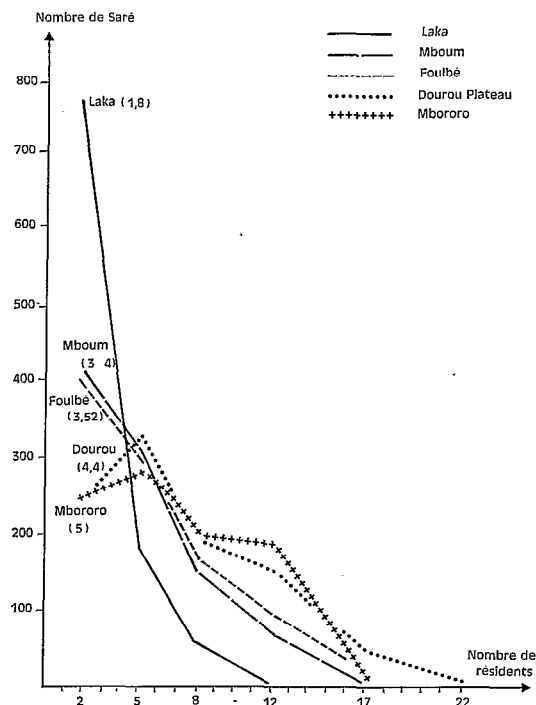


FIG. 29. — Répartition du nombre de résidents par saré (5 ethnies).

2.2. Régime matrimonial

Nous avons souvent eu l'occasion de décrire que dans les sociétés islamisées du Nord-Cameroun, niveau de la natalité était fortement conditionné par le nombre de remariage des femmes. Il va nous

être donné de le constater à nouveau ici, soit avec des résultats issus d'interrogatoires rétrospectifs, soit avec ceux obtenus grâce à une observation suivie des mariages et divorces observés durant deux années.

2.2.1. AGE AU PREMIER MARIAGE

Femmes : Pour les 327 femmes mariées de notre échantillon, le mode de l'âge au premier mariage se centre sur la 14^e et la 15^e année, ce qui est dans la ligne de ce qui est généralement observé ailleurs.

La répartition totale est la suivante :

10 ans.....	6
11 —	4
12 —	5
13 —	55
14 —	95
15 —	116
16 —	34
17 —	5
19 —	2
19 ans et +	5
	327

Hommes : Par contre chez les hommes, les données obtenues indiquent un net retard au mariage puisque 35 % d'entre eux se marient pour la première fois après l'âge de 30 ans.

Ce retard au premier mariage des hommes Laka semble dû aux causes suivantes :

a) leur extrême dénuement, résultant de leur situation d'anciens captifs, ne leur permet pas de réunir une dot suffisante pour pouvoir se marier plus tôt (bien que la dot à verser chez les Laka semble la plus faible de toutes) ;

b) de nombreuses femmes Laka deviennent souvent les *n*-ièmes épouses (2^e, 3^e, etc.) des représentants d'autres sociétés environnantes (Mboum, Foulbé, etc.).

La répartition de l'âge au premier mariage des hommes Laka est la suivante (en %) :

moins de 20 ans.....	10 %
20 à 24 ans	32 %
25 à 29 ans.....	23 %
30 ans et +	35 %

2.2.2. NOMBRE D'ÉPOUSES SIMULTANÉES DU MARI (polygamie stricto sensu)

Sur 199 hommes mariés de notre échantillon, 138 n'ont qu'une seule épouse (soit 69,5 %), ce qui est conforme à ce qui s'observe généralement ailleurs (Mboum : 67,5 ; Foulbé : 68,5...). En effet dans toutes les sociétés du Nord on remarque que généralement les 2/3 des hommes sont monogames, ce qui s'observe également ici.

Au total la répartition donne 277 épouses pour 199 maris, soit un *taux de polygamie* (stricto sensu) de 1,39, qui est voisin de ceux observés par ailleurs (1,37 chez les Dourou du Plateau ; 1,46 chez les Foulbé ; 1,48 chez les Mboum).

Le tableau suivant donne pour 100 hommes mariés le pourcentage de ceux qui ont une, deux, trois ou « quatre et + », épouses simultanées :

TABLEAU XL

1 épouse	2 épouses	3 épouses	4 épouses et plus
69,5	23	6,5	1

2.2.3. NOMBRE DE MARIAGES DES ÉPOUSES

Comme nous le disions au début de ce paragraphe, nous touchons là à l'un des problèmes les plus importants en démographie en ce qui concerne les populations islamisées du Nord-Cameroun (et sans doute d'ailleurs).

Chez ces dernières, en effet, le remariage des femmes est nettement plus important qu'ailleurs, ce qui s'observe également ici, plus nettement encore que chez les Foulbé.

En effet les 327 femmes mariées de notre échantillon totalisent 704 mariages, ce qui donne, *en moyenne, 2,15 mariages par femme.*

Par rapport aux autres ethnies étudiées dans ce volume, nous pouvons voir sur le tableau suivant que les Laka présentent en ce domaine l'indice le plus élevé :

TABLEAU XLI

Nombre moyen de mariages des épouses

Laka	2,15
Mixtes	1,99
Mboum	1,80
Foulbé	1,77
Dourou Plaine	1,57
Voko	1,53
Mbororo	1,48
Niam-Niam	1,48
Dourou Plateau	1,43
Kolbila	1,21

Si nous observons maintenant, non plus le nombre de mariages que les femmes déclarent avoir connus, mais ceux qui ont été relevés au cours d'une observation suivie de deux années sur quelques échantillons, dont celui des Laka, nous retrouvons toujours ces derniers aux indices les plus élevés.

Taux annuel moyen de nuptialité (observé sur deux années)

Mboum	13	pour mille
Dourou	17	—
Mixtes	24	—
Foulbé	29	—
Laka	39	—

Si nous observons maintenant le nombre des épouses qui ont quitté définitivement l'enclos marital, nous obtenons l'équivalent de taux de divortialité. Il est normal de constater que plus les mariages (ou remariages) sont nombreux et plus les taux de divortialité sont élevés.

Nous retrouvons le même classement que plus haut, avec la même position des Laka qui offrent toujours le taux le plus élevé.

Taux annuel moyen de divortialité (observé sur deux années)

Mboum	3 pour mille
Dourou	6 —
Mixtes.....	12 —
Foulbé	13,5 —
Laka	30 —

Si nous nous reportons maintenant au paragraphe 3.2.3. du chapitre Dourou Plateau, nous verrons que les Laka présentent également les indices les plus élevés suivants :

- âge moyen des femmes devenant « 1^{re} épouse » ;
- âge moyen des femmes devenant « 2^e ou *n*-ième épouse » ;
- % des femmes se mariant à « 35 ans et plus » par rapport au nombre total des femmes se mariant dans l'année ;
- % de femmes venant d'un autre village que le village du mari.

Cette constance n'est évidemment pas fortuite et montre bien qu'avec le procédé de l'observation suivie et malgré la faiblesse numérique *apparente* d'un échantillon, les résultats peuvent être très cohérents et très fournis.

Pour résumer ce paragraphe nous dirons que ce sont les femmes Laka qui se remarient le plus souvent (et qui ont la plus faible fécondité comme nous allons le voir plus loin) jusqu'aux âges les plus avancés et qu'elles sont plus mobiles géographiquement parlant que les épouses des autres sociétés.

2.2.4. INDICE DE POLYGAMIE RELATIVE

Si nous présentons pour toutes les ethnies cet indice nouveau c'est qu'il résume le mieux les mouvements du régime matrimonial et offre la plus forte corrélation avec la fécondité.

Cet indice détermine le nombre moyen d'épouses qu'un homme a au cours de l'ensemble de son existence. Chez les Laka, il est de :

$$1,39 \times 2,15 = 2,99.$$

Par rapport aux autres ethnies étudiées, c'est là également l'indice le plus élevé.

Mbororo	1,91
Dourou Plateau	1,96
Niam-Niam	2,07
Dourou Plaine	2,23
Foulbé	2,58
Mboum	2,66
Mixtes.....	2,69
et Laka	2,99

Et si nous nous reportons au graphique 26 nous pouvons constater que cet indice est en relation inverse avec la fécondité, en ce sens que plus il est élevé et moins la fécondité est forte comme nous allons le voir maintenant :

2.3. Natalité - Fécondité

2.3.1. TAUX BRUT DE NATALITÉ

Si nous considérons les trois années de référence, nous obtenons des taux bruts de natalité très voisins et très bas :

- 8 pour mille avec les « interrogatoires rétrospectifs » effectués lors de l'inventaire initial (I_0) ;
- 6 pour mille durant la première année d'observation (I_{1-2}) ;
- 8 pour mille durant la deuxième année d'observation (I_{3-4}).

Cette grande régularité peut nous laisser supposer que nous avons là une mesure exacte de la natalité des Laka du Plateau de l'Adamaoua, qui est sans doute une des plus faibles que l'on puisse rencontrer en Afrique Noire.

2.3.2. TAUX DE FÉCONDITÉ PAR GROUPE D'ÂGES ET NOMBRE MOYEN D'ENFANTS (NÉS VIVANTS) MIS AU MONDE PAR FEMME

En faisant la moyenne des résultats issus des différentes années d'observation, nous obtenons par grands groupes d'âges les taux de fécondité suivants :

TABLEAU XLII

Taux de fécondité Laka

14 - 19 ans	20 - 29 ans	30 - 39 ans	40 - 49 ans
0,077	0,102	0,007	0,004

Nous avons déjà précisé par ailleurs que la brusque chute des taux après l'âge de 30 ans est généralement la marque d'une fécondité qui se dégrade. Nous en avons ici une parfaite confirmation.

A partir de ces taux, nous calculons qu'une femme Laka met, en moyenne, au monde 1,6 enfant (né vivant) durant l'ensemble de sa période de procréation.

C'est là le résultat le plus bas enregistré dans le nord du Cameroun.

2.3.3. INDICE DE STÉRILITÉ RELATIVE

Sur les 324 femmes mariées, âgées de 16 ans et plus, de notre échantillon, 161 (soit 50 %) sont demeurées sans enfant après deux ans de mariage, ce qui est également le plus fort indice enregistré dans

le Nord. Rappelons que cet indice, issu d'interrogatoires rétrospectifs, recoupe les indices de fécondité obtenus par observation suivie auprès des différentes ethnies ainsi qu'il apparaît dans le tableau suivant.

Notons que comme pour les indices de structure et du régime matrimonial, les Laka figurent toujours aux extrémités du tableau.

	Nombre d'enfants	Indice de stérilité
Dourou Plateau	5,4	0,14
Mbororo	5,1	0,15
Niam-Niam	4,9	0,15
Mboum	3,5	0,25
Dourou Plaine	3,9	0,27
Foulbé	3,5	0,29
Mixtes	3,2	0,34
Laka	1,6	0,50

2.3.4. RELATION ENTRE LA FÉCONDITÉ ET L'INDICE DE STRUCTURE

$$\frac{P_{0-4}}{F_{15-49}}$$

Nous allons constater que les résultats obtenus chez les Laka s'intègrent bien à ceux obtenus auprès des autres groupes du Plateau, grâce au graphique suivant.

Ce dernier, qui détermine la relation existant entre un indicateur de structure et un indicateur de fécondité (nombre moyen d'enfants par femme), nous montre que le point Laka se situe parfaitement sur la droite obtenue et que les résultats concernant ce groupe sont à la fois cohérents à l'intérieur de l'échantillon (relation structure-régime matrimonial-fécondité), et également cohérents par rapport aux résultats obtenus auprès des autres populations du Plateau.

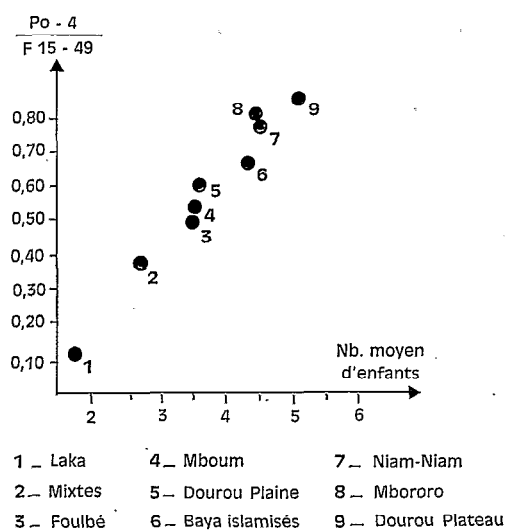


FIG. 30. — Pour 9 sociétés, relation indicateur de structure et fécondité.

Nous achèverons ce paragraphe sur la fécondité des Laka, sur les conclusions suivantes :

Par rapport aux autres groupes étudiés dans une même zone géographique homogène (l'Adamaoua), les Laka présentent :

- la plus faible proportion de jeunes de 0 à 14 ans,
- le plus grand nombre de remariages enregistrés chez les femmes,
- le plus fort indice de stérilité relative et par voie de conséquence,
- le plus faible nombre d'enfants mis au monde par femme (la fécondité devenant extrêmement faible après l'âge de 30 ans).

2.3.5. TAUX BRUT DE REPRODUCTION (pour mémoire)

$$1,6 \times \frac{100}{205} = 0,78 .$$

2.4. Mortalité

Si nous avons présenté les résultats concernant la fécondité avec une certaine tranquillité malgré la taille de l'échantillon, c'est que des recoupements multiples nous ont montré qu'ils peuvent être considérés comme valables.

Bien que les résultats concernant la mortalité ne soient nullement aberrants, nous les présenterons toutefois avec réserve car, en ce domaine, nulle relation ne semble exister entre les autres indices présentés et la mortalité, cette dernière dans toutes les sociétés étudiées se comportant de façon indépendante.

Malgré cette réserve, nous pouvons dire que la mortalité des Laka du Plateau de l'Adamaoua (qui a été observée durant deux années suivies et une année « rétrospective ») est vraisemblablement voisine de la réalité.

En effet, la mortalité générale obtenue est supérieure à celle des populations agricoles voisines et cela peut sembler conforme à l'état de dénuement plus grand et à l'isolement social plus accentué dans lequel vivent ces anciens captifs, toujours plus ou moins serviteurs d'autrui.

Mais cela tient surtout à leur structure par âge qui dénote un fort pourcentage de « vieux » et très peu de jeunes, structure qui provoque obligatoirement un relèvement du taux brut de mortalité générale.

Les taux par groupes d'âges, qui effacent les données de structure, sont par contre dans la ligne de ceux observés chez les populations agricoles avoisinantes (Mboum et Dourou) et laissent une vie médiane qui se situe aux alentours de 40 ans, ce qui s'observe également auprès des deux populations précitées.

2.4.1. TAUX BRUT DE MORTALITÉ GÉNÉRALE

La moyenne issue des années « d'observation suivie » indique un taux brut annuel de mortalité de 33 pour mille.

2.4.2. TAUX PAR GROUPE D'ÂGES ET INDICATION DE SURVIE

La mortalité infantile s'établit (moyenne des deux années d'observation suivie) à 133 pour mille.

De 1 à 4 ans le taux annuel est de 47 pour mille et s'établit ensuite jusqu'à 40 ans aux alentours de 10 pour mille.

Ces différentes données nous amènent à estimer qu'à l'âge moyen des maternités il subsiste environ 650 personnes pour 1 000 nés vivants et que la génération est réduite de moitié (vie médiane) vers l'âge de 40 ans (résultat voisin de celui obtenu chez les Dourou du Plateau et chez les Mboum).

Ce sont ces données que nous retiendrons pour déterminer le taux net de reproduction de cet échantillon.

2.5. Taux net de reproduction et conclusions

Avec 650 survivants (pour 1 000 nés vivants) à 26 ans (âge moyen des maternités), le taux net de reproduction (R_0) s'établit à :

$$1,6 \times \frac{100}{205} \times 0,650 = 0,50$$

c'est-à-dire qu'à chaque génération l'effectif des Laka du Plateau aura tendance à se réduire de moitié.

Cette très forte décroissance n'est pas due principalement à la mortalité, qui comme nous venons de le voir est voisine de celle des populations agricoles mitoyennes, mais essentiellement à la fécondité qui est exceptionnellement basse pour l'Afrique Noire.

Ainsi donc les groupuscules Laka du Plateau de l'Adamaoua, descendants des anciens captifs, semblent voués à une disparition presque totale au bout d'un siècle. Cette disparition ressemble toutefois plus à une dilution en ce sens que de nombreux Laka des deux sexes épousent des membres d'autres ethnies pour former une population « Mixte » dont nous allons étudier les caractéristiques démographiques dans un dernier chapitre.

Seuls les Laka, en tant que famille Laka (le mari et la première épouse étant Laka) sont affectés par cette forte décroissance, alors que le Laka individualisé se mariant avec un Mboum, un Dourou, un Foulbé, etc., présentera lui des caractéristiques moins alarmantes ainsi que nous allons le préciser maintenant.

POPULATION « MIXTE »

1. PRÉSENTATION DE CET ÉCHANTILLON

Nous avons regroupé dans cet échantillon « Mixte » les familles où le chef de famille et sa première épouse sont d'ethnies différentes.

Tout au long de cet ouvrage, ainsi que de celui consacré aux populations situées au Nord de la Bénoué, nous avons uniquement considéré les différentes ethnies, car il nous est apparu qu'en zone rurale les mariages s'effectuent dans 90 % des cas entre des conjoints de même groupe social, c'est-à-dire appartenant au même terroir.

Lorsque l'époux est polygame, il peut se produire que sa 2^e, 3^e ou n -ième épouse soit d'un autre groupe social que le sien (pas toujours toutefois, puisque — pour donner un exemple — en 1966 les vingt épouses d'un Bélaka Mboum étaient toutes Mboum). Mais si l'on ne considère que les monogames (les 2/3 des hommes mariés) et les premières épouses des polygames, on s'aperçoit que l'épouse est de la même ethnie que le mari dans 9 cas sur 10.

C'est ce qui a justifié notre optique d'études ethniques, car cette endogamie semble commander à tous les phénomènes de fécondité et par conséquent de structure.

Il apparaît néanmoins que dans 10 à 15 % des cas les unions, en zone rurale, s'effectuent entre des conjoints d'ethnies différentes et cela surtout dans les zones où prédomine la religion musulmane.

Il est donc légitime d'étudier le comportement démographique de ces populations « Mixtes », d'autant plus que sous les effets de l'évolution vers des modes de vie plus modernes et de l'urbanisation grandissante, ces unions « mixtes » auront tendance à augmenter en nombre dans l'avenir, jusqu'à devenir majoritaires un jour.

Cet avenir favorable réservé aux mariages inter-ethniques devrait inciter des chercheurs à constituer différents échantillons « mixtes », tant en zones rurales qu'en zones urbaines.

Il apparaîtrait peut-être alors, comme dans l'important échantillon présenté (2 100 personnes observées semestriellement durant deux années entières), que la fécondité de ces populations est nettement inférieure à celle des populations ethniques avoisinantes ; et si ce phénomène devait se confirmer par ailleurs, on voit déjà toute l'importance qu'il présenterait, non seulement sur le plan de la démographie, mais également dans de nombreux autres domaines.

Nous avons déjà dit que l'échantillon « mixte » est composé des familles issues de conjoints d'ethnies différentes. Voyons maintenant quelles ethnies sont principalement représentées dans cet échantillon « Mixte ».

En pourcentage la répartition est la suivante pour les 560 couples considérés (c'est-à-dire les 1 120 conjoints) :

Laka	26
Mboum	21
Dourou	16
Foulbé	12
Baya	11
Vouté	3
Yaguéré	3
Haoussa	2
Kaka	1
Tikar	1
+ des représentants de 25 autres ethnies	4
	100

Si nous considérons uniquement les quatre ethnies les plus représentées (qui constituent 75 % de l'ensemble), nous remarquons que trois d'entre-elles (Mboum - Dourou - Foulbé) sont en expansion démographique (voir chapitres antérieurs), alors que seuls les Laka (26 % représentés ici) sont en nette régression.

On pourrait donc supposer que des populations « mixtes » ainsi définies pourraient être croissantes modérément. Or nous allons voir maintenant que tous les indices se rapportant à la structure, au régime matrimonial et à la fécondité, classent incontestablement cet échantillon parmi les populations à tendance décroissante.

2. DYNAMIQUE DÉMOGRAPHIQUE

2.1. Etat de la population

2.1.1. PYRAMIDE DES ÂGES

Les traits saillants de cette pyramide sont :

- effectifs importants des personnes de « 60 ans et plus »,
- base assez réduite dénotant une fécondité médiocre,
- émigration masculine d'environ le 1/3 des effectifs de 10 à 29 ans,
- sous-déclaration féminine « classique » entre 10 et 19 ans,
- proportion importante (43 %) des personnes du sexe masculin nées hors du village de résidence (en grisé). Seul l'échantillon Laka présente une mobilité masculine plus grande (51 %).

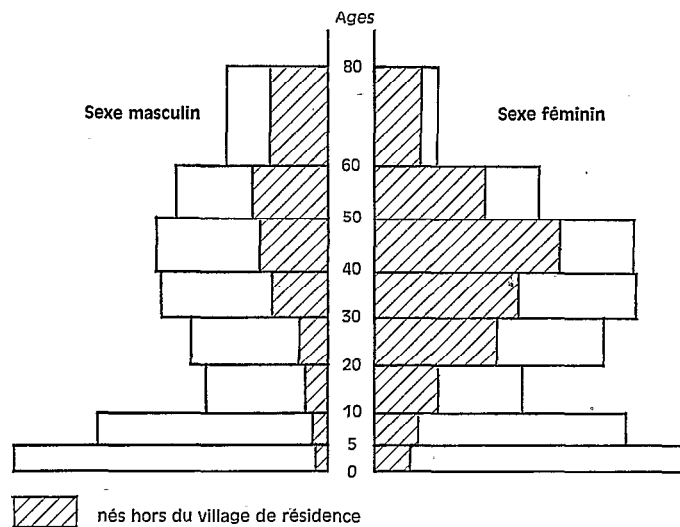


FIG. 31. — Pyramides des âges des mixtes.

2.1.2. GRANDS GROUPES D'ÂGES

Les jeunes de 0 à 14 ans ne représentent que le quart des effectifs globaux, ce qui nous annonce déjà une faible fécondité.

0 - 14 ans	25,4 %
15 - 59 ans	62,3 %
60 ans et +	12,3 %
	100

2.1.3. NOMBRE D'HOMMES POUR 100 FEMMES

Cité à titre d'exemple cet indicateur situe bien les « Mixtes » par rapport aux ethnies de l'Adamaoua.

TABLEAU XLIII

Comparaison du nombre d'hommes pour 100 femmes et de la fécondité en différentes ethnies de l'Adamaoua

	Nombre d'hommes pour 100 femmes	Nombre moyen d'enfants par femme
Dourou Plateau	103	5,4
Mbororo	117	5,1
Niam-Niam	113	4,9
Mboum	99	3,5
Dourou Plaine	99	3,9
Foulbé	89	3,5
Mixtes +++	85	2,7
Laka	78	2,6

On remarque, en effet, que cet indice varie en même temps que la fécondité.

Lorsque le nombre d'enfants mis au monde par femme est de 5 environ, l'indice présenté est supérieur à 100.

Il est légèrement inférieur à 100 lorsque la fécondité est de 3,5 à 4 enfants par femme.

Et il est encore inférieur lorsque les fécondité sont plus réduites.

2.1.4. STRUCTURE COMPARÉE DES DIFFÉRENTS ÉCHANTILLONS

La place où les Mixtes se trouvent situés dans le tableau précédent est la même que celle où nous les trouvons placés si nous considérons les structures par âges.

	0 - 14 ans (%)	60 ans et plus (%)
Dourou Plateau	44	4
Mbororo	48	5
Niam-Niam	46	5
Mboum	37	10
Foulbé	37	10
Dourou Plaine	36	11
Mixtes + + +	25	12
Laka	12	21

Nous voyons que l'échantillon Mixte avec 25 % de jeunes et 12 % de « vieux » se situe exactement au même rang que précédemment. Nous verrons plus loin que cette position se retrouve très souvent.

2.1.5. NOMBRE MOYEN DE PERSONNES RÉSIDANTES PAR UNITÉ D'HABITATION FAMILIALE (« SARÉ »)

Par rapport aux groupes précédemment cités (moins les Dourou de Plaine) nous retrouvons ici également la même position des Mixtes, tout en bas du tableau et juste avant les Laka, avec un nombre moyen de résidents par « saré » plus faible que ceux observés par ailleurs.

Dourou Plateau	7,5
Niam-Niam	8
Mbororo	7
Mboum	5,7
Foulbé	5,5
Mixtes + + +	4,3
Laka	3

La répartition observée est la suivante (en ‰) :

« sarés » de 1, 2 ou 3 personnes	574
— de 4, 5 ou 6 —	284
— de 7, 8 ou 9 —	74
— de 10 à 14 —	50
— de 15 à 19 —	10
— de 20 et plus —	8
Total	1 000

Plus de la moitié des habitations familiales ne comprennent qu'une, deux ou trois personnes résidentes, ce qui ne s'observe nulle part ailleurs à l'exception des Laka (75 %).

Et nous retrouvons ici aussi la même position des Mixtes par rapport aux autres échantillons :

« sarés » de 1, 2 ou 3 personnes (en %) :

Dourou Plateau	23
Mbororo	24
Niam-Niam	24
Mboum	41
Foulbé	40
Mixtes + + +	57
Laka	75

Profitions de ce tableau pour faire la remarque suivante : tous les groupes qui y figurent vivent sur le Plateau de l'Adamaoua, c'est-à-dire entre 1 000 et 1 400 m d'altitude.

Si nous cherchions à y inclure les données obtenues auprès de groupes vivants dans un *autre contexte géo-économique*, tels les Dourou de Plaine, les Voko, les Kolbila (qui vivent dans la savane arbustive en piémont du Plateau de l'Adamaoua, et entre 300 et 400 m d'altitude), nous remarquerions que la régularité de notre assemblage serait rompue... En effet, pour ces trois groupes le nombre moyen de résidents par « saré » est beaucoup plus important (Kolbila 8, Dourou de Plaine 9 et Voko 10), de telle sorte qu'il semble bien que *des rapports constants apparaissent entre les différents indices ethniques, mais uniquement à l'intérieur d'une zone géo-économique qui présente une certaine uniformité.*

Nous reviendrons sur ce point dans le paragraphe final.

2.1.6. RELIGION - SCOLARISATION - PROFESSION

Religion :

99 % des personnes de cet échantillon « mixte » sont de confession musulmane.

Scolarisation :

Par rapport aux effectifs scolarisables nous obtenons une scolarisation de 29 %, pour laquelle il convient de distinguer :

- la scolarisation officielle et missionnaire (enseignement en français) (trois fois plus de garçons que de filles) 19 %
- l'enseignement maraboutique traditionnel (fréquentation égale des deux sexes) 10 %

Profession des chefs de famille (en %)

Cultivateurs	85
Eleveurs ou bergers	10
Marabouts ou fonctionnaires	1
Forgerons	1
Bouchers	1
Sans profession	2
Total	100

2.2. Régime matrimonial

2.2.1. AGE AU PREMIER MARIAGE

Femmes

Les 2/3 des épouses déclarent s'être mariées pour la première fois à 14 ou à 15 ans, ce qui correspond à ce qui s'observe en général sur le Plateau de l'Adamaoua.

La répartition obtenue est la suivante (en %) :

10 ans	1
11 —	1
12 —	3
13 —	16
14 —	29
15 —	37
16 —	10,5
17 —	1
18 —	1
19 — et plus	0,5
Total	100

Hommes

Si l'on part du critère qui consiste à dire que l'homme ne peut se marier que lorsqu'il a pu amasser le montant de la dot demandée (ou tout au moins une partie de cette dot), alors on peut penser que plus les hommes se marient tardivement en Afrique Noire, et plus leur situation matérielle est précaire.

Nous avons vu au chapitre précédent que 35 % des hommes mariés Laka déclarent s'être mariés après l'âge de 30 ans.

Sans être aussi démunis, les « Mixtes » offrent néanmoins encore 24 % d'hommes se mariant à 30 ans et plus, ce qui demeure une proportion très forte.

La répartition obtenue est la suivante (en %) :

Avant 20 ans	15
de 20 à 24 ans	40
de 25 à 29 ans	21
30 ans et plus	24
Total	100

Si, une fois de plus, et malgré l'incertitude qui demeure en ce qui concerne la détermination des âges en ces régions, nous considérons le pourcentage d'hommes qui se marient à « 30 ans et plus » dans les différents échantillons du Plateau de l'Adamaoua, nous retrouvons (et ceci nous semble assez remarquable) le même classement que précédemment (en %) :

Dourou Plateau	11
Mbororo	12
Niam-Niam	11

Mboum	16,5
Foulbé	17
Mixtes + + +	24
Laka	30

Cette nouvelle conjonction nous montre, une fois de plus, combien tout se tient dans l'univers démographique, et nous prouve aussi que, malgré l'imprécision attachée à la notion d'âge, et la taille parfois réduite de certains échantillons, on peut obtenir des résultats très cohérents.

2.2.2. NOMBRE D'ÉPOUSES ACTUELLES DU MARI (polygamie)

Les 570 hommes mariés de notre échantillon totalisent 772 épouses « actuelles », ce qui représente un *taux de polygamie* (stricto sensu) de 1,35, voisin de celui des Dourou du Plateau (1,37) et des Laka (1,39).

Ici, comme ailleurs, on remarque que l'indice de polygamie croît avec l'âge. Voici, en ce domaine, la répartition obtenue.

TABLEAU XLIV

Taux de polygamie selon l'âge du mari

20 - 24 ans	25 - 29 ans	30 - 34 ans	35 - 39 ans	40 - 44 ans	45 - 49 ans	50 - 54 ans	55 - 59 ans
1	1,12	1,29	1,35	1,35	1,38	1,31	1,39

et 1,46 à « 60 ans et plus ».

Pour l'ensemble plus des 2/3 des époux de cet échantillon sont monogames (71 %), proportion voisine de celle qui s'observe ailleurs.

2.2.3. NOMBRE DE MARIAGES DE LA FEMME

En ce domaine également (domaine très important car il est en relation directe avec la fécondité) on retrouve, une fois de plus, le classement des ethnies dans l'ordre où nous avons maintenant l'habitude de les rencontrer, les Mixtes occupant toujours la même position que précédemment.

Les 869 femmes mariées de l'échantillon totalisent 1 727 mariages, soit *en moyenne 2 mariages par épouse* (1,99). C'est là un indice élevé, qui laisse déjà supposer une médiocre fécondité.

Pour les autres sociétés de l'Adamaoua nous avons :

Niam-Niam	1,48
Mbororo	1,48
Dourou Plateau	1,43
Foulbé	1,77
Mboum	1,80
Mixtes + + +	1,99
Laka	2,15

Si l'on ne considère que le *pourcentage des épouses mariées une seule fois nous n'en trouvons que 35 % chez les « Mixtes »*.

Pour les autres groupes de l'Adamaoua, l'ordre est toujours le même :

Niam-Niam	65
Mbororo	62,5
Dourou Plateau	62,5
Foulbé	50
Mboum	47
Mixtes	35
Laka	25

Lorsque l'on sait que ces indications proviennent d'interrogatoires rétrospectifs portant sur des périodes parfois assez longues (pour les femmes âgées), alors que les données se rapportant à la fécondité ont été déterminées sans ambiguïté grâce à une observation suivie de 2 ans, et que l'on constate qu'il y a une corrélation entre ces deux séries, on est alors rassuré sur les données obtenues par la voie rétrospective, données qu'il est toujours préférable de recouper.

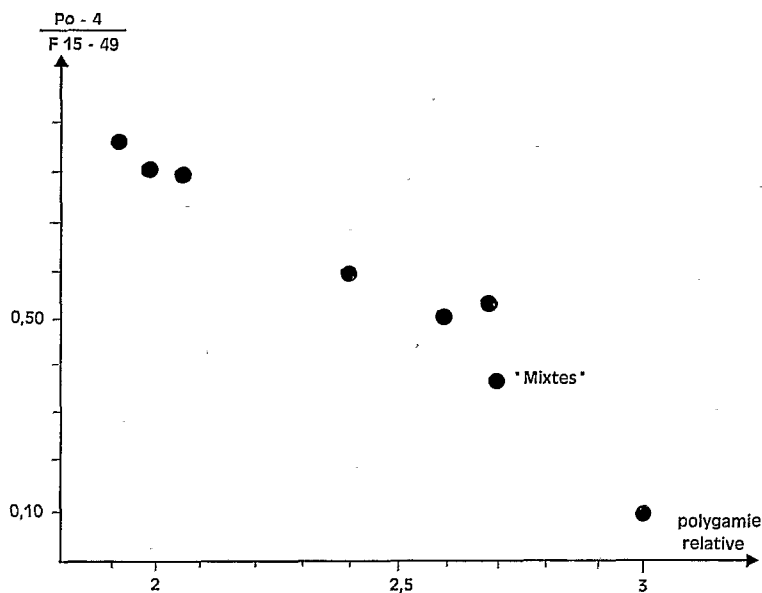


FIG. 32. — Relation polygamie relative et indicateur de structure.

2.2.4. INDICE DE POLYGAMIE RELATIVE (ou nombre moyen d'épouses successives du mari)

Issu des deux indices précédents, il indique le nombre total d'épouses qu'un homme totalise au cours de son existence. Chez les « Mixtes » il est de :

$$1,99 \times 1,35 = 2,69.$$

Nous retrouvons ici les Mixtes situés comme précédemment dans le groupe des ethnies de l'Adamaoua.

A titre indicatif voici la relation existant entre cet indice et l'indicateur de structure P_{0-4}/F_{15-49} , pour les différentes ethnies du Plateau de l'Adamaoua.

2.2.5. TAUX DE NUPTIALITÉ ET DE DIVORTIALITÉ

Pour clore ce paragraphe sur le régime matrimonial, précisons que l'observation suivie de cet échantillon durant deux années a permis de déterminer les taux suivants (en ‰) :

Taux de nuptialité	24
Taux de divortialité	12

2.3. Natalité - Fécondité

2.3.1. INDICE DE STÉRILITÉ RELATIVE

Sur les 869 femmes mariées de notre échantillon âgées de « 16 ans et plus », 294 sont demeurées sans enfant après deux ans de mariage, soit un *indice de stérilité relative* de 34 %.

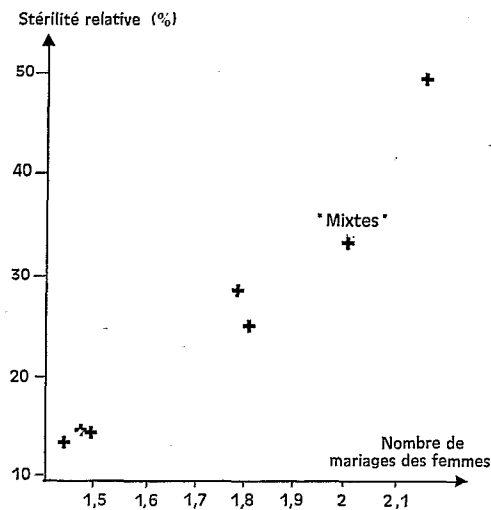


FIG. 33. — Relation stérilité relative et nombre de mariages par femme.

Par rapport aux autres échantillons du Plateau de l'Adamaoua, nous retrouvons ici encore les Mixtes à leur place habituelle. Nous avons en effet (en %) :

Dourou Plateau	14
Mbororo	15
Niam-Niam	15

Mboum	25
Foulbé	29
Mixtes	34
Laka	50

A titre indicatif signalons que cet indice est en corrélation avec des indices de structure ainsi qu'avec des indices se rapportant au régime matrimonial. Voici deux figurations qui illustrent bien ces relations.

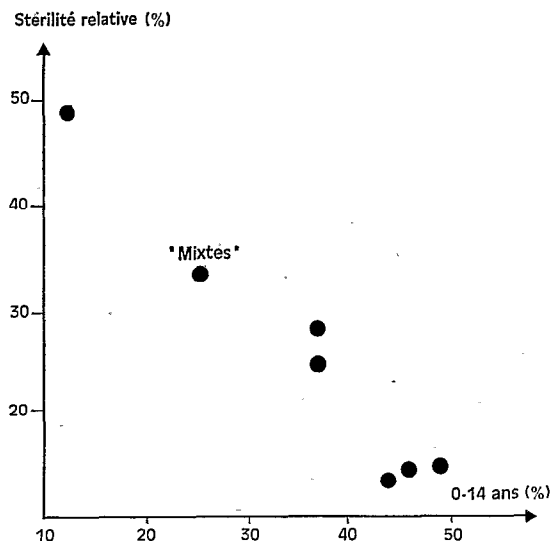


FIG. 34. — Relation stérilité relative et % des 0 à 14 ans.

2.3.2. TAUX DE NATALITÉ ET DE FÉCONDITÉ (observation suivie sur deux années)

Taux brut de natalité

Comme différents indicateurs nous le laissent déjà supposer, le taux brut de natalité des « Mixtes » est relativement faible pour une population rurale d'Afrique Noire, puisqu'il n'est que de 21 ‰.

Nous retrouvons à nouveau ici les Mixtes à leur place habituelle par rapport aux autres ethnies étudiées sur le Plateau :

Dourou Plateau	37
Niam-Niam	36
Mbororo	35
Foulbé	27
Mboum	25,5
Mixtes	21
Laka	7

Taux de fécondité par groupe d'âges, et nombre moyen d'enfants nés par femme

Ils sont très régulièrement dégressifs de 14 à 49 ans, et ne passent pas par un maximum dans le groupe 20 - 24 ans comme cela s'observe auprès des populations rurales dont la fécondité n'est pas altérée.

Les taux observés sont les suivants (en ‰) :

TABLEAU XLV

14 - 19 ans	20 - 24 ans	25 - 29 ans	30 - 39 ans	40 - 49 ans
164	120	94	61	2

En partant de ces taux, nous obtenons pour les « Mixtes » *268 enfants nés vivants pour 100 femmes* en âge de procréer (moyenne des années d'observation).

Nous retrouvons ici également les « Mixtes » à leur place habituelle par rapport aux autres groupes :

Dourou Plateau	440
Mbororo	506
Niam-Niam	486
Foulbé	352
Mboum	352
Mixtes	268
Laka	172

Notons qu'ici également des relations apparaissent entre cet indicateur et des indicateurs de structure

$\frac{P_{0-4}}{F_{15-49}}$ ainsi que différents indices concernant le régime matrimonial.

Nous voyons que la fécondité des « Mixtes » est sensiblement plus faible que celle observée auprès des autres groupes du Plateau (à l'exception des anciens serviteurs Laka de type très particulier).

Notons également que tous les échantillons présentés au tableau précédent sont islamisés presque intégralement à l'exception des Niam-Niam (64 % de musulmans dans ce dernier échantillon). La position des Mixtes dénote une fécondité nettement altérée et qui, à notre sens, aura tendance à se dégrader encore si les remariages féminins ne se font pas moins fréquents.

2.4. Mortalité

2.4.1. TAUX BRUT DE MORTALITÉ

La moyenne des deux années d'observation suivie indique un taux brut de mortalité de 23 ‰ (les mortalités masculine et féminine étant égales).

Les interrogatoires rétrospectifs, par ailleurs, nous indiquaient un taux brut de 25 ‰, ce qui nous laisse supposer que nous avons avec le taux de 23 ‰ une appréciation valable de la mortalité des Mixtes.

C'est du reste à peu près le même taux que celui obtenu par observation suivie de deux années sur un échantillon de 15 000 personnes (21,5 ‰) comprenant des populations qui sont principalement représentées dans l'échantillon Mixtes (Foulbé, Dourou, Mboum, Laka).

C'est également le taux brut observé chez les Dourou du Plateau, alors qu'il est approximativement semblable chez les Mboum (24 ‰) et un peu plus élevé chez les Niam-Niam (26 ‰).

Nous voyons donc que le niveau de la mortalité est sensiblement le même chez toutes les populations islamisées depuis un siècle environ, alors qu'il est nettement inférieur chez les Foulbé et les Mbororo, islamisés de base (16 ‰ étant la moyenne obtenue chez les Foulbé).

2.4.2. MORTALITÉ INFANTILE ET PAR GROUPE D'ÂGES. COURBE DE SURVIE

Mortalité infantile :

La moyenne des deux années d'observation suivie nous donne pour les Mixtes un taux de mortalité infantile de 169 ‰, ce qui est bien voisin du taux observé sur l'Ensemble de 15 000 personnes dont nous avons parlé précédemment (161 ‰).

Pour les autres taux par groupe d'âges, nous retiendrons ceux observés sur l'Ensemble de 15 000 personnes, qui sont voisins de ceux observés chez les Mixtes (voir graphique suivant) mais présentent une meilleure régularité :

1 à 4 ans	28
5 à 9 ans	6
10 à 19 ans	7
20 à 29 ans	8
30 à 39 ans	13
40 à 49 ans	16
50 à 59 ans	26

La vie médiane des Mixtes se situe aux alentours de 45 ans ainsi qu'il apparaît au graphique suivant qui compare les pentes des différents échantillons.

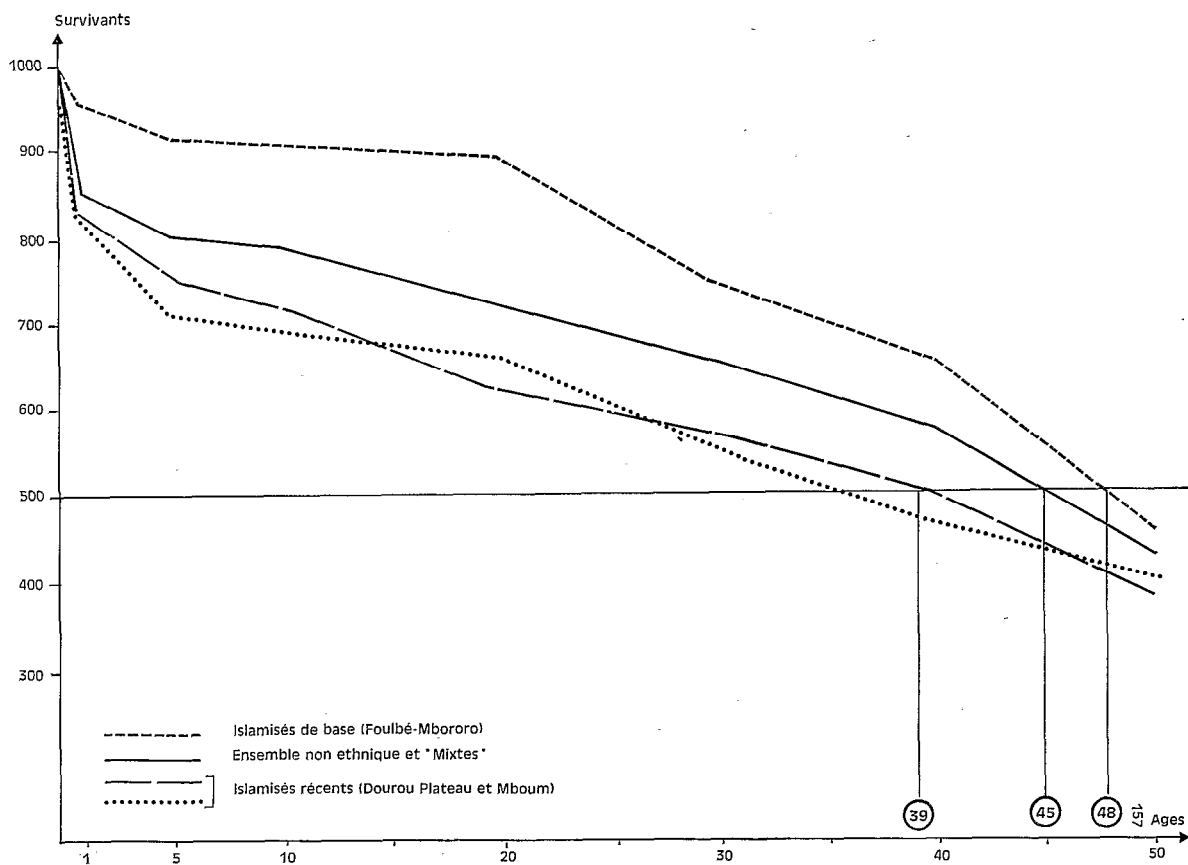


FIG. 35. — Courbes de survies comparées (3 types).

2.5. Accroissement

2.5.1. TAUX BRUT D'ACCROISSEMENT

La différence des taux de natalité (21) et de mortalité (23) laisse apparaître une *légère décroissance annuelle* (moins 2 ‰).

2.5.2. TAUX NET DE REPRODUCTION

La moyenne des taux nets de reproduction durant les années d'observation suivie recoupe le résultat précédent, puisque le taux net de reproduction s'établit alors à 0,88, c'est-à-dire qu'en 26 ans (âge moyen des maternités) les effectifs sont réduits de 12 %.

Nous classerons donc l'échantillon « Mixtes » parmi les *ethnies stationnaires à tendance décroissante* (de -0,5 à +0,5 % l'an), ce que nous laissaient déjà supposer les indicateurs de structure présentés au début de ce chapitre.

Cette légère décroissance est principalement le fait d'une fécondité très médiocre par rapport à celle des ethnies du Plateau.

Il serait souhaitable que des échantillons de populations « Mixtes » puissent être constitués en différentes régions, de telle sorte que le comportement démographique de couples d'ethnies différentes soit mieux précisé par rapport au contexte humain environnant.

S'il apparaissait que la fécondité de ces échantillons « Mixtes » demeurerait constamment inférieure à celle des ethnies voisines, il y aurait alors lieu de considérer les conséquences de ces unions dans une optique nationale, étant donné qu'elles ne peuvent que s'accroître dans l'avenir.

CONCLUSIONS

Tout au long des chapitres précédents nous avons complété la carte démographique du Nord du Cameroun commencée dans un ouvrage antérieur.

Nous nous sommes efforcés de faire ressortir, d'une part les *concordances internes* des indices à l'intérieur de chaque échantillon, et d'autre part la *concordance de l'évolution des indices des différents échantillons* à l'intérieur d'une zone géographique homogène.

Pour avoir une vue d'ensemble de ces concordances, nous présenterons pour finir un tableau qui résumera l'évolution des différents chapelets d'indices selon les ethnies étudiées sur le Plateau de l'Adamaoua.

TABLEAU XLVI

Evolution simultanée de quelques indices pour différentes ethnies

	Structure					Régime matrimonial		Fécondité stérilité	
	Nombre de résidents par « saré »	0 - 14 ans (%)	60 ans et plus (%)	$\frac{P_{0-4}}{F_{15-49}}$	Nombre d'hommes pour 100 femmes	Nombre de mariages des épouses	Nombre d'épouses successives du mari	Nombre d'enfants par épouse	Indice de stérilité relative
Dourou Plateau ..	7,5	44	4	0,81	103	1,43	1,96	5,4	0,14
Mbororo	7	48	5	0,85	117	1,48	1,91	5,1	0,15
Niam-Niam	8	46	5	0,80	113	1,48	2,07	4,9	0,15
Mboum	5,7	37	10	0,52	99	1,8	2,67	3,5	0,25
Foulbé	5,5	37	10	0,51	89	1,8	2,58	3,5	0,29
Mixtes	4,3	25	12	0,38	85	2	2,7	2,7	0,34
Laka	3	12	21	0,12	78	2,2	3	1,6	0,50

Nous voudrions, par un exemple précis montrer l'utilité de l'établissement de ces chapelets d'indices pour les grandes zones géographiques d'un Etat.

Sur le Plateau de l'Adamaoua nous avons, incidemment lors des périodes creuses, constitué différents échantillons. L'un d'entre eux concerne 1 136 Baya, dont les 3/4 sont islamisés, et qui sont venus s'établir progressivement au Nord de leur habitat d'origine, dans différents villages de l'Arrondissement de Ngaoundéré. Nous n'avons pas présenté les résultats de cet échantillon dans cette étude, car à notre

sens, étant donné la très forte islamisation de ces émigrés, ils ne peuvent fournir une image représentative de l'ethnie Baya, mais n'en sont qu'un cas particulier.

Si néanmoins nous essayons d'inclure dans ce tableau différents indices obtenus sur ce petit échantillon au moyen du procédé dépassé des interrogatoires rétrospectifs, afin de vérifier leur vraisemblance et leur cohérence, nous voyons que les indices suivants s'encastrent très bien dans le tableau présenté. Ils se situent de façon intermédiaire entre les Niam-Niam (islamisés à 65 %) et les Mboum (islamisés à 95 %).

Nous avons en effet (en %) :

— 0 - 14 ans 42,5

— $\frac{P_{0-4}}{F_{15-49}} = 0,67$.

— Nombre de mariages des épouses 1,41

— Nombre moyen d'enfants par femme de 14 à 49 ans 4,3

— Stérilité relative 0,18

On peut donc supposer que les résultats obtenus sur cet échantillon sont valables, *car les principaux indicateurs sont en rapport avec ceux des ethnies environnantes.*

Trois anomalies apparaissent toutefois :

— 3,5 % seulement de « 60 ans et plus » ;

— 125 hommes pour 100 femmes ;

— 5,4 habitants par « saré ».

Ces anomalies s'expliquent aisément en considérant la qualité d'émigrés des membres de cet échantillon. Peu de vieux émigrent, et dans les implantations nouvelles les hommes sont plus nombreux car certains viennent d'abord seuls pour fonder leur nouvel établissement avant de faire venir la famille entière (ascendants, collatéraux, ...).

Terminons par un autre exemple.

Si, sans en avoir le temps ni les moyens, nous désirions avoir une idée de la démographie d'une ethnie *du Plateau de l'Adamaoua*, tels les Vouté ou les Baya du cru, il suffirait de chercher à définir sur le terrain un seul des indices présentés au tableau précédent pour en déduire tous les autres.

Les deux indices les plus simples, et ne faisant nullement intervenir la délicate question de l'âge, sont les suivants :

— Nombre d'hommes pour 100 femmes,

— Nombre moyen de résidents par « saré ».

En les déterminant avec soin sur un échantillon de 2 000 personnes environ on peut avoir, à très faible coût et en peu de temps, une idée de l'ensemble de la démographie d'une population inconnue, pour peu qu'un tel tableau de concordance existe pour d'autres populations *de la même zone géographique.*

De plus, pour les populations déjà étudiées (telles celles présentées dans ce volume ou dans l'ouvrage précédent) on pourra aisément *dans quinze ou vingt ans*, si de nouvelles investigations démographiques — assez coûteuses — ne peuvent être entreprises, déterminer à nouveau le profil démographique de ces populations en ne relevant sur le terrain que l'un des indices de structure précités.

On voit par là même la portée que peuvent avoir de telles tables de chapelets d'indices.

Nous en avons déterminé une dans un premier volume pour les populations du Nord de la Bénoué (à la page 159 de l'ouvrage précédent).

Nous en trouvons maintenant une seconde pour les populations du Plateau de l'Adamaoua.

Il serait certes possible, et peut être souhaitable, d'en établir d'autres pour les grandes zones géographiques de l'ensemble du territoire camerounais.

Ces tables de concordance seraient alors comme un capital, qui permettrait ultérieurement de préciser l'état démographique d'une population donnée, avec de très faibles moyens et en un temps minimum.

Janvier 1971.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Introduction	5
I : Les Mboum	8
II : Les Dourou : Généralités	24
Les Dourou de la Plaine	35
III : Les Dourou du Plateau	50
IV : Les Voko	62
V : Les Kolbila	73
VI : Les Niam-Niam	83
VII : Les Mbororo	93
VIII : Les Foulbé	102
IX : Les Laka	118
X : Les « Mixtes »	129
Conclusions	142

TABLES DES ILLUSTRATIONS

FIGURES

	Pages
1 Inspection Fédérale du Nord-Cameroun, Centre des ethnies au sud de la Bénoué	6
2 Répartition et dispersion des populations Mboum sur le plateau de l'Adamaoua et à ses confins	9
3 Pyramide des âges de l'échantillon observé	13
4 Comparaison des courbes de fécondité Mboum et Mandara	20
5 Pyramide des âges des Dourou de Plaine	36
6 Pyramide des âges selon les religions des Dourou de Plaine	37
7 Taux de fécondité comparée des Dourou du Plateau et des Dourou de la Plaine	46
8 Variations mensuelles des naissances	47
9 Comparaison des deux courbes de survie obtenues chez les Dourou de Plaine	48
10 Variations mensuelles des décès observés, Dourou de Plaine	49
11 Pyramide des âges des Dourou du Plateau	50
12 Répartition du nombre de résidents par <i>saré</i> , 4 ethnies	51
13 Courbes de fécondité des Dourou du Plateau (observation suivie et interrogatoires rétrospectifs)	58
14 Courbes de survie des Dourou de Plaine et du Plateau	61
15 Carte de localisation des Voko et des Kolbila	62
16 Pyramide des âges Voko	64
17 Pentas comparées des taux de fécondité par âge pour les Dourou du Plateau, les Mixtes, les Voko	69
18 Pyramide des âges des Kolbila	76
19 Pyramide des âges des Niam-Niam	84
20 Taux de fécondité comparés observés chez les Niam-Niam	89
21 Pyramide des âges Mbororo	94
22 Carte de la répartition des populations des cantons de Mboug-Foulbé et de Dourou-Plateau	104-105
23 Pyramide des âges Foulbé	105
24 Nombre d'épouses selon l'âge du mari chez les Foulbé et chez les Dourou du Plateau	111
25 Nombre de mariages par femme selon l'âge,	112
26 Relation entre l'indice de polygamie relative et le nombre moyen d'enfants par femme, pour différentes sociétés	113
27 Taux de fécondité par âge (Foulbé)	114
28 Pyramide des âges Laka	119
29 Répartition du nombre de résidents par <i>saré</i> , 5 ethnies	121
30 Pour 9 sociétés, relation indicateur de structure et fécondité	126
31 Pyramides des âges des Mixtes	131
32 Relation polygamie relative et indicateur de structure	136
33 Relation stérilité relative et nombre de mariages par femme	137
34 Relation stérilité et pourcentage des 0 - 14 ans	138
35 Courbes de survies comparées (3 types)	140

TABLEAUX

	Pages
1 Répartition du nombre de résidents par <i>saré</i> , 6 ethnies	15
2 Femmes Mboum, âge au premier mariage	16
3 Mboum, nombre d'épouses du mari selon son âge	17
4 Mboum, nombre de mariages des épouses selon l'âge	18
5 Mboum, taux de fécondité par groupe d'âges	19
6 Similitude indicateurs Mboum et Mandara	20
7 Mboum, taux de mortalité et table de survie	22
8 Religion selon l'âge des Dourou de Plaine	38
9 Religion et polygamie chez les Dourou de Plaine	39
10 Régime matrimonial comparé pour trois ethnies	41
11 Taux de divorcialité comparé pour trois ethnies	42
12 Nombre d'épouses du mari selon l'âge, Dourou de Plaine	42
13 Nombre de mariages de la femme selon son âge	43
14 Taux de mortalité, Dourou de Plaine	47
15 Table de survie des Dourou de Plaine	48
16 Relation entre islamisation et régime matrimonial	54
17 Nombre de mariages de la femme selon son âge, Dourou du Plateau	56
18 Taux de fécondité par âge, Dourou du Plateau	58
19 Table de survie, Dourou du Plateau	60
20 Nombre d'épouses du mari selon son âge, Voko	67
21 Taux de fécondité par groupe d'âges, Voko	69
22 Tableau comparatif pour trois ethnies	70
23 Tableau de survie Voko	71
24 Kolbila, nombre d'épouses du mari selon son âge	78
25 Kolbila, nombre de mariages des femmes selon l'âge	78
26 Niam-Niam, nombre d'épouses des hommes mariés	87
27 Niam-Niam, nombre d'épouses des hommes selon l'âge des maris	87
28 Niam-Niam, nombre de mariages des femmes mariées de 14 ans et +	88
29 Niam-Niam, nombre de mariages des femmes selon l'âge	88
30 Taux de fécondité par groupe d'âges	89
31 Recoupements	90
32 Table de survie abrégée Niam-Niam	91
33 Nombre d'épouses selon l'âge du mari, Mbororo	97
34 Nombre de mariages des épouses selon l'âge, Mbororo	98
35 Taux de fécondité par âge, Mbororo	99
36 Nombre d'épouses du mari, Foulbé	110
37 Nombre d'épouses du mari selon l'âge, Foulbé	111
38 Taux de fécondité par groupe d'âges, Foulbé	114

	pages
39 Table de survie Foulbé	116
40 Nombre d'épouses du mari, Laka	123
41 Nombre de mariages des épouses selon les ethnies	123
42 Taux de fécondité, Laka	125
43 Pour 8 sociétés, comparaison du nombre d'hommes pour 100 femmes et de la fécondité	131
44 Taux de polygamie selon l'âge du mari, Mixtes	135
45 Taux de fécondité, Mixtes	139
46 Evolution simultanée de 9 indicateurs pour 7 ethnies	142

PHOTOS

1 Circoncis revêtus de feuilles	27
2 Abri en pierre où se trouvent les couteaux de circoncision d'un village Dourou	27
3 Calebasse abritant les poteries à couteaux	27
4 et 5 Poteries contenant de multiples couteaux de circoncision	28
6 Construction d'un haut fourneau Dourou	31
7 Réchauffement d'un haut fourneau Dourou	31
8 Haut fourneau Dourou prêt à fonctionner	31
9 Joueur de harpe accompagnant le rythme des soufflets	31
10 Fonctionnement des soufflets	32
11 Durant la fonte	32
12 Ouverture du haut fourneau en fin de fusion	32
13 Martellement du fer obtenu	32
14 Métier à tisser chez les Kolbila	75
15 Confection d'une natte chez les Kolbila	75
16 Construction d'une case et d'un grenier à mil chez les Kolbila	75

Les Editions de l'Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer tendent à constituer une documentation scientifique de base sur les zones intertropicales et méditerranéennes et les problèmes que pose le développement des pays qui s'y trouvent.

CAHIERS ORSTOM

— Séries périodiques :

- **entomologie médicale et parasitologie** : articles relatifs à l'épidémiologie des grandes endémies tropicales transmises par des invertébrés, à la biologie de leurs vecteurs et des parasites, et aux méthodes de lutte.
- **géologie** : études sur les trois thèmes suivants : altération des roches, géologie marine des marges continentales, tectonique de la région andine.
- **hydrobiologie** : études biologiques des eaux à l'intérieur des terres, principalement dans les zones intertropicales.
- **hydrologie** : études, méthodes d'observation et d'exploitation des données concernant les cours d'eaux intertropicaux et leurs régimes en Afrique, Madagascar, Amérique du Sud, Nouvelle-Calédonie...
- **océanographie** : études d'océanographie physique et biologique dans la zone intertropicale, dont une importante partie résulte des campagnes des navires océanographiques de l'ORSTOM ou utilisés par lui.
- **pédologie** : articles relatifs aux problèmes soulevés par l'étude des sols des régions intertropicales et méditerranéennes (morphologie, caractérisation physico-chimique et minéralogique, classification, relations entre sols et géomorphologie, problèmes liés aux sels, à l'eau, à l'érosion, à la fertilité des sols) ; résumés de thèses et notes techniques.
- **sciences humaines** : études géographiques, sociologiques, économiques, démographiques et ethnologiques concernant les milieux et les problèmes humains principalement dans les zones intertropicales.

— Séries non périodiques :

- **biologie** : études consacrées à diverses branches de la biologie végétale et animale.
- **géophysique** : données et études concernant la gravimétrie, le magnétisme et la sismologie.

MÉMOIRES ORSTOM : consacrés aux études approfondies (synthèses régionales, thèses...) dans les diverses disciplines scientifiques (44 titres parus).

ANNALES HYDROLOGIQUES D'OUTRE-MER : depuis 1959, deux séries sont consacrées : l'une aux Etats africains d'expression française et à Madagascar, l'autre aux Territoires et Départements français d'Outre-Mer.

FAUNE TROPICALE : ouvrages concernant l'Afrique du Nord, l'Afrique tropicale, Madagascar, la Réunion et la partie orientale de l'Atlantique tropical (18 titres parus).

INITIATIONS/DOCUMENTATIONS TECHNIQUES : mises au point et synthèses au niveau, soit de l'enseignement supérieur, soit d'une vulgarisation scientifiquement sûre (15 titres parus).

TRAVAUX ET DOCUMENTATIONS DE L'ORSTOM : cette collection, très souple dans ses aspects et ses possibilités de diffusion, a été conçue pour s'adapter à des textes scientifiques ou techniques très divers par l'origine, la nature, la portée dans le temps ou l'espace, ou par leur degré de spécialisation (6 titres parus).

L'HOMME D'OUTRE-MER : exclusivement consacrée aux sciences de l'homme, cette collection est maintenant réservée à des auteurs n'appartenant pas aux structures de l'ORSTOM (13 ouvrages parus).

De nombreuses **CARTES THÉMATIQUES**, accompagnées de **NOTICES**, sont éditées chaque année, intéressant des domaines scientifiques ou des régions géographiques très variées.

BULLETIN ET INDEX BIBLIOGRAPHIQUES : Bulletin analytique d'entomologie médicale et vétérinaire (mensuel) et Index bibliographique de botanique tropicale (trimestriel).

**OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
ET TECHNIQUE OUTRE-MER**

Direction Générale : 24, rue Bayard, PARIS-8^e

Scie Central de Documentation : 70, rte d'Aulnay, 93-BONDY

Le numéro (France)	25 F
(Étranger)	25 F + port
Abonnement annuel { France	90 F
(Pub. trimestrielle) { Étranger	110 F

C. C. P. PARIS 9152-54 - Régisseur des recettes et des dépenses
des S.S.C., 70-74, rte d'Aulnay, 93-BONDY

Directeur : F. BONNET-DUPEYRON

IMP. M. BON - VESOUL
O. R. S. T. O. M. Éditeur
D.L. éditeur, 4^e trim. 1971
D.L. imprimeur N° 1619